N° 941 48e Année T. CCLXXVIII 1er Septembre 1937

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50 — Étranger : 1/2 tarif postal, *7 fr. ;* plein tarif, *8 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Gustave Flaubert. — Frédéric II. — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. Format in-16 double couronne.

Chaque volume. . . . . 15 fr

Maurice de Guérin. — Saint-Amant — Théophile. — Tristan L'Hermite Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . 10 fr

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

PAUL LÉAUTAUD

Passe-Temps

MADAME CANTILI. — SOUVENIRS DE BASOCHE.

LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE. — UN SALON LITTÉRAIRE.

MÉNAGERIE INTIME. — VILLÉGIATURE.

NOTES ET SOUVENIRS SUR REMY DE GOURMONT

MADEMOISELLE BARBETTE. — ADMIRATION AMOUREUSE.

AD. VAN BEVER.

MOTS, PROPOS ET ANECDOTES.

'olume in-16 double-couronne. — Prix. . . . . 15 fr.

ŒUVRES DE HENRI DE REGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

iers **Poèmes**. Volume in-18 .... 15 »
ies, **1887-1892**. Volume in-18 .... 15 »
Jeux rustiques et divins. Volume in-18 .... 15 »
Médailles d'Argile. Volume in-18 .... 15 »
ité des Eaux, poèmes. Volume in-18 .... 15 »
andale ailée. Volume in-18 .... 15 »
Iiroir des Heures. Volume in-18 .... 15 »
-1915, *Poésies*. Volume petit in-18 .... 5 »
igia Flammæ. *Poésies*. Volume in-16 .... 15 »
ıma tenax, 1922-1928. Volume in-16 .... 15 »
x de Poèmes. Volume in-16 .... 15 »

ROMAN

anne de Jaspe. Volume in-18 .... 15 »
Double Maîtresse. 2 Volumes in-18 à **12 fr** .... 24 »
Amants singuliers. Volume in-18 .... 15 »
on Plaisir. Volume in-18 .... 15 »
Iariage de Minuit. Volume in-18 .... 15 »
Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18 .... 15 »
Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18 .... 15 »
assé Vivant, *roman moderne*. Volume in-18 .... 15 »
Peur de l'Amour. Volume in-18 .... 15 »
eur du Temps. Volume in-18 .... 15 »
lambée. Volume in-18 .... 15 »
phisbène, *roman moderne*. Volume in-18 .... 15 »
lateau de Laque. Volume in-18 .... 15 »
aine Mirmault. Volume in-18 .... 15 »
ısion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18 .... 15 »
ires incertaines. Volume in-16 .... 15 »
écheresse. *Histoire d'amour*. Volume in-16 .... 15 »
Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16 .... 12 »
capade. Volume in-16 .... 15 »
Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne. Volume in-16 .... 15 »
es diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre x. Volume in-16 .... 15 »
Elle et Lui. Volume in-16 .... 15 »

LITTÉRATURE

res et Caractères. Volume in-18 .... 15 »
ts et Paysages. Volume in-18 .... 15 »
ours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18 .... 2 50
raits et Souvenirs. Volume in-18 .... 15 »
isses Vénitiennes. Volume in-16 .... 9 »
es datées. Volume in-16 .... 15 »
tana ou la Vie vénitienne, 1919-1924. Deux volumes in-16 .... 30 »
ou les Femmes et l'Amour suivi de **Donc...** et de **Paray le Mo-ıl**. Volume in-16 .... 15 »
Rencontres. Volume in-16 .... 15 »
ıon temps... Volume in-16 .... 15 »

THÉATRE

héâtre aux chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume 18 .... 15 »

Nos rentes à l'abri de la spéculation

grand public ignore en général que le volume des transactions effectuées e jour sur les principales catégories de fonds d'Etat demeure extrêmement .

séquence, longue à disparaître, de la crise boursière que nous avons connue six ans. Peu d'achats, peu de ventes.

lors, dans un marché à peu près vide, la moindre offre, sans contre-partie liate, fait tomber les cours dans des proportions qui défient toute vraisem- .

tait nécessaire, en ce qui concerne les fonds d'Etat, qu'une garantie positive nnée à l'épargne contre les aléas de ce genre. C'est le rôle que pourra jouer le de soutien des rentes qu'un récent décret-loi vient de créer.

ce aux disponibilités de ce fonds dont l'ampleur — 6 milliards — est telle une spéculation, si bien armée soit-elle, ne pourrait lui faire échec, l'épargne une première certitude : c'est que le cours des fonds d'Etat ne pourra désormais, un cas, être manœuvré « du dehors », qu'aucune action de surprise ne pourra troubler le marché et que le relévement progressif des cours, qui doit résulter politique financière et générale du gouvernement, ne pourra être interrompu par accident de ces reculs passagers dont l'espoir retarde souvent les achats du averti.

ormais, par conséquent, le marché des rentes offre un terrain solide où l'on 'engager sans craindre aucune de ces déceptions dont la raréfaction des affaires t jusqu'ici le risque menaçant.

i seul, un tel résultat est considérable. Il est, en effet de nature à dissiper de thésaurisation qui prévaut depuis très longtemps en France. Être certain 'y a plus lieu de redouter une perte en capital lorsqu'on doit mobiliser un uille de rentes, avoir au contraire des raisons d'escompter des plus-values es sur un placement de ce genre, cela provoquera bientôt, aussitôt que le grand aura pris peu à peu conscience de cette situation nouvelle, un courant ts soutenu des fonds d'Etat. Et il n'en faut point tant, sitôt que cette démons- aura été faite, pour que les cours de rentes accusent un redressement spontané ible.

léfinitive, le fonds de soutien se trouvera avoir agi sur le marché beaucoup ir sa présence et par l'immensité de ses possibilités d'action que par l'ampleur de erventions réelles.

on songe que la Caisse des dépôts, dont les achats et les ventes exerçaient déjà luence bien nette sur le marché des rentes, ne disposait que de quelques centaines ions par an au maximum, tandis que le fonds de soutien possède plus de 6 mil- on en conclura facilement que le contrôle du marché appartient désormais inté- ent à nos autorités financières.

donc une ère nouvelle qui s'ouvre pour nos fonds d'Etat.

e au fonds de soutien, les premiers épargnants qui auront eu confiance dans le ement progressif du crédit public seront ceux qui en profiteront le plus sûrement us largement dans les mois à venir.

AUPRÈS D'UN ÉTANG

—

Qui d'entre nous, se promenant à la fin d'une chaude journée d'été, au bord de l'étang, n'a été frappé de la nuée de ces insectes ailés qui virevoltent dans l'air et parfois obscurcissent l'atmosphère? Ce sont les cousins (*Culex*) dont le savant naturaliste Charles Alluaud a distingué neuf sortes différentes dans le Limousin. On rencontre aussi près des eaux l'Anophèle (*Anophelis maculipennis*) dont la présence explique les nombreux cas de paludisme enregistrés autrefois dans cette même région du Limousin. Les paysans du cru l'appelaient *là feurei,* mais cette maladie a aujourd'hui disparu; seul l'anophèle nous reste.

Plus sympathiques, plus inoffensives aussi sont les libellules, qui survolent la nappe d'eau dans une ronde incessante et s'unissent dans les airs jusqu'à réaliser, au moment de la pariade, l'image bien connue d'une splendide bague à double chaton.

Depuis l'œuf qui leur donne naissance, ces insectes ont intéressé les naturalistes et les larves en ont été minutieusement étudiées; on a montré qu'il était possible d'apprivoiser ces larves; certes, au début, elles s'enfuient à l'approche de l'expérimentateur, mais elles s'habituent peu à peu, au point de prendre des moucherons tenus à la main et même grimper sur cette main dans l'attente de nourriture. Mais surtout, pour les biologistes, les larves de libellules sont amphibies, capables de vivre

dans l'eau et dans l'air, grâce à deux appareils adaptés chacun à des milieux différents.

Dans l'eau, la respiration est assurée par un système de branchies rectales permettant à l'animal d'aspirer, puis de rejeter le liquide ambiant par le rectum; les besoins de l'organisme en oxygène sont ainsi satisfaits, et si l'on obstrue cet organe avec de la paraffine, la larve meurt rapidement dans l'eau (Anne Raffy).

Cette larve est, d'autre part, capable de vivre dans l'air humide. L'expérimentation permet de le démontrer et il est possible de conserver pendant plusieurs semaines des larves parfaitement normales dans des atmosphères saturées de vapeur d'eau. La respiration aérienne se fait par un appareil individualisé, dont P. Portier a démontré l'importance, appareil pourvu de stigmates, petits d'abord, volumineux ensuite, assurant le ravitaillement en oxygène de la larve en dehors de l'eau; l'animal peut ainsi se développer lorsque se dessèche la nappe liquide dans laquelle il vivait.

Dans chaque milieu, aquatique ou aérien, « fonctionne ainsi un appareil respiratoire distinct, hautement spécialisé, et également efficace ».

*

Parmi les hôtes de l'étang, les coléoptères méritent une mention spéciale : on connaît la liste des coléoptères aquatiques de la région creusoise; les dyticides y sont les plus nombreux comme les plus utiles, puisque leurs larves font un véritable carnage des larves de moustiques.

Chacun connaît ce gros insecte brun foncé, plat, ovalaire, long de 3 cm., large de 1 cm. 5, qu'est le dytique; ses pattes postérieures sont transformées en rames dont l'insecte use à grand coups pour se déplacer, et les pattes antérieures se terminent chez le mâle par des lames aplaties munies de ventouses. C'est un carnasssier vorace, et les films cinématographiques qui l'ont saisi le montrent dans la violence de ses attaques, se jetant sur les larves de batraciens et les dévorant.

Insecte d'eau, il vient périodiquement à la surface faire provision d'air dans ses trachées; tel le plongeur, réduit

à ses propres moyens, emportant une certaine quantité d'air qu'il renouvellera bientôt. On a calculé, pour le *Dytiscus marginalis,* une durée d'immersion de huit minutes et demie, et un temps de prise d'air de cinquante quatre secondes, la respiration étant plus active pour le mâle que pour la femelle. Paul Portier a donné une magistrale étude du fonctionnement des voies aériennes de cet insecte, voies qui sont protégées contre l'envahissement de l'eau grâce à la présence d'un anneau de chytine hydrofuge qui en borde l'ouverture : cette substance repousse l'eau qui arrive à son contact et l'empêche de pénétrer dans le capillaire trachéen.

Récemment *Dytiscus marginalis* a été l'objet d'explorations électriques particulièrement intéressantes. On a montré que les ganglions nerveux des insectes présentent une activité spontanée considérable, quand ils sont complètement isolés du corps de l'animal, et il est facile de déceler, en amplifiant les variations du potentiel, des décharges dans les fibres nerveuses. E. D. Adrian, explorant la chaîne ganglionnaire thoracique et abdominale de notre dytique, a observé des décharges périodiques, rythmées suivant la fréquence des mouvements respiratoires. Nous en rapprocherons cette autre expérience du même physiologiste, explorant la tête isolée du vulgaire poisson rouge, et enregistrant des ondes de longue durée, coïncidant avec l'activité du centre respiratoire. L'étude des animaux inférieurs ouvre ainsi au savant tout un domaine de recherches et de découvertes sur l'activité des centres nerveux.

Le système circulatoire du dytique est également très perfectionné. On trouve chez lui, à côté d'un cœur central, principal, des cœurs accessoires, de petits organes pulsatiles situés à la base des antennes, des ailes, et dans les pattes.

Mais on ne saurait parler du dytique sans faire allusion à sa larve dont la bouche est fermée par une sorte de valvule, faite de deux replis chitineux s'emboîtant l'un dans l'autre et pouvant laisser passer les liquides et non les solides. Une telle disposition anatomique pose ainsi

un important problème physiologique d'ordre alimentaire : comment peut se nourrir la larve du dytique? Nous avons là un magnifique exemple de « digestion extérieure », qui illustre bien, comme l'a montré Portier, l'importance des ferments d'attaque des sucs digestifs.

Les premières voies digestives de cette larve sont munies de deux crochets creux, au moyen desquels l'insecte perfore sa proie, lui injecte d'abord un venin qui la paralyse, ensuite un liquide digestif digérant *in situ* les organes de cette proie. Il aspire alors par ces crochets le liquide chargé des produits de la digestion. La même opération se renouvelle jusqu'à ce que tous les organes soient solubilisés. Ainsi la digestion de l'aliment est bien l'œuvre de la larve, mais elle est réalisée en dehors d'elle.

La liste serait trop longue s'il fallait dire ici tout ce qui constitue le petit monde de l'étang. Il faudrait assurément décrire le curieux insecte au corps effilé connu sous le nom de *Punaise aiguille* ou mieux d'*Hydrometra stagnorum,* qui court sur l'eau à l'aide de ses longues pattes grêles. Il y aurait lieu de souligner l'argyronète, l'« araignée de verre », qui vit au fond de l'eau dans un abri où elle fait une ample provision de gaz, réalisant ainsi une cloche qui est tout ensemble « son manoir, sa chambre-à-coucher, sa salle-à-manger, son affût, son appartement nuptial et le nid de ses petits ».

Il y a là des sangsues, il y a des mollusques dont la limnée des étangs, l'anodonte variable, la vivipare commune; on peut y voir des écrevisses à pattes rouges (*Astacus astacus* L.); il y a surtout, dans ces étangs, de tout petits crustacés, des daphnies, qui méritent de nous arrêter à plus d'un point de vue.

Daphnia pulex, appelée couramment la puce d'eau douce, parce qu'elle se déplace par bonds, ou encore le perroquet d'eau, est facile à pêcher à l'aide d'un filet qui doit être particulièrement fin, étant donné les faibles dimensions de ce crustacé; la femelle mesure en effet de 2 à 2,5 millimètres, le mâle de 1 à 2 mm. La facilité et

la rapidité de la reproduction de ce crustacé en font un test biologique commode.

Placée dans une solution toxique, la daphnie cherche à fuir par le bas du tube où elle se trouve; bientôt elle remonte, s'agite, pour couler en fin de compte et rester immobile, après avoir présenté quelques soubresauts. Aussi a-t-on conseillé son utilisation pour explorer la toxicité de certains liquides. G. Billard, de Clermont-Ferrand, nous a appris qu'elle est peu sensible à une solution de morphine, mais qu'elle est rapidement tuée par la nicotine. Une daphnie survit quarante-deux minutes dans une solution d'un gramme de chlorydrate de morphine dans cent centimètres cubes d'eau : elle est foudroyée en moins d'une minute dans un même volume d'eau additionné d'une goutte de nicotine.

D'autre part la daphnie est un test utile pour l'étude des pigments animaux : Jean Verne a exploré les adultes; G. Teissier les œufs, et leurs travaux ont porté sur les pigments carotinoïdes et sur l'hémoglobine. Reprenons ici l'observation de Jean Verne : des daphnies vivant dans un milieu contenant de la chlorophylle et des sels de fer peuvent, dans ces conditions, se charger d'hémoglobine. En partant du pigment des plantes et grâce à l'adjonction de fer, ce petit crustacé ne pourrait-il pas effectuer la synthèse de l'hémoglobine, le pigment sanguin respiratoire des animaux supérieurs? Nous ne pousserons pas plus loin l'examen de ce problème chez la daphnie, mais nous avons eu l'occasion, avec M.-V. Strumza, d'étudier l'évolution et le traitement d'anémies graves observées chez des chiens; tel animal, formant 28 grammes d'hémoglobine en 15 jours, en produit 88 grammes dans le même temps sous l'influence d'une addition de chlorophylle à la ration quotidienne.

La transparence de la daphnie permet par ailleurs d'observer aisément les pulsations rythmiques de son cœur et ainsi on a pu étudier les variations du fonctionnement de cet organe sous l'influence de divers facteurs : action de la température, effet des courants électriques, effet de divers poisons et de substances d'origine endo-

crinienne. Robert Lévy vient de montrer tout l'intérêt qu'on pourrait tirer d'une préparation de daphnie, permettant de faire battre le cœur de celle-ci en milieu artificiel. On pratique, au moyen de fines aiguilles, deux incisions entamant longuement la crête dite dorsale, l'une en avant, l'autre en arrière du cœur; ces brèches permettent au liquide sanguin de s'écouler facilement et donnent libre accès dans les lacunes sanguines à un liquide environnant de composition adéquate. Le milieu artificiel proposé est obtenu en dissolvant dans un litre d'eau, en proportions convenables, des sels de sodium, de potassium, de calcium, du bicarbonate et du phosphate de soude. On obtient très facilement, dans ce milieu artificiel, des survies du cœur, de 3, 4 ou 5 heures, avec des variations de rythme extrêmement faibles. Sur une telle préparation, il est facile d'étudier les réactions du cœur, consécutives aux modifications des liquides artificiels dans lesquels baigne l'animal : l'hydrate de chloral l'arrête, l'adrénaline l'accélère...

Enfin, la reproduction des daphnies a fait l'objet de curieuses remarques. On sait depuis longtemps qu'elles se reproduisent par parthénogénèse, c'est-à-dire que les femelles reproduisent leur espèce sans avoir été fécondées par le mâle; elles donnent alors des œufs ordinaires d'où sortent des femelles surtout, et seulement cinq pour cent de mâles; ces derniers féconderont les œufs dits de durée ou œufs d'hiver d'où naîtront de nouvelles femelles parthénogénétiques.

Il est intéressant d'élucider les facteurs qui vont faire varier le pourcentage de mâles dans les élevages de daphnies. J'ai visité il y a quelques années, aux Etats-Unis, la « Station for Experimental Evolution »; il y a été solidement démontré que la nourriture joue un rôle considérable; abondamment nourries, les mères produisent uniquement des femelles; une réduction alimentaire amène la naissance de mâles et en proportion d'autant plus grande que cette réduction est plus accentuée. L'acidité du milieu est également favorable au développement des mâles.

Faut-il souligner la résistance des œufs dits de durée? Dans une belle étude portant sur un parasite des daphnies (*Blastulidium paedophthorum*), Ch. Pérez a montré que seuls étaient contaminés les œufs nés par parthénogénèse; les œufs fécondés ne l'étaient jamais, soit que ces derniers possèdent une meilleure protection physique, soit qu'ils aient une véritable immunité.

Enfin, l'étude détaillée des daphnies peut éclairer le problème de la sexualité. L'examen approfondi des caractères sexuels primaires et secondaires a permis de déceler l'existence de nombreux intersexués : telle daphnie femelle possède à droite une antennule allongée de mâle, à gauche une antennule courte de femelle; telle autre a une tête de mâle et un abdomen de femelle; d'autres encore ont une glande mixte, un ovario-testicule, un ovotestis. R. de la Vaulx a individualisé neuf catégories de ces intersexués.

Malgré ces curieuses anomalies, le monde des daphnies est très prolifique. Dans des conditions normales, nous l'avons vu, il ne naît presque exclusivement que des femelles; dix petits viennent au monde chaque semaine; ceux-ci vont être aptes à donner une génération au plus tard huit jours après leur propre naissance et ainsi s'explique qu'on puisse noter dans les eaux une quantité prodigieuse de ces crustacés, jusqu'à 60.000 par litre. Les poissons, très friands de ces petits êtres, vont ensuite faire de larges vides dans leurs rangs, vides à peine sensibles, dans une population aussi dense et qui se multiplie à l'infini.

§

Abandonnons le petit monde de l'étang : s'il nous fallait nous arrêter à tous ses habitants, nous aurions à décrire et les nombreux poissons qui s'y développent et les divers oiseaux qui le visitent, sans oublier les mammifères qui y plongent. Retenons ici les serpents et les batraciens que nous rencontrons dans les étangs de la Creuse.

J'ai eu l'occasion, en Amérique du Sud, d'observer des serpents et des batraciens si variés, — j'ai été amené à

exposer les travaux si nombreux consacrés aux venins des premiers, à la physiologie des seconds, — j'ai déjà tellement souligné tout le profit qu'on avait tiré de l'étude approfondie du crapaud sud-américain *Bufo arenarum*, que j'hésite aujourd'hui à écrire un chapitre sur une question aussi connue. Et cependant comment passer sous silence l'existence sur les bords des étangs creusois de ce petit serpent qu'est la *couleuvre vipérine*, et comment aussi ne pas parler de cette troupe de *grenouilles* qui peuple ici la plus petite nappe d'eau?

Parmi les touristes qui voyagent en Amérique du Sud, nombreux sont ceux qui s'arrêtent pour visiter l'Institut de Butantan, le Palais des Serpents. Mais dans le centre de la France, un naturaliste aussi compétent que passionné a collectionné, observé et décrit les Serpents de ce pays. R. Rollinat, le « Fabre des reptiles », avait organisé, à Argenton-sur-Creuse, une maison et un jardin des serpents. Nous ne pouvons mieux faire que de résumer le résultat de ses patientes observations pour ce qui concerne la couleuvre vipérine, commune sur le bord des étangs dans lesquels elle trouve en abondance les poissons et petits batraciens qui composent sa nourriture.

La couleuvre vipérine, l'aspic d'eau, le tropidonote vipérin, est un serpent dont la longueur atteint de 55 à 75 centimètres, la femelle étant plus grande que le mâle; elle est d'une couleur jaune avec, souvent, un zig-zag noir dorsal; plus rarement, elle est d'une teinte cendrée, quelquefois même café au lait.

Ce serpent nage parfaitement bien, plonge à merveille, se déplace dans l'eau avec la plus grande facilité, capturant des poissons, des têtards, puis venant sur la berge avaler sa proie. Satisfait, il s'étend ou s'enroule sur les pierres des rives, grimpe sur un mur en ruine, ou sur la souche d'un vieil arbre, se blottit sous un buisson, pour fuir à la moindre alerte.

Prisonnier, il peut frapper du museau, mais il ne mord pas, il n'ouvre pas la bouche.

Quelquefois aussi, on rencontre à l'étang la couleuvre à collier (*Tropidonotus natrix*) nageant et plongeant,

avalant d'énormes grenouilles, parfois jusqu'à trois en moins d'une demi-heure! La couleuvre à collier peut siffler, projeter sa tête comme si elle voulait mordre, mais son moyen de défense est ailleurs, représenté par des poches anales qui ont le pouvoir d'asperger d'un liquide nauséabond.

L'un et l'autre de ces serpents n'ont rien de commun avec la vipère aspic, au museau retroussé, à la pupille verticale, et dont le dos est brun ou rougeâtre, tacheté de noir; elle chasse dans le bois voisin et son venin est justement redouté.

En réalité, l'habitant le plus commun, le plus abondant de l'étang, reste la grenouille — verte ou rousse — batracien craintif qui saute dans l'eau aussitôt qu'on s'approche de la berge. Qui ne connaît la chanson assourdissante du mâle au printemps au moment de la pariade, croac, couac, grok, chanson qui évolue sans cesse sur le même ton et le même rythme? Quelques grenouilles en lancent les premières notes, puis toute la bande entonne en chœur pour retomber ensuite dans le silence. Qui n'a observé au bord de l'étang la multitude des larves de grenouilles, ces petits têtards vivant uniquement dans l'eau, qui permettent au physiologiste d'élucider avec tant de profit le mécanisme si complexe de la croissance et les facteurs qui la modifient? Quel habitant de la campagne n'a pas connu les joies de la pêche à la grenouille? L'équipement est rudimentaire : une tige de noisetier et une ficelle fine; l'appât est commode : un petit morceau de drap rouge pour la première prise, la peau de la grenouille captive pour la suite, peau roulée de façon à constituer une masse grosse comme une olive. Pêche souvent fructueuse, puisqu'on cite un pêcheur qui, dans ces régions, a capturé 1.400 grenouilles en un jour.

Les pattes postérieures de grenouilles constituent un mets excellent : mais un biologiste ne peut parler de ce batracien sans dire un mot des nombreux services qu'il a rendus à la science. Il est naturel que, titulaire d'une Chaire où l'ablation du foie a été si souvent réalisée

chez les batraciens, je m'arrête ici à l'étude de la grenouille sans foie. On sait, grâce à Moleschott, grâce au Professeur H. Roger, que la grenouille peut survivre plusieurs jours à l'hépatectomie. Quelles conclusions a-t-on pu en tirer?

Je me souviens encore de l'étonnement du jeune étudiant que j'étais quand, il y a vingt-cinq ans, j'assistais pour la première fois à une conférence de M. H. Roger. Après avoir rappelé que l'organisme vivant est un laboratoire de poisons, le professeur de médecine expérimentale montrait que ce même organisme possède des organes qui ont le pouvoir de fixer et de détruire ces substances toxiques. Et pour montrer le bien-fondé de cette conception, le conférencier effectuait devant l'auditoire l'expérience suivante : dans un bocal, deux grenouilles étaient placées, l'une normale, servant de témoin, l'autre ayant subi l'extirpation du foie; cette mutilation, en apparence si grave, est d'abord parfaitement tolérée par la grenouille et ne détermine aucun trouble immédiat. On verse dans le bocal un peu d'eau contenant du sulfate de strychnine : la grenouille normale reste indemne, l'autre est prise rapidement de convulsions strychniques. N'est-ce pas là une démonstration convaincante en faveur de la fonction antitoxique exercée par la glande hépatique? M. Roger, en terminant sa conférence, soulignait l'existence et l'importance de cette fonction : le foie joue contre les intoxications un rôle protecteur des plus importants. De nombreux travaux, effectués en France et à l'étranger, sont venus confirmer cette notion, basée sur l'étude de la grenouille sans foie.

Chez une grenouille normale, le sang obtenu par une plaie sur un membre coagule en quelques minutes et l'hémorragie ne tarde pas à s'arrêter. Chez une grenouille sans foie, le sang recueilli dans les mêmes conditions reste liquide, incoagulable, et l'hémorragie est prolongée, l'écoulement intarissable. On devine l'argument qu'ont tiré M. Doyon et ses collaborateurs de cette expérience, illustrant le rôle considérable joué par le foie dans la coagulation du sang.

Mais le foie est aussi la glande qui forme l'urée; quel enseignement pourra-t-on tirer de l'étude des grenouilles sans foie? J'ai sous les yeux un travail portant sur 2 lit. 69 d'urine, fournis par 431 grenouilles de Sibérie dont le foie a été enlevé, et sur 7 lit. 80 d'urine provenant de 265 grenouilles de Hongrie hépatectomisées : cette urine ne renfermait plus trace d'urée.

On a mesuré avec soin les échanges gazeux respiratoires de la grenouille sans foie; il est bien démontré qu'il s'établit, quelques heures après l'ablation, une baisse de la consommation d'oxygène qui s'explique si l'on pense à l'action exercée par le foie sur le métabolisme général — et en particulier sur le métabolisme des sucres. Le foie de grenouille contient en effet une forte proportion de glycogène : le pourcentage minimum étant de 10,50 %, le maximum de 20,16 %.

Faut-il aussi citer les études consacrées à la sécrétion de la bile par le foie de grenouille? Récemment, les explorations histologiques poursuivies par l'Ecole de Nancy ont montré la part qu'il fallait faire, chez la grenouille, à tel ou tel élément du foie dans l'élaboration du pigment biliaire. Bien intéressante aussi l'expérience réalisée à l'étranger, portant sur le foie d'une grenouille, foie isolé et irrigué avec une solution artificiellement constituée; l'addition d'un colorant à ce dernier liquide amène une coloration de la bile, mais la concentration du pigment dans la bile sécrétée est jusqu'à mille fois supérieure à celle du liquide de perfusion. Le pouvoir sécréteur de la glande hépatique est ici évident. D'autre part, sur une telle préparation, on a pu étudier les effets de médicaments variés qui paraissent avoir le pouvoir d'exagérer la sécrétion biliaire : les résultats obtenus montrent qu'expérimentées sur le foie de grenouille, sont indiscutablement « cholagogues » les substances suivantes : caféine, théophylline, bile, acides biliaires, acides oléique, salicylique, m-oxybenzoïque.

Le médecin pourra tirer des conclusions utiles de tous les faits qui précèdent : dire que le foie arrête les poisons, règle la coagulabilité du sang, élabore l'urée, joue

sur la nutrition, démontrer le mécanisme et les variations de la sécrétion biliaire, tout cela n'est-il pas la plus solide introduction à l'étude des insuffisances hépatiques pour la pathologie humaine?

Mais les grenouilles répondront qu'elles préfèrent aux belles salles d'un laboratoire de physiologie le petit étang creusois qui les a vues naître! Laissons-les pour aujourd'hui plonger gaiement dans l'eau et croasser à qui mieux mieux.

PROFESSEUR LÉON BINET.

SAINT-PANCRACE

—

Beaucoup étaient prises par les jambes et ne pouvaient plus descendre, même dans la cour.

Leur monde s'était rétréci, tenait juste entre les murs bien ripolinés de cette salle que la lumière des jours semblables traversait lentement, d'un bout à l'autre, comme quelqu'un qui se promène.

C'était des vieilles d'un peu partout.

Les unes n'avaient plus personne, d'autres parlaient encore d'enfants, d'amis qu'on ne voyait jamais.

Elles faisaient de petites confidences à l'infirmière, Mlle Clarisse, grande rousse toujours galopante, pleine d'une odeur de toile écrue.

— Oui, oui, grand'mère, on la connaît votre histoire... Si c'est pas triste de parler encore d'amoureux, à votre âge...

Car les vieilles qui pouvaient marcher allaient parfois du côté de la cour des hommes et, le long du mur de la tisanerie, d'étranges intrigues séniles naissaient entre les décrépits.

Ça faisait rire le personnel qui n'avait pas tellement de distractions.

Et, là-haut, dans la salle Sainte-Eulalie, les impotentes, celles qui restent sur l'alèze, avec des reins rongés d'eschares, demandaient sans cesse des détails.

Les unes riaient avec de petits bêlements de chèvres.

D'autres restaient muettes, toutes figées sous leurs camisoles. Ça leur rappelait des choses de l'ancien temps.

Par delà les grandes vitres lisses, on voyait la tête des arbres du jardin.

Au printemps, quand il faisait beau, les bâtiments de Saint-Pancrace ressemblaient à un petit village rose et calme et aussi, la nuit, quand la lune se promène entre les bulles fraîches des nuages.

Beaucoup de vieilles ne dormaient pas, malgré le sirop de chloral de huit heures.

Couchées comme de laides petites filles, coiffées de bonnets à fronces, elles regardaient, dans le haut des fenêtres, le passage des étoiles à travers les heures nocturnes.

Un ronflement vibrait dans Saint-Pancrace.

Une odeur de vieilles chairs, d'haleines aigrelettes, montait vers la neige des plafonds.

C'était l'heure où Mlle Paula se rappelait ses histoires de petite fille.

Mlle Paula était couchée dans le premier lit, à gauche, près de la porte.

Le mal de Parkinson, bien installé dans sa carcasse, lui faisait secouer perpétuellement d'invisibles castagnettes, mais elle était habituée, elle n'y faisait plus attention.

Elle enviait sa voisine de lit, Mme Julienne, qui dormait fortement, la bouche grande ouverte, bâillante comme celle d'un poisson mort.

La journée est déjà longue, mais la nuit c'est long comme une vie.

Alors Mlle Paula retournait dans ses souvenirs et elle rêvait tout éveillée.

Elle se revoyait, encore petite, au temps où ses parents tenaient un commerce de bijouterie dans le Palais-Royal.

La vitrine était superbe avec les bagues, les boucles d'oreilles couchées sur du coton rose.

Des amoureux s'arrêtaient pour la regarder; leurs corps se frôlaient sous la cendre verte des becs Auer, et, du comptoir, on voyait très bien les yeux de la fillette s'ouvrir tout grands comme pour avaler la boutique.

Les jeunes n'entraient guère, mais il y avait aussi des vieux qui venaient choisir pour leurs bonnes amies un collier de chien ou un peigne à l'espagnole.

A ce moment, Mlle Paula s'assoupissait un peu, mais la voiture du laitier, qui venait chercher ses bidons à la porte des cuisines, la faisait sursauter.

Une heure du matin, — encore quatre heures avant la première tisane.

Il devait faire du vent dehors.

On voyait les cheveux des arbres, dans la cour, qui se rebroussaient contre la lune. Le bruit d'un train, au loin, s'allongeait et se repliait sur le silence.

Au fond de la salle, une vieille marmonnait en dormant. Mlle Paula, avec de petits coups secs du menton, retombait dans la glu de sa somnolence.

Et elle finissait par ne plus savoir où commençaient les détails toujours semblables de ses rêves, où finissaient les menues aventures de son existence passée.

Elle se revoyait avec une jupe qui se tenait raide et ronde comme un cerceau, avec un petit chapeau dur, en forme de tambourin, bordé de grelots noirâtres qui dansaient entre ses yeux et le soleil.

Elle se promenait sur les boulevards où des marchands d'oublies remorquaient leur boîte rouge, où des fiacres passaient en se dandinant.

Puis de drôles d'idées avaient commencé à tourner dans la tête de cette petite fille si lointaine, à s'agiter à tous les souffles comme des insectes fourrés au fond d'une fleur.

Mlle Paula se rappelait qu'elle aimait regarder les couples, assis sur les bancs, dans le crépuscule, quand le printemps jette à tous les coins du ciel des vols coupants d'hirondelles.

C'était amusant.

Maintenant une voix traînante arrivait du fond de la salle.

— Madame, le bassin...

Mais la surveillante de nuit, qui dormait ferme dans le fauteuil à oreillettes de cuir, ne se dérangeait pas pour si peu.

Un pan d'aube verdâtre commençait à se déplier sur le

jardin, allongeant au plafond de pâles lanières lumineuses.

Les doigts tremblotants de Mlle Paula repoussaient la couverture, qui lui semblait toujours brûlante, et souvent, à cette heure du petit jour, un visage, aperçu par elle et disparu depuis quarante ans, surgissait dans le cadre métallique de son lit.

Il était posé sur un col à facettes, traversé d'une ample moustache d'un noir velouté.

C'était celui d'un certain Albert, qui avait dansé le quadrille avec Mlle Paula, jadis, dans un bal de société à la campagne, par un soir tout poisseux de chèvrefeuilles.

Cet Albert était parti pour les Colonies et doucement, par-dessus ce soir-là, la vie de Mlle Paula s'était égrenée, s'était émiettée jour après jour.

Dans de petits logements sordides, dans la salle de cette école enfantine où Mlle Paula avait fait si longtemps office de gardienne et dont l'odeur venait encore à elle, — l'odeur sèche d'ardoises et de tabliers.

Et puis il y avait eu cette espèce de maladie qui avait commencé sans raison, par un doigt, par une main toujours tapotante, — cette maladie qu'il avait fallu enfermer dans Saint-Pancrace pour la punir.

N'importe, M. Albert dansait joliment bien le quadrille et, ce soir-là, Mlle Paula avait une certaine robe couleur prune-de-monsieur...

— Allons, grand'mère, et votre tisane!...

Mlle Paula sursautait.

Voilà, c'était toujours la même chose; elle s'endormait avec le jour et, maintenant, toute la salle était éveillée, Mme Julienne était assise sur le lit à côté, les mâchoires remuantes comme celles d'une bête. Elle sortait du sommeil comme d'un repas savoureux.

— Ah! tout de même, Clarisse, j'ai bien roupillé...

— Oui, ma mignonne, c'est que là qu'on est tranquille...

— Et aujourd'hui, c'est sortie, dites donc!...

Clarisse, poussant le chariot à tasses, haussait les épaules.

— Non, mais des fois, avec votre point de côté... vous allez voir le chef...

— Ah! c'est malheureux, moi qui aime tellement le dehors; pensez donc que, dans le temps, je faisais la roulante, les quatre saisons si vous aimez mieux... J'étais toujours derrière Saint-Roch avec mes tomates, mon fruit du jour... C'est du monde bien, par là, et puis on voyait tout le temps la rue..... C'est pas la jeunesse, madame Clarisse, c'est la rue que je regrette le plus...

Des couloirs, arrivaient le bruit mou des toiles humides, l'odeur mordante de l'eau de Javel.

Mlle Paula remontait de son demi-sommeil comme une épave qui apparaît à la surface de l'eau.

Il lui fallait prendre ces gouttes qui lui zébraient le gosier, qui n'arrêtaient pas le grelottement de ses membres maigres.

Puis elle regardait autour d'elle fixement.

Elle n'aimait pas les jours de sortie.

Comme elle marchait très mal, pliée de travers et disloquée ainsi qu'une marionnette aux fils inégaux, le docteur défendait qu'elle quittât Saint-Pancrace.

D'abord elle avait pleurniché en voyant partir les autres, puis elle s'était habituée et, maintenant, elle ne disait plus rien.

Tout l'hiver, elle restait dans cette salle Sainte-Eulalie comme dans une grande cellule.

Elle n'était pas méchante. Les infirmières l'aimaient bien.

Elle causait avec sa voisine Mme Julienne, enchaînée à son lit par de grands ulcères des jambes, qui dessinaient sur sa peau d'étranges mosaïques sanguinolentes.

Deux ou trois vieilles de la salle, dont la coquetterie était connue, s'apprêtaient pour la sortie.

Elles tiraient les plis de leur camisole grise, rajustaient les fronces de leur bonnet.

— Ça fait pitié, disait Mme Julienne, des arlequins comme ça!... Vous avez vu la Didine qui a graissé son bout de natte avec de la pommade camphrée... Tout ça pour son vieux qu'elle va rejoindre aux Quatre-Routes

et qui lui achète dix sous de marrons... Moi, ma pauvre fille, ça me révolte... Que voulez-vous ? L'amourette, ça n'est plus pour nous autres... Qu'est-ce qu'on demande? Marcher un bout de rue, manger un petit quelque chose et puis n'être pas là, enfermées comme des malfaiteurs, rapport à ce malheur de la vieillerie...

— Vous êtes joliment à plaindre, lançait Clarisse. Bien couchée, bien chauffée comme un petit bébé...

— Oui, si vous croyez qu'on s'amuse, toujours en pénitence... Moi qui faisais les Halles, qui allais et venais pire qu'un papillon...

« Ah! si mon Isménie était encore du monde je ne serais pas là dans votre dortoir...

Mlle Paula se retournait tout d'une pièce.

— Qu'est-ce que c'est, Isménie?

— Ma pauvre fille, tiens, que j'ai perdue l'année de son certificat, d'un froid qui lui a monté dans la tête... une belle petite blonde, fraîche comme une pomme d'août.

« Moi je vous le dis, elle ne m'aurait jamais laissée venir dans cette caserne où il faut se lever et se coucher à l'heure et manger les choses qu'on vous donne et qu'on n'aime pas...

— Bien sûr, vous n'aimez rien, dit Clarisse.

— Oh! mais c'est que je m'y connais dans le bon, et puis j'aime la verdure, pas les choses sèches comme ici...

Mlle Paula demandait vainement qu'on ouvrît la fenêtre, à cause de cette chaleur qui la consumait.

— Voyons, grand'mère, soyez raisonnable, il fait un drôle de petit vent... Vous ramasseriez une congestion.

— Mais je mettrai mon mouchoir de tête...

— Non, non, le Chef l'a défendu...

C'était l'heure où le soleil montait au bord des lits, faisait sur le drap des taches vives comme des peaux d'oranges.

Une cloche sonnait la visite au pavillon des vieux.

Mlle Paula, encore engluée de rêve, dit tout à coup à Mme Julienne :

— Moi, j'ai un ami, M. Albert, qui est très riche, qui a fait fortune dans les colonies...

— Ah! dit Mme Julienne.

A l'autre bout de la salle, la Didine regardait attentivement dans un fragment triangulaire de miroir sa tête de vieille oiselle triste. De son bonnet sortaient, en mèches plates, ses cheveux autrefois teints, couleur de citron décortiqué.

Elle était bien contente parce que tout à l'heure, dans la rue, elle allait rejoindre le père Toinet du pavillon des vieux. C'était un malin. Il savait joliment s'y prendre pour ramasser des sous.

Il s'en allait loin de Saint-Pancrace, parce que l'administration défendait aux vieux de mendier, et il s'installait au milieu d'une rue bien tranquille, pendant que la Didine guettait les agents.

Alors il commençait une petite chanson dont sa voix aiguë, toute râpée par l'âge, roulait les mots comme un ruisseau maigre roule des cailloux sautillants.

Petit oiseau dans ces bocages,
Dis-nous le retour des beaux jours,
Evoque par ton doux ramage
Le chant joli
Du bengali...

Des enfants qui rentraient de l'école s'attroupaient. Les boutiquières en blouses blanches venaient sur le pas de leurs portes, cependant que le père Toinet allongeait son bras sous sa vieille capote pour mieux scander le refrain, tandis que ses yeux roulaient tendrement entre ses paupières saignantes.

Des femmes qui passaient disaient :

— Pauvre vieux! C'est un de Saint-Pancrace, ils ne sont pas trop heureux là-dedans...

Et on lui donnait des sous dans sa casquette, qu'il remettait bien vite à cause des courants d'air. Il savait aussi une chanson très pathétique : *La fille du douanier.*

La fille du douanier s'est jetée dans les flots,
Pleurez jolis matelots!...

Mais celle-là était trop longue, il arrivait toujours un agent avant la fin, c'est-à-dire le mariage de la fille du

douanier avec le matelot qui l'arrache à la tempête.

Le père Toinet continuait sa route d'un air bonhomme et il rejoignait la Didine dans la rue la plus proche. Alors tous d'eux s'en allaient côte à côte, comme deux amoureux, ratatinés sous le drap gris de l'uniforme.

Ils gagnaient, là-bas, dans la plaine, vers le coin des chiffonniers, un bistrot qu'ils connaissaient bien : *A l'Ami Jean-Paul.*

Là on leur servait du vin chaud et des morceaux de sucre, qu'ils faisaient craquer entre leurs gencives avec beaucoup de bruit.

Ils faisaient tout de même attention à l'heure parce que Saint-Pancrace était loin et qu'il ne fallait pas se mettre en retard.

Au retour, ils se sentaient tout gaillards, réchauffés par une tremblante joie sénile. Toinet chantait pour lui tout seul et il donnait de grandes claques sur les plis raides du jupon de la Didine, qui le traitait de père Cochon.

Ils boitillaient, s'essouflaient pour rentrer au son de la cloche, comme de vieux écoliers un peu ivres d'avoir battu les champs.

Un soir, la Didine, qui avait été agitée jadis, qui avait fait deux ans de Salpêtrière, ayant abusé du vin chaud, était rentrée fort excitée.

Elle avait dansé devant son lit, en relevant sa jupe sur le bâton maigre de sa jambe, et on avait dû la coucher avec une bonne ration de bromure.

Elle criait :

— Allez, ouste, je veux m'en aller... J'ai ma petite chambre avec un lit en dentelles... et je ne suis plus vieille, c'est fini.

On eut beaucoup de peine à la faire taire. Mme Julienne était indignée.

— Ici, disait-elle, on peut dire que c'est un drôle d'endroit pour les fréquentations.

Mais elle était tout de même un peu jalouse de la Didine, qui avait de bonnes jambes, qui pouvait encore cavaler dans les rues comme une jeunesse.

Quand elle rentrait, les autres, les immobiles, la regardaient avec des yeux fixes, brillants. Elle avait de petites épluchures de marrons, prises aux brides de son bonnet, le goût de l'air, de la poussière du dehors autour de son jupon. Puis elle avait un galant, le père Toinet, qui avait été un fameux noceur dans son temps et jouissait encore d'une certaine réputation à Saint-Pancrace.

Mme Julienne, branlant son grand menton rouge, exprimait son dégoût de la chose à Mlle Paula.

— Moi, à l'époque, jamais un homme ne m'a regardée de près. J'étais pourtant rudement balancée. Aussi ces coureuses me dégoûtent. Quand on pense qu'il faut manger dans la même assiette que ça...

« Je vous dis que si mon Isménie était vivante, jamais elle ne m'aurait laissée avec du monde pareil...

« Voilà ce que c'est d'être tout seul comme un arbre au fin bout d'un chemin...

« J'ai bien encore une belle-sœur, du côté de mon défunt, Barrachon, qu'elle s'appelle, qui habite à Aubervilliers, mais elle se fiche pas mal de moi, je pourrais bien crever sans qu'elle m'apporte une orange. La famille, c'est ça... »

— Laissez-nous tranquilles, coupait Clarisse.

« Vous êtes toujours à râler et, ce soir, il y a de la compote avec du riz... Vous n'en auriez pas autant chez vous, toute seule dans votre turne... »

— Ah! n'importe quelle turne, dit Julienne, ça serait encore mieux que votre prison d'ici...

Depuis quelques jours, Mlle Paula n'était pas très bien.

Durant une absence de l'infirmière, dévorée par cette chaleur étrange qui grésillait perpétuellement en elle, elle était restée trop longtemps près de la fenêtre ouverte, et elle toussait beaucoup.

— Ah! vous avez voulu faire la petite folle, grand'mère, disait Clarisse; eh bien, vous n'êtes pas prête de descendre au jardin.

Mlle Paula restait très sage, les mains sautillantes sur son drap. Elle disait qu'elle ne recommencerait plus, qu'elle écouterait bien la surveillante.

D'ailleurs le temps s'était mis à la pluie et les vieux restaient dans les salles ou se promenaient dans les préaux, le nez en l'air, cognant les pans durs de leurs capotes.

Ils chuchotaient, se passaient en cachette du tabac à priser, que les hommes se procuraient à grand'peine les jours de sortie. Certains avaient beaucoup de malice pour ça. Le père Toinet particulièrement.

Il entrait dans les belles boutiques, tirant la jambe et tout tassé sous sa casquette.

Alors il pleurnichait devant la caisse.

— Donnez-moi des sous, ma bonne dame, des sous pour ma grande misère, — c'est un pauvre vieux qui est devant vous...

Il savait où l'on pouvait aller sans crainte. Au Grand Moka par exemple, où la patronne était douce et lourde de gorge, entre deux bocaux de bonbons rouges comme sa bouche.

Ce jour-là on avait un grand cornet de tabac et de quoi se glisser les uns aux autres de bonnes pincées dans les coins, derrière les crachoirs.

C'était aussi une fameuse gourmandise pour les vieilles, avec des pastilles de menthe, cotonneuses, qui avaient poissé déjà cinq ou six poches, d'un jupon à l'autre.

En somme, Saint-Pancrace était comme un grand pensionnat d'où l'on ne partait jamais en vacances.

Maintenant, Mlle Paula n'avait plus que ça comme distraction : écouter la pluie. Le bruit de la pluie n'est pas le même sur le toit du préau, par exemple, ou sur le bout de pelouse qui est en face de la désinfection.

La nuit aussi ça change. Et tout ce bruit d'eau finit par assommer. Mlle Paula entra à petits pas dans les rêves entrecoupés qui tournaient autour de sa tête tremblotante.

Le lendemain, quand elle se réveilla, elle dit à Clarisse :

— Dites donc, ma blonde, vous savez que je vais bientôt partir sur la mer...

— Sans blague, grand'mère!...

— Oui, ma blonde, c'est ce monsieur qui va venir me chercher...

Clarisse eut un petit remuement d'épaules, comme pour acquiescer, mais un peu plus tard, elle dit à la surveillante :

— La broncho de la vieille, là-bas, ça n'a pas l'air d'aller... Elle commence à sortir des bêtises... Il faudra la signaler au chef...

Le chef prescrivit du bromure et du benzoate, qui ne produisirent pas grand effet.

Mlle Paula continua à tousser en tremblant, mais sans beaucoup de fièvre parce que son sang était déjà très usé.

Cependant Mme Julienne, sa voisine, fut bien surprise de l'entendre parler beaucoup, elle qui, généralement, ouvrait à peine la bouche.

— Eh bien j'espère, Mlle Paula, que vous avez l'air contente !... Qu'est-ce qui vous arrive comme ça?...

— Oh ! madame, pensez donc, je vais m'en aller. Ça me fait un peu peine à cause de vous qui êtes si gentille, mais que voulez-vous? *Il* va venir me chercher, alors n'y a pas, faut que j'aille là-bas...

— Là-bas, mais où donc?

— Dans les colonies, pardi ! Oh ! très loin, et nous nous en irons sur un grand navire... J'ai su ça cette nuit, figurez-vous !

— Vous devriez dormir un peu, Mlle Paula.

— Oui, oui, mais j'aurai bien le temps de dormir sur le bateau. J'emporterai tous mes bijoux, mes bracelets, mes boucles d'oreille et aussi ma robe rouge que vous ne me connaissez pas...

Clarisse intervint :

— Allons, grand'mère, c'est pas gentil de vouloir nous quitter comme ça... Vous n'êtes donc pas bien avec nous autres?

Mlle Paula tenta de se redresser d'une seule pièce sur la toile rêche de l'oreiller.

Elle tendit son doigt crochu, tout vibrant de petites secousses.

— Oui, ma blonde, je veux m'en aller... Je ne peux pas rester là toujours, vous comprenez... Monsieur Albert va venir me chercher sur son navire; c'est un pays très joli, là-bas, où je me promènerai toute seule et où mes mains ne remueront plus du tout...

— C'est ça, dit Clarisse, mais il faut prendre votre cuillerée ou bien je le dirai à l'interne, vous allez voir ça...

Dans la salle, les vieilles s'étaient penchées, leurs têtes sèches ou bouffies, sculptées en bleu par le crépuscule, émergeant des plis raides des camisoles.

Même la Didine ne soufflait mot.

Toutes, les stupides ou les ricanantes, les yeux et la bouche grands ouverts, regardaient par delà les vitres — du côté de l'horizon — comme si elles avaient vu pointer entre les arbres mouillés, au-dessus de Saint-Pancrace, le mât du navire de Mlle Paula.

ANTONINE COULLET-TESSIER.

POÈMES

—

LA RUE EN ESCALIER

Je monte sans savoir le nombre
Les marches d'un long escalier.
Quelquefois je m'assieds dans l'ombre
Sans pouvoir attendre un palier.

Pétales de blanche lumière,
En vous effeuillant dans la nuit,
Marguerite d'un réverbère,
Hélas! j'ai compté jusqu'à huit.

Monter ces marches sans personne!...
C'est mieux, malgré le froid du fer,
Que sur cette rampe je donne
Ma main d'ombre à ma main de chair.

Il faut tenter d'aller ensemble...
Plier et grandir et plier,
A toi plus qu'à moi je ressemble,
Mon ombre dans cet escalier.

*

En ce pot roux, strié d'un vernis inégal,
Belles branches d'un pin, — comme à l'arbre natal
Empourpré de soleil et rayé de résine,
— Vous vivez... Se peut-il qu'enfin je me résigne?

*

Voici trois fois déjà
Que je tombe en chemin
Et que Dieu me relève

Par une de mes mains.
C'est la dernière trêve :
Si je tombe demain,
(Il me l'a dit tout bas)
— Dieu prendra mes deux mains.

★

Aux soirs des longs labeurs, jours froids sans récompense,
Lourdes prestations au nadir de l'enfance,
Pour consoler mon cœur de mes travaux sans foi,
Un fulgurant bonheur me traverse parfois :
Dans l'éclair du sommeil noyant les heures vaines,
Les rails et le béton, les figures humaines,
M'apparaissent soudain, au lieu du jour souillé,
Une moule luisante au bord d'un roc mouillé,
Un coin d'étang venteux et sa berge de sable,
Un champignon où colle une feuille d'érable.

★

Cassé, mon beau bonheur sans faille.
Comme on dit, les morceaux sont bons.
J'en vois ici plus d'un qui vaille,
Avec du vieux, neuf nous ferons.
Mais, oh! mon beau bonheur sans faille!...

—

AU MARTINET

C'est à lui que j'ai dit le secret de ma peine,
Puisqu'il le fallait dire, — au plus fou des oiseaux,
A lui qui meurt au sol lorsque son aile y traîne
Et qui pousse des cris quand les soirs sont trop beaux.

★

Je suis lasse avant de partir,
Avant d'avoir tenté l'épreuve.
— Ah si la route m'était neuve
Sans maint jalon pour m'avertir
Comme au jour des pivoines roses...

— Mais j'en sais tout d'avance : Pauses;
Bornes; puis pour l'immense faim
La miette dont on se régale!
Et mon angoisse n'a d'égale
Que ma hâte à partir enfin.

★

Avec Hilde et Laura dans les chambres d'hiver,
Nous parlons des amants et chacune raconte
Sous quel arbre fleuri l'attendra le plus cher...
« Sous le grand lilas blanc près du chemin qui monte...

— Dans le nuage en feu du plus bel églantier... »
Je suis la moins aimée, ah! je pleure de honte :
« Il n'a choisi pour moi qu'un chétif noisetier!
— O folle : cours vers lui, l'arbre a fleuri, sois prompte! »

Je vole dans la neige où se perd le sentier...
Las! je ne savais pas, ô mon ami si tendre,
Que pour ouvrir ses fleurs, notre beau noisetier
Jusqu'à la Chandeleur ne peut jamais attendre...

★

Lorsque dans cette paix morose,
Un ciel moite d'été repose
Aux grands dômes des arbres lourds,
Si parmi les vastes chants sourds

Du vert profond que le gris couvre,
L'ombreuse odeur du noyer s'ouvre,
— Connais qu'il n'est pour toi, mon cœur,
Dans le monde un autre bonheur.

—

UN SOIR

Un soir de panique et de peine
L'univers a glissé sans moi.
Depuis j'ai gardé cette gêne
Et je suis comme ce Chinois

Que je regardais sur la tasse
Où Marraine buvait son thé
Et dont la peinture dépasse
Un peu le dessin d'un côté.

—

PETITE ANNONCE

Je cherche une maison que je pourrais la nuit
Quitter comme une robe et sans faire de bruit,
Qui, sans demeurer raide et de reproches pleine,
Se plierait doucement comme une étoffe ancienne.

—

PARADIS

Bien sûr on vise au Paradis...
Mais c'est dur, des creux, une côte,
Il faut passer les jours sans faute
Et le plus rude est vendredi.

Sans cette femme et son ombrelle,
J'allais arriver cette fois
En plein dans le ciel, — son pied droit
A fait dévier la marelle.

Je n'en peux plus, je ne mens pas...
Ce qu'il faut se donner de peine
Et trimer toute sa semaine
Pour venir poser ses pieds, là!

—

LA SAINT-SYLVESTRE

SENTA

Le gui lui-même est mort à l'arbre sans couleur
Et la pie elle-même a fui le nid sans œuf;
Le goût des larmes même est désormais sans charmes.

LUCIE

On dit, ma belle, on dit, on dit que le facteur

Doit apporter ce soir son calendrier neuf :
Guettons le fond brumeux du sentier sous les charmes...

SENTA

Ah! S'il nous oubliait... que nous n'ayons, ma sœur,
Comme tout l'an dernier, sous le beau clou tout neuf,
Qu'un carré sans couleur et brouillé par les larmes!

—

TREVE...

L'incertaine saison n'a plus ses attributs
Et mêle dans le ciel, belles neiges rivales,
Pétales et flocons aux rayons, aux rafales,
Les mois de l'almanach s'amusent aux rébus.

La rose déchirante à mi-fleurir s'arrête,
Les aiguilles du gel fondent leur âpreté...
Cuisants chagrins d'hiver, lourdes larmes d'été,
J'hésite à dédier ma peine toujours prête...

C'est alors qu'il est doux, cœur décontenancé,
Hors de toute saison, dont il n'est de clémente,
De se tenir bien coi, tandis que la main lente
Cherche sur le clavier un vieux chant balancé.

MARTHE BOIDIN.

LA VICTOIRE DE GERGOVIE

—

I. AU FOND DES PUYS.

Vieille, farouche, « hautaine » vallée des Arvernes! Autour d'elle, jusqu'ici les Romains n'ont fait que tourner : jamais ils ne s'y sont aventurés. C'est qu'aussitôt qu'on y entre, on se découvre captif d'un immense cirque, prisonnier d'un dédale de volcans. Là, au centre de ces pitons et puys, commande, hérissée de lave, parmi toutes ces montagnes-cratères, haute ville-cratère, Gergovie-la-Noire.

La Campagne de Gaule va changer totalement de théâtre, de nature. Guerre des marécages à Bourges; ici, guerre des montagnes.

Ce qui met dans le débat une solennité suprême, s'écrie Jullian : César et Vercingétorix se disputent la souveraineté de la Gaule dans les lieux mêmes où s'étaient faites, au temps de Bituit, son unité et sa grandeur.

Il faut établir cette différence : César ambitionne la souveraineté de la Gaule pour la mettre sous le joug : « patriote ardent », le jeune Vercingétorix, au dire de César, ne s'arma jamais pour un intérêt personnel, mais pour affranchir cette Gaule torturée et frémissante. César vient de prendre, d'éventrer Bourges, — où furent égorgés 40.000 hommes, femmes et enfants; il a le sang sur les lèvres, l'élan forcené de la victoire. Il ne connaît pas l'Auvergne. Mais il traîne derrière son cheval fumant des pourvoyeurs Gaulois, des Eduens qui l'y guident et l'ex-

citent, qui la lui ouvrent! Après une course de cinq jours, haletant, il s'est hâté, avec la volonté de monter jusque dans Gergovie, Kergobia « l'Enceinte des Forges », de la prendre d'assaut! *Le jour même*, combat de cavalerie, « pour reconnaître, dit-il, la position de la ville ».

La Ville?... C'est le Roc. Le pic le plus scabreux qu'il ait jamais vu. A 750 mètres de hauteur, 380 au-dessus des vallons qui l'enceignent, Gergovie dresse une table de basalte de 500 mètres de large sur 1.500 de profondeur, de tous côtés escarpée, portée sur un socle calcaire. Au Nord, à l'Est, ses versants abrupts défient l'escalade; au Sud un immense escalier de gradins de 100 mètres de large!

Devant Bourges, il lui avait fallu huit Légions et un mois d'assaut et Bourges n'opposait que 2.000 mètres de muraille, si peu élevée au-dessus de la plaine que ses soldats purent mettre leur chaussée d'attaque presque de plain-pied avec le chemin de ronde : la muraille de Gergovie se développe sur une lieue de pourtour; pour l'atteindre, il faut assaillir des parois de laves glissantes et déchiquetées, ou une enfilade de terrasses pierreuses. L'enlever? Elle exige des milliers d'hommes échelonnés, se poussant sans faillir sur mille mètres d'assaut. Le blocus? Sur 5 à 6 lieues, les lignes devront monter et descendre des croupes rocheuses, des fonds sinueux. De prendre d'assaut ce Capitole barbare, au premier coup d'œil, avoua-t-il, il « désespéra ».

« Avant même de penser au siège, il se tourmente de la nécessité d'assurer ses vivres?... » Ce devient un problème capital que de maintenir la liaison, par l'Allier et la Loire qu'il tient, avec Nevers, sa « grande place de ravitaillement », où il a entassé le gros des bagages, le trésor, les magasins, les otages, les parcs à chevaux; de défendre ses communications avec l'arrière... qui est l'Eduen!... Le stratège se serait-il pris lui-même aux rets de César?

II. LA MONTAGNE D'HOMMES.

Jamais à la Jeunesse mission plus sacrée, plus fière, ne

fut départie : Vercingétorix commande dans sa montagne, sous le dôme de son Dieu, dans la ville de son père...

Sachant de mieux en mieux le prix du temps, il a déjà, devançant César, posé, rangé, fortifié son camp. Ce qu'il n'a pas pu tenter à Bourges, qu'entourent marais et rivières, il concentre son armée sous la muraille même de Gergovie, en avant du rempart et sur les terrasses qui s'étagent en contre-bas. Il a pris garde de ne l'enfermer dans son enceinte.

Gergovie, d'abord, se trouve déjà comble. Elle est la capitale : comme notre noblesse de province aura ses hôtels dans les villes où se nouent ses intérêts, les familles de la campagne y tiennent leurs résidences, construites de beau bois, couvertes de chaume dense, charpentes clouées, parois de branchages entrelacés enduites d'argile, silos et caves maçonnées, hangars de pierres sèches. Le Commerce — Etrusques et Marseillais vinrent y trafiquer — y garde ses boutiques. Et partout faubourgs ouvriers et paysans, hameaux d'Auvergnats; rudes soldats rustiques du labeur citadin. Bâtie sur la lave, elle fait de lave aussi ses enclos : aire noire inaccessible de ceux qui de par toute la banlieue y sont venus gîter : bien, bêtes, provisions.

Et immédiatement, tous, au travail! Que César médite de cerner la ville de tours et de murailles? Par ouvrages, postes avancés, Vercingétorix entend faire reculer, allonger toutes lignes d'investissement. Que César s'en tienne au blocus?... Vercingétorix a fait occuper les collines et les routes qui flanquent du côté de la vallée la montagne maîtresse, et, avant tout, cet éperon escarpé et fortifié, le cap de la Roche-Blanche qui, « en face et au pied même de la ville », lui sert comme d'avant-garde et protège les chemins par où Gergovie descend à l'eau et au fourrage... Que César risque, sinon l'assaut, du moins un coup de main? Vercingétorix, pour n'être pas surpris du côté du col qui lie cette crête abrupte au plateau de Gergovie, y a établi plusieurs postes de garde.

Autour de lui, séparément, *mais à de faibles distances*, il a rangé les troupes de chaque province alliée. Dès le

coq chantant, chaque jour, « soit qu'il eût à leur communiquer, soit qu'il fallût régler quelque chose », il groupe les chefs de Cités. « Plus de ces assemblées tumultueuses où s'énervait la force du commandement » : un conseil de Chefs choisis dont il écoute le rapport, à qui il ordonne, qui transmettent...

Cette guerre de paysans sera guerre de montagne, mais non défense passive; guerre de guet prête à tout imprévu : il la rythme, l'assouplit d'incessants coups de sondage, d'actions de manœuvres, d'exercices. Il ne se passe de jour que Vercingétorix ne lance de haut sur le Camp de César de la cavalerie entremêlée d'archers « afin d'éprouver le courage et l'audace de ses troupes ». Il les précipite dans la vallée, les bride à temps, les retire dans la montagne. Accroché à la défensive, ainsi les bande-t-il pour l'offensive.

Autour de la Roche des Ancêtres, il a disposé en cercle dans leurs camps de huttes hâtives (Hirtius), petits fantassins Ligures bruns, velus, lourds, robustes, des horizons du Sud, et longs Celtes de Limagne à la peau blanche, aux blonds cheveux, de haute stature. Et tout autour la grande famille des Alliés : Bituriges et Carnutes, Nitiobriges, Tectosages et Rutènes. Rocs et remparts d'hommes, mur de pierre et mur de fer! Jamais encore Auvergne-la-Riche n'a vu pareille multitude de peuples : dans l'Oppidum de Gergovie, voix des femmes, d'enfants, au moins 50.000 voix, bruyantes, sourdes, croassantes (Empereur Julien), et cris de troupeaux ramassés devant la guerre comme sous l'orage; autour de Gergovie, dans les camps, voix de 80.000 guerriers, cris des chevaux frémissants d'être agglomérés et cris durs des Gaulois, qui, aimant se compter, frémissent d'être rassemblés et, projettent, dans l'allégresse de l'air des cimes, aux échos, les chants des Guerriers.

On peut se perdre dans cette Armée! tant elle est grande! on peut la comparer à un feu de flammes rouges! Son nombre exigera une bataille! Elle a la force d'un rocher!
Elle combattra pour détruire! Elle a l'impétuosité du tonnerre!

Qu'à l'improviste au galop de son cheval, haut de taille et resplendissant dans l'auréole des armes, Vercingétorix apparaisse, tous demeurent frappés de terreur merveilleuse (Dion).

Et plus ardemment encore que devant Bourges, la grande famille travaille! Pour arrêter, au moins pour retarder l'ennemi s'il ose grimper à l'assaut, Vercingétorix a ordonné qu'on amassât au-devant des Camps et des terrasses, sur le flanc même et à mi-côte de la Montagne de Gergovie, une muraille de grosses roches qui consolide la place-forte. Sous l'ordre du chef jeune, pas seulement les Arvernes, qui ont coutume de construire de roches maisons et burons, mais tous les Gaulois refont ce que faisaient les plus lointains ancêtres celtes alignant galeries, caves, tunnels, pour y abriter les morts : ils dressent de « grandes » pierres. Deux mètres de haut sur quatre mille mètres de pourtour.

Et César qui, tout au fond, d'en bas, « au pied », lève les yeux vers « la chaîne entière des collines partout couvertes des rangs d'hommes armés, vers ce promontoire si bardé d'hommes qu'à peine on peut en apercevoir le sol », vers cette Montagne grondante d'Hommes, trouve « ce coup d'œil, de toutes parts, effrayant! » Que ce devait être beau!

III. DANS LA NUIT.

La grandeur, — sinon d'âme, — d'ambition de César est qu'au moment même où il désespère, il décide, il déchaîne ses coups d'audace. Le Cap de la Roche-Blanche, qui protège sévèrement Gergovie, est une éminence hérissée d'une forêt et de fortifications et, sans sa possession, les Arvernes devraient se contenter de sources de Gergovie. Ils y tiennent donc garnison; ils s'en croient maîtres en toute sécurité. Alors César commande d'enlever ce Cap!

C'est la nuit. César sort de ses retranchements, se glisse... En silence, ses hommes grimpent si lentement la dure montée de Dounezot et, si vite, sous bois de Julia, ils culbutent la faible garnison, que de Gergovie on n'a

même pas le temps d'y envoyer du renfort. Il y accroche deux Légions. Ce sera son Petit Camp. *Le Camp d'avant-garde!* Immédiatement après l'assaut des fantassins, il ordonne l'assaut des terrassiers. De bas en haut, les outils tintent dans le bourdonnement sourd du camp romain. Du fond de la vallée où s'étale le Grand Camp, César a bientôt fait allonger sur près de 4 kilomètres un fossé creux de douze pieds pour que de là au Cap « on puisse monter et en descendre, même individuellement, sans avoir à craindre d'être surpris par une attaque ».

Ainsi maître de ce Mont qui par-dessus un vallon épie la Ville, César est déjà parvenu à s'élever : *à faire face* à Gergovie. Il ne doute point que par de tels coups d'audace, par une nouvelle surprise, brutalement il ne l'enlève elle aussi... ainsi que Bourges!

Or, soudain, voici ce que César découvre : cet ennemi qu'il croit assiéger, le montagnard qui le commande de haut, le commande aussi par derrière : Vercingétorix, par sa diplomatie, vient de tourner César!...

A minuit un jeune homme pénètre sous sa tente : un Eduen, Eporédorix, cavalier dans l'Armée Romaine. Il s'écrie :

Les Eduens, César, t'ont trahi!

Convictolitav, celui à qui toi-même as déféré la magistrature de la Cité, *les Arvernes l'ont acheté à gros prix!...* Il s'est abouché avec des jeunes gens : à leur tête, Litavicc et ses frères, d'une famille très distinguée. Tous se sont partagé l'argent arverne. Et Convictolitav les a exhortés à se souvenir, leur disant :

« Nous sommes nés *libres* et faits pour commander! *Seulement notre cité, celle des Eduens, retarde le triomphe infaillible des Gaulois!* Seule notre influence retient encore les autres peuples de la Gaule!... Nous n'avons qu'à nous détacher des Romains : *les Romains n'auront plus aucun moyen de se soutenir dans la Gaule; ils n'y garderont même plus un pouce de terre!...* A César, je l'avoue, je dois plusieurs bienfaits; mais, après tout, n'ai-je pas simplement obtenu justice? Surtout n'est-ce pas *à la Liberté commune* que je dois bien davantage?... Oui, en vérité, pourquoi donc

nous, les Eduens, allons-nous devant César discuter de nos droits, de nos lois, quand c'est le peuple romain qui en Gaule devrait plutôt nous prendre pour arbitres, nous les Eduens? »

Là-dessus *la Jeunesse,* avec enthousiasme, s'est offerte pour prendre la tête du mouvement : Il faut délibérer tout de suite pour l'exécution du complot : car on ne se flatte pas d'amener d'un coup toute la Cité à rompre avec Rome sans prétexte. On convient de mettre Litavicc à la tête des 10.000 soldats qu'on enverra à César. Litavicc se chargera de les conduire tandis que, pour te tromper, César, et espionner ici, ses deux frères les devanceront auprès de toi. Ils sont dans ton Camp!

César écoutera-t-il, sans le soupçonner lui-même de trahison, cet Eduen qui dénonce des Eduens, ce jeune homme qui dénonce de jeunes hommes? — Oui, et pour cette raison : dans la cavalerie de César servent deux Eduens du même âge, Eporédorix, Viridomar. Eporédorix, « de grande famille et très puissant dans son pays », Viridomar, inférieur par la naissance, mais que l'Impérator considère également et qu'il a fait monter de son obscure condition à la plus brillante dignité. Or tous deux se disputent « le premier rang » dans la Cité. Dans le récent débat Eporédorix a soutenu Cot; Viridomar, protégé des Druides, a soutenu Convictolitav, *l'élu des Druides.* Pour Eporédorix accourir dénoncer Convictolitav, c'est dénoncer à César son rival Viridomar! Et aider César, c'est, s'il triomphe, s'assurer pour bientôt la première place dans la Cité Eduenne!... Parce qu'il a éprouvé la sincérité des Eduens quand l'envie passionne leur perfidie, César ajoute foi.

— Où est, en ce moment, Litavicc?

— Voici, César, ce qui avait été arrêté comme suite de l'action. Litavicc est parti à la tête des troupes. Quand il ne s'est plus trouvé qu'à trente milles de Gergovie, tout à coup il a rassemblé ses soldats, il s'est mis à pleurer, il s'est écrié : « Eduens, où allons-nous? Toute notre cavalerie, toute notre noblesse sont anéanties. *C'est le dessein constant de*

César d'enlever à la Gaule toute sa noblesse. Sous prétexte qu'ils ont eu des pourparlers avec les Arvernes, sans autre forme de procès, les Romains ont tué les premiers de notre Cité : Eporédorix et Viridomar! Mes frères, à moi, et tous mes parents ont été massacrés! La douleur m'empêche de tout vous raconter... Mais écoutez ceux qui se sont échappés du milieu du carnage... » Devant la multitude Litavicc fait avancer ceux qu'il a catéchisés! Ils confirment ce qu'il vient d'avancer. Alors César, il n'y eut qu'un cri! Tous les Eduens supplient Litavicc de pourvoir à leur sûreté. Immédiatement Litavicc s'écrie : « Il faut venger la mort de ceux qui, si odieusement, furent assassinés! Notre salut est de marcher sur Gergovie, mais pour nous joindre aux Arvernes! Litavicc désigne à la multitude les citoyens romains qui, pour plus de sécurité, voyageaient sous sa sauvegarde.

Comme ce « jeune homme », jaloux d'acheter le crédit de César, sait que, si César adore séduire la jeunesse de Gaule pour s'en faire des courtisans et des servants, César ne hait rien si mortellement que d'avoir à la combattre, il conclut :

Des jeunes gens, ne souffrez pas, César, que *des jeunes gens,* par ces manœuvres maudites, réussissent à détacher les Eduens de leur alliance avec le Peuple Romain! Ce malheur est inévitable, César, si tant de milliers d'Eduens se joignent aux Arvernes... En effet leurs familles ne pourront faire autrement que de s'intéresser à leur sort, et la Cité entière y attachera une grande importance!

César connaît l'angoisse, la « grande inquiétude » : *ce qu'on ne voit pas,* dit-il, est le plus souvent ce qui *trouble plus vivement les esprits!* A soutenir partout, sous l'averse, la ruée, à faire la relève des blessés innombrables, comment les seuls Légionnaires qui restent sur pied ne se fatigueraient-ils pas?

Vercingétorix ne cesse de leur donner « grand travail », de blesser, de saigner les Légionnaires! A intervalles réguliers, lui, il renouvelle ses rangs par des hommes frais qui décochent les flèches, hurlent les injures outrageantes.

« Tout le jour » on s'est battu. Et ne se battra-t-on pas encore demain? Voici que les Romains, affolés par la nuit, redoutant l'assaut dans les ténèbres, bouchent toutes les Portes! Pour que César puisse rentrer dans son Camp, pour que, si le Camp est pris, eux puissent s'en échapper, ils ne laissent ouvertes que deux portes de salut... pour le secours et pour la fuite!

C'est encore la célérité qui le sauve! Dès l'aube, avec quatre Légions sans bagages il se précipite au-devant des Eduens, 4 Légions sur 6, *mais avec toute la cavalerie!* Là, il ordonne que figurent Eporédorix et Viridomar...

A l'instant de partir il avise : — Qu'on arrête immédiatement les frères de Litavicc! — Tous deux, César, viennent de passer aux Gaulois!

A Vercingétorix! Par eux il saura que César a été forcé de s'éloigner de son camp... César comprend l'extrême danger, son camp trop étendu, privé de sa cavalerie : certes, il ne l'enlèverait pas avec soi s'il ne *redoutait* point *par-dessus tout* de voir la cavalerie éduenne venir renforcer celle des ennemis. Il ne craint que la cavalerie gauloise! La victoire finale est pour lui une question de cavalerie!

Trahison des Eduens que César, le suprême politicien, n'a pas su prévenir!... Cependant, s'il se trouve à ce point « frappé », ce n'est pas tant d'avoir été joué par ses Amis, c'est de se découvrir *ex-abrupto* tourné par ce général adolescent qui autour de César a soulevé comme toute une émeute de jeunesse, en qui pour la première fois l'Invincible doit mesurer la hauteur d'un rival!... Que pour la première fois un Gaulois, non seulement par l'art de la guerre, mais par l'art de la politique, ait réussi à étreindre ainsi César, acculé jusqu'au fond des montagnes arvernes comme en un piège, voilà ce qui, soudain, pouvait émousser la confiance orgueilleuse que l'« Homme immense » gardait en sa fortune, en l'infaillibilité de son génie! Voilà ce qui, cette nuit, dressa haut devant l'esprit de César ce Vercingétorix nouvellement apparu, en quelques semaines parvenu à saper ce que la Puissance

séculaire de Rome et ses sept ans de campagne, à lui, le Proconsul, avaient machiné !...

« Par sa stature, par ses armes et par son intelligence, Vercingétorix inspirait la terreur, et jusque par son nom comme fait pour terrifier », rapporte Florus. « César, un moment désespéré, se demande s'il ne doit pas repasser les Alpes et céder la Gaule à son rival. » En somme, ses expéditions, si aventurées, en Bretagne et en Germanie n'ont-elles pas été des demi-échecs? Il évoque Rome, tous les ennemis qui l'y attendent, il pense à Pompée qui jeune n'a rapporté de partout que la Victoire et reçu trois fois le Triomphe avant d'entrer au Sénat. Il faut à tout prix vaincre !

Avec sa cavalerie ailée, ses Légions volantes, César galope dans la nuit, dans la sombre forêt de son Destin.

IV. LA JOURNÉE DES ARCHERS.

A peine César parti, Vercingétorix, dès l'aube, fond sur le Camp ! C'est *la première fois* qu'il attaque !... Toutes ces troupes haletantes qu'il a contenues sur les rampes de Gergovie, ce matin il les précipite : infanterie, cavalerie et ceux qu'il a eu l'inspiration d'appeler de tous les points de la Gaule et sur qui il compte le plus ferme : les Archers ! Ils portent à la main gauche les gantelets et les brassards de cuir qui empêchent les doigts de se blesser, de se lasser, à projeter les flèches, — les flèches qu'ils ont trempées dans l'ellébore et le cervaricum.

Pour défendre le Camp immense, les deux Légions n'ont que le temps de s'éparpiller sur son pourtour... C'est alors que, pour balayer la Terrasse, donne la cavalerie gauloise volant tout à l'entour, lançant sa grêle de traits; que donnent les Frondeurs qui fauchent à coups de pierre, à boulets de terre cuite; que donnent les Archers de partout clouant les Romains affolés !...

Pour Fabius, légat à qui César a laissé le commandement, quel péril ! Jamais, en si petit nombre, les Légions n'ont eu à faire face à tant de Gaulois. Pour les repousser, plus de cavalerie, plus de César ! *Vite aux Machines !* Les soldats romains qui s'acharnent à défendre la Ter-

rasse, poussent parapets et paravents de planches blindées.

L'artillerie romaine est toute puissante. Seule elle peut aujourd'hui sauver le Camp.

Mais que pleuvent les pesants *pilum* qui résonnent sur les boucliers comme marteaux sur enclumes, pleuvent les quartiers de roche que crachent les catapultes craquant comme des cabestans, pleuvent les blocs assénés par les balistes qu'emportent les chevaux, pleuvent les moellons, balles de plomb et flèches que la mitrailleuse ou le scorpion décoche : sous le même toit serré de boucliers fonce le mur des Vaillants!

Car par-dessus leur tête, aux archers de Numidie et ceux de Crète, répondent coup pour coup les Archers du Rouergue! Aux frondeurs des Baléares, mercenaires de César, coup pour coup répondent les frondeurs et les lanciers de la Gaule libre! De la montagne à la vallée bourdonnements de cordes et sifflements de flèches : c'est ce jour-là que le combat a résonné comme une grande Harpe. Musique flamboyante de la *lance* celtique à large pointe et de la vieille arme, la première et toujours chérie, *la gais!* de la *gatéice* enflammée et de l'ardente *coléie!* de la hâche de jet, de la *matara* et du *saunion* qui déchire la chair, du dard à trois dents, le *trifenn,* et des dards de silex et de corne et d'os! Musique de tous les dards que les Celtes ont empoisonnés avec les plantes de la Forêt! De toutes les flèches ajustées par les Gaulois qui, rien qu'avec un dard, et de la main, au vol abattent l'oiseau... Il tombe « toutes sortes de traits »!

Au galop, dans la nuit, à la tête de ses féaux, Litavicc surgit dans le Camp :

Vercingétorix, César vient de remettre la main sur les 10.000 Eduens! Cette Cavalerie que je conduisais vers vous, il l'a reprise. Nous n'étions plus, chevauchant vers vous, qu'à vingt-cinq milles de Gergovie, quand au devant de nous accourt César, avec sa Cavalerie, avec ses Légions. Il nous barre la route. Et aussitôt ce prodige : César, *pour la première fois,* ordonne de ne tuer personne! Car aujourd'hui le Romain a intérêt à montrer combien il fait cas de la vie

des Eduens... Pour que les Eduens constatent qu'il n'a fait assassiner ni Eporédorix ni Viridomar, aux deux il donne l'ordre de se montrer et faire l'appel de tous leurs amis. Alors cette masse d'hommes a mis bas les armes, a levé les bras, a supplié César de leur conserver la vie!... Il promet. Mais quand par hasard César épargne la vie des Gaulois, — de ces Gaulois qu'il aimait tant ,disait-il lui-même, exposer dans les forêts de préférence à ses Légionnaires, — n'est-ce pas qu'il prétend en tirer vite un bénéfice? Immédiatement, chez les Eduens il expédie messages par-dessus messages : pour les calmer, pour se les concilier, il leur fait dire que sa bonté a conservé sains et saufs ceux qu'il pouvait mettre à mort!

Moi, j'ai pu m'échapper. Et, tenant parole, je suis accouru, suivi des miens qui ont tenu serment.

César n'a laissé que trois heures à ses hommes pour souffler : exploitant leur docilité extrême, pour rentrer cette nuit dans son Camp il s'est aussitôt remis en route! Il sera ici avant le lever du soleil!

...Déjà!... César fait faire à ses troupes 50 milles (75 kilomètres) en vingt-quatre heures!

Ah! Comme au Pur qui s'est levé pour le Bien de tous le Destin mesure l'encouragement! Ainsi ces 10.000 hommes de cavalerie dont l'Ennemi avait besoin urgent pour doubler la sienne en assurant son ravitaillement, ces troupes de renfort que Vercingétorix allait réussir à lui dérober, *César, rien qu'en se montrant, les a ressaisies!...*

Mais qu'importe!... Ainsi que Gergovie s'est bâtie sur le roc, sur la volonté l'Arverne édifie sa résistance.

V. LA CRÊTE.

Donc, César a remis la main sur les Eduens dont l'importance s'aggrave. Il semble que sa force, avec sa confiance, s'en doive accroître! Or, sait-il, Vercingétorix, qu'il n'a jamais, au-dessous de lui dans la Plaine, tenu César à ce point anxieux?

César a arrêté la révolte des Eduens : cependant ils ont systématiquement commis l'irréparable. Litavicc s'est dé-

mené, a multiplié les dépêches, telles que les Eduens n'ont plus voulu réfléchir, patienter un instant de plus. « Les uns poussés par l'avarice », les autres par la colère, ils pillent les citoyens romains, les massacrent, les réduisent en esclavage. Convictolitav renforce l'impulsion donnée « et précipite la multitude dans l'excès, afin que, les crimes une fois commis », la révolte consommée, sa Cité ne puisse plus revenir aux Romains. Elle enveloppe leur grosse place de commerce et de ravitaillement, Cabilloun-sur-Saône (Chalon). Le tribun des soldats, M. Aristius, qui venait rejoindre sa Légion, s'y trouve : on l'en tire sur parole, on force de même à sortir des murs ceux qui s'y sont établis pour négoce et usure : sans cesse harcelés sur la route, ils sont mis à nu, dépouillés de tous leurs effets; on tient ceux qui résistent assiégés jour et nuit, et, quand de part et d'autre a péri beaucoup de monde, on excite une plus grande multitude à prendre les armes. Mais, à la nouvelle que toutes leurs troupes sont maintenant au pouvoir de César, les mêmes Eduens accourent près d'Aristius, ils l'assurent que rien ne s'est fait d'une volonté commune; ils ordonnent une enquête sur le pillage des effets; ils confisquent les biens de Litavicc et de ses frères; ils députent vers le Proconsul pour se justifier!... Ils commencent en même temps à tramer en secret des hostilités et font par des agents intriguer auprès des autres peuples gaulois : « César sait tout ».

Cependant il parle à leurs députés « avec toute la douceur possible » : « L'aveuglement et l'inconséquence de la populace ne me feront jamais penser désavantageusement de vous, Eduens, et ne pourront diminuer ma bienveillance pour vous. » J'amais il n'est descendu à tant de douceur. C'est que César sait aussi son armée harassée, ses ravitaillements en partie détruits, ses communications sur le point d'être coupées. Il s'attend à un mouvement plus général! Il ne veut pas être investi par tous les peuples de Gaule! Du côté politique, il a perdu la Guerre des Gaules : Vercingétorix a si fortement noué les mailles de sa diplomatie en pays éduen!

Les Eduens viennent de réveiller tous ces peuples du

Nord à qui, déjà, Vercingétorix, de Bourges, a demandé de se lier à lui contre César. *Seule, la barrière éduenne, en les retenant, en garantissait César.* Si les Eduens contre lui se retournent, c'est tout le Nord de la Gaule qui se ruera contre Labiénus et ses quatre Légions, là-bas, à jamais séparées du Chef! César redoute le soulèvement général : *La Gaule échappe à César : ...César échappera-t-il à la Gaule?*

Le Proconsul ne voit que le présent : sauver son armée! Il faut se retirer de Gergovie; il faut réunir toutes ses forces! Mais comment s'éloigner de Gergovie sans que cette retraite ne paraisse point « *pareille à une fuite?* » Ces idées ne cessent, il l'avoue, de le hanter. Il multiplie ses tournées d'inspection! Il n'appelle sa chance que l'art, « la faculté de bien gérer » ses affaires, les circonstances et sa vigilance. C'est là le génie romain : il ne renonce jamais; et il épie toujours.

Cependant Vercingétorix aussi veille, inspecte, médite. Il ne doute pas que l'Impérator ne suive sa stratégie et sa tactique habituelles. Il a joint de nouvelles troupes éduennes à ses Légions : c'est pour étendre ses lignes d'investissement et tenter, sur les points faibles, quelque attaque de nuit comme à Bourges!... Or, du côté du couchant, accède à Gergovie une crête, de sommet étroit, hérissée de bois, très peu défendue jusqu'ici. Aussitôt Vercingétorix entreprend de la fortifier, surtout aux approches du col des Goules, pressentant que si jamais, une autre nuit, les Romains s'emparent de cette colline comme de la Roche-Blanche, son Armée se réveillera comme dans un parc, barricadée, sans pouvoir ni fourrager ni sortir. Sans retard il y fait passer les Gaulois qui campaient sur le pourtour de Gergovie.

Un jour, César, de son petit Camp, découvre ceci : le camp Gaulois, d'habitude si hérissé d'hommes qu'on n'aperçoit plus la terre, est tout vide!... La ruse est la plus secrète et la foudroyante force de Rome. « César habilement dissimulé! », dit Suétone. Soudain, César s'est ressaisi : il estime avoir découvert « une occasion de bien faire »!

V. UNE COMÉDIE DE MULETS.

Et ce fut encore dans l'ombre. *Au milieu de la nuit,* César envoie dans la direction de cette colline que les Gaulois fortifiaient, plusieurs escadrons, avec ordre de battre les environs d'une manière un peu tapageuse. Au point du jour, César fait sortir du Camp beaucoup de bagages et de mulets sans bâts. Il coiffe de casques les muletiers avec ordre de se développer tout autour des collines, comme s'ils étaient de la cavalerie : il leur adjoint quelques vrais cavaliers destinés à couvrir le maximum d'espace pour l'étalage... Tous doivent se rendre au même point par de longs détours... De Gergovie, qui domine le Camp, les Gaulois verront toutes ces manœuvres; la distance est assez grande pour qu'ils ne puissent discerner ce que c'est au juste!

« *Specie ac Simulatione!* » La ville des Cirques se connaît en décor : César détache une Légion vers la même colline des Goules! Quand elle a fait quelque chemin, il l'arrête dans un fond et feint de la cacher dans un bois. Les soupçons des Gaulois redoublent : ils ne doutent plus qu'ils vont être attaqués par l'autre côté de Gergovie : pour se défendre là, tous dégarnissent le camp qui fait face aux Romains.

Voyant que le camp des ennemis reste vide, César se retourne vers ses Légions masquées et massées pour l'assaut : il fait couvrir les insignes et aigrettes des casques, dérober les enseignes et défiler les Cohortes par petits pelotons, pour que les gens de Gergovie n'y fassent pas attention. Puis il les mène du Grand Camp dans le Petit Camp de la Roche Blanche. Par le fossé profond de douze pieds que les Légionnaires ont, en ligne droite, creusé du Grand Camp au bois plus élevé, à l'abri des yeux, à l'abri des flèches, dans l'ombre, par le grand chemin creux...

VII. L'ASSAUT.

Comment César peut-il oublier l'obstacle auquel jusqu'ici il se buta, paroi à pic, pentes de lave, pilier de pierre? Il est tout à la joie d'avoir vu si vite réussir un

stratagème : à l'instant se prend-il aux mailles de sa propre ruse... Depuis combien de temps il brûle d'en finir avec Gergovie!... Le Proconsul, philosophant, a écrit : « L'Homme croit ce qu'il désire. »

Voici l'ordre, le plan : La VIIIe, la IXe et la XIe légion s'élanceront d'un trait. La XIIIe, légat Sextius, se tiendra en réserve, sur la hauteur, dans le Petit Camp. La Xe, la légion favorite de César, se portera en avant du Petit Camp, à l'arrière des assaillants, pour parer à toute occurrence, soutenir au besoin la retraite. Au milieu d'elle, le Proconsul!

Les soldats se sont parés de leurs insignes d'honneur : César commande avec précision, instamment : « *Ne perdez cette fois de temps ni à piller, ni à tuer!* Lieutenants, veillez à contenir vos soldats : l'ardeur de combattre et l'espoir du butin pourraient les emporter trop loin : or, le terrain, trop escarpé, est très dangereux; la vivacité seule peut y parer. Il s'agit d'un coup de main!... »

« Les récompenses de Bourges, crie un légat de la XIIIe, T. Sextius, m'ont mis en goût. Je ne souffrirai pas qu'un autre avant moi monte sur les murs de Gergovie! »

— Je serai celui-là! crie Pétronius de la VIIIe.

César donne le signal. De la plaine, au pied de la colline jusqu'aux murs de la ville il y a 1.800 mètres à vol d'oiseau. Mais des sentiers en zig-zag, atténuant la raideur de la montée, allongent la distance. De la hauteur du Petit Camp les trois Légions se sont précipitées : en tête la VIIIe, dont les centurions sont d'irrésistibles entraîneurs d'hommes! Elles dévalent la combe en courant. Et, rebondissant de leur élan, elles remontent, s'agrippent aux premières rampes de Gergovie. Déjà elles escaladent le mur de grandes pierres qui à mi-côte ferme le camp gaulois... Trois quartiers du Camp sont envahis... Quoi? Le Camp est vide! Dans l'ardeur de midi, sous la première lourdeur de l'été, les Gaulois reposaient. Et sommeillait aussi le chef, le roi de l'Agenais, Teutonat : nu jusqu'à la ceinture, à grand peine il s'échappe sur un cheval blessé... Essoufflés, sous toutes les tentes se ruent les Légionnaires... Ils s'attardent à piller.

De là-bas, César assiste au désordre, il fait sonner la retraite ! En vain, les légats, les tribuns, clament-ils : les soldats continuent à monter. Mais, sur tous les remparts de Gergovie, voici les femmes, aux chevelures rouges comme des torches! Alors toutes ensemble se mettent, elles aussi, à crier. Un cri qui s'élève, immense, de toutes les parties de l'enceinte : terrible parce que de terreur! Les femmes arvernes ont dénoué leurs grandes chevelures rouges; elles montrent leurs seins nus, elles tendent leurs bras blancs, elle supplient : « Ne faites pas comme à Bourges ! Epargnez les femmes et les enfants! »

Elles savent toutes qu'elles n'achèteront leur vie et celle de leurs enfants qu'en jetant vite aux soldats de César ce pourquoi ils tuent : du haut des murs, partout, elles lancent aux Romains tout ce qui peut se vendre : leurs beaux colliers, leurs beaux bracelets, leurs chers bijoux ajourés et dentelés, broches et épingles d'or; elles lancent les chaînes de soleils ciselés qui ferment leurs girons, les ceintures de cuir aux feuilles de bronze martelé, les pendeloques de leurs hanches, les anneaux émaillés qu'elles portent par quatre à chaque jambe, leurs écharpes lamées d'argent, leurs splendides voiles. Et il en est qui, s'aidant des mains, vont se jeter elles-mêmes aux Romains. A longs cris elles supplient!

Et déjà les Romains allaient violer le vieux nid d'aigle de l'Auvergne, la citadelle sacrée des Monts : T. Fabius, centurion, fidèle à sa parole, se fait hisser par trois hommes de son manipule. Le voici, le premier, monté sur le rempart! Il tend la main; l'un après l'autre, il les attire à lui, il leur fait prendre pied sur le vieux burg arverne.

VIII. LA VICTOIRE DES ROCS.

Les cris des femmes bituriges ont perdu Bourges : les cris des femmes arvernes vont-ils sauver Gergovie? Un tel hurlement que, de l'autre extrémité de Gergovie, il est entendu. Les bandes de Gaulois qui s'y trouvent croient d'abord que les Romains se répandent déjà dans la ville.

Ils se jettent hors de l'enceinte, ils courent vers le Roi de Guerre, du côté où, massés depuis le matin, le gros de leur Armée attend l'assaut de ce qu'on croit être la cavalerie romaine. Derrière eux, des remparts, surviennent continûment des coureurs clamant : « Les Romains ont pris Gergovie! »

Le Chef des Cent Chefs commande dans sa montagne. D'abord, au galop, vers Gergovie il lance la cavalerie. Avec elle se précipitent des troupes à pied et les archers. Et derrière, comme une foule, sa Grande Armée Paysanne! Sitôt dans la place, cette masse, Vercingétorix l'ordonne par rangs : il forme son mur d'hommes sous les murs de l'enceinte. Chaque guerrier, à mesure qu'il apparaît, s'encastre dans sa troupe et augmente le nombre des combattants. Leurs forces, sans cesse, grossissent. Entre les murs de lave, féroce est la mêlée.

Contre les Légionnaires essoufflés, que le butin encombre, Vercingétorix sans cesse précipite de nouveaux Gaulois, tout frais, tout feu, tout flamme. Les Romains reculent.

En face, là-bas, plus bas, César « craint pour ses troupes ». Au Petit Camp il envoie l'ordre de faire sortir des cohortes de renfort, de les porter sur la gauche, au pied de la colline, en vue d'intimider la poursuite des Gaulois qui refoulent les Romains. Lui-même, la Xe, sa Légion, il la fait un peu avancer. Et, au milieu d'elle, « il attend », car César, toujours, espère...

Ce que César attend, ce sont encore les Eduens, ceux que, par un autre chemin, il a expédiés pour provoquer une diversion sur la droite. Ils accourent, ils avancent, les Eduens! Ainsi qu'il est convenu, tous ont le bras nu, en signe ordinaire de soumission, « de bonne intelligence ». Mais les rusés toujours soupçonnent d'abord la ruse : les Romains croient qu'on veut les induire en erreur; ces armes gauloises les alarment; de panique, ils reculent encore.

« De toutes parts », les Romains sont « culbutés ». 46 centurions ont été tués : le quart des officiers a péri! 700 soldats gisent au flanc de Gergovie. Cependant, César

espère encore. Avec sa Xe, tapie dans une meilleure position, et les cohortes venues derrière elle du Petit Camp, il ralentit la retraite. Il espère que, poussés par la furie de la poursuite, les Gaulois, enhardis et fatigués, viendront se heurter à des Légions fraîches.

Mais en face de César qui, ce jour-là, n'a pas su retenir à temps ses Légionnaires, le Chef des Cent-Têtes, gardant son sang-froid dans l'ivresse de la victoire, sait se brider. Et par la parole il arrête net l'élan fauve de ses Vaillants, tandis que résonnent encore, au-dessus de la Vallée, les grands arcs arqués comme des harpes de guerre. Celui qui a vaincu dans sa montagne, sitôt dans la plaine, vers la montagne ramène les siens.

Soir pourpre de triomphe gaulois!...

On entendra cette nuit les aigles de Gergovie!
Ils seront dans les bois...
Les aigles de Gergovie appellent au loin cette nuit :
On les verra dans le sang romain (1).

Les Gaulois au Capitole sont montés : jamais à Gergovie les Romains n'ont pris pied! Parce qu'il a terrassé, le premier de la Gaule, César, le Chef des Cent-Têtes « recueille victoire, triomphe, félicitations (1) ».

Très grand combat
Le combat de Gergovie!
Très grande mort,
La mort des gens de César!
Très grande victoire,
La victoire des guerriers de Gaule autour de Vercingétorix.
Ils ont combattu pour leurs femmes!
A Gergovie
Ce soir, au Sud!

Cependant, le Chef à qui l'âge ni l'habitude du succès n'ont donné confiance démesurée en soi, n'attribue pas la victoire qu'à son génie. Son cœur s'élève pour « reconnaître »... Celui qui, né dans la montagne, a remporté sa première victoire dans la montagne, lève les yeux vers

(1) Arbois de Jubainville.

Celui qui plane au-dessus de Gergovie. Teutatès! Le Puy-de-Dôme!

IX. AU PIED DES PUYS.

César avouera-t-il l'échec sous cette forme laconique ordinaire à son insolent mépris de la vérité : « *Cela seul manqua au bonheur ordinaire de César?* »

César, dit Plutarque, déterminé de tout temps à détruire *tous ses rivaux,* est allé, comme un athlète, se préparer loin de l'arène : il *s'exerce* lui-même dans la guerre des Gaules.

La rage qui le mord de se voir tout à coup battu par Vercingétorix, entendez-la gronder dans la rancœur et la mauvaise foi avec laquelle il rejette la défaite sur ses soldats : « Le lendemain, César assemble l'Armée et reproche aux soldats leur témérité et leur cupidité. » Or, c'est lui qui les a non seulement accoutumés, mais appliqués, asservis à n'être stimulés que par la surenchère des soldes, par le poids des cadeaux et du butin!

César, après les avoir rangés dans une mise en scène qui les impressionne, déclare avec violence :

Vous avez même jugé de ce qu'il fallait faire et jusqu'ou l'on devait s'avancer! Vous ne vous êtes pas arrêtés lorsque j'ai fait sonner la retraite.

Quand Vercingétorix a perdu Bourges parce que les Bituriges et tous les Gaulois n'ont pas voulu se rendre à la raison du sacrifice, le Chef des Gaulois n'a point proféré de ces reproches théâtraux. *Il ne s'est pas séparé d'eux* pour les juger d'autorité, les condamner. C'est alors, au contraire, que l'Arverne a parlé en frère aux autres peuples : pour les associer plus étroitement par et pour la Liberté.

Je vous avais cependant expliqué, reprend durement César, ce que pouvait entraîner le désavantage de la position. Vous avez causé de grandes pertes, vous nous avez exposés à des pertes encore plus graves! Rappelez-vous comment moi-même je me suis conduit devant Bourges. J'avais surpris

l'ennemi sans son général et sans cavalerie : malgré cela, j'ai renoncé à une victoire certaine plutôt que de vous exposer à la payer par une perte même légère en soutenant la lutte dans une mauvaise position.

Est-ce la passion de la rancune ou le cynisme qui l'aveugle? Il oublie que, près de Bourges, il n'a pas osé donner le signal de l'assaut, montrant à ses soldats qu'il n'y avait *aucune chance* de victoire. Oublie-t-il donc qu'hier c'est lui qui, à midi, donna le signal de l'assaut par lui médité de la veille, préparé dans la nuit, entrepris dès l'aube?

Le grand « artifex » poursuit :

Plus j'admire la grandeur de votre courage que n'ont pu ralentir ni les retranchements de l'ennemi, ni l'élévation de la montagne, ni les murs de la ville, plus je blâme la présomption de l'indiscipline avec laquelle vous avez cru juger, mieux que César, du succès et de l'issue de l'affaire. Dans un soldat, César ne désire pas moins de modestie et de retenue que de valeur et de magnanimité.

Retenue chez ceux que le Général excite à massacrer par dizaines de mille vieillards, femmes, enfants? Modestie chez les soldats que César pare comme des femmes, veillant sur la livrée, les casques et cuirasses dorées, comme le chef d'une troupe sur le costume des acteurs?

Rendre courage aux Romains battus par les Gaulois, voilà quand même ce à quoi maintenant César doit s'ingénier! Il fait sortir les Légions du Petit Camp et du Grand Camp. Il les range en bataille sur un terrain favorable.

« Il n'y eut qu'un petit engagement de cavalerie où les Romains eurent le dessus. » Il en fut de même le lendemain. Alors « jugeant que *c'était assez pour diminuer la jactance des Gaulois,* César décampe », dit-il, pour se rendre chez les Eduens. Ainsi, après ce long siège inutile, l'assaut brisé et refoulé, tant de morts, Gergovie perdue pour lui, ces deux « légers » combats où, paraît-il, il a l'avantage, — sans toutefois préciser quels avantages, — César juge soudain la démonstration suffisante pour décourager la gloriole d'une nation soulevée?... Telles

phrases des *Commentaires* se passent de commentaire. Voici toutefois celui que lui donne, sur les traditions latines mêmes, Sidoine Apollinaire :

Glèbe noirâtre... Auvergne, tu l'emportes sur tous dans les combats à pied, dans les combats équestres. La fortune de César le reconnut, quand, repoussés des hauteurs de Gergovie, *les Légionnaires osaient à peine reprendre haleine à l'abri de leur camp.*

Un historien italien impartial témoigne avec tout le poids de l'histoire la plus érudite :

César avait voulu épouvanter la Gaule en enlevant Gergovie de vive force et il lança les six Légions à un assaut général. *Mais le coup d'audace* ne réussit pas; les assaillants furent repoussés avec grosses pertes.

A la vérité espions et transfuges l'avaient aussitôt tenu au courant de l'enthousiasme, de la confiance, du réconfort et du mordant que cette victoire avait donnés aux Gaulois, et il savait quel parti en allait immédiatement tirer Vercingétorix pour appeler à soi avec promptitude, de cent lieues à la ronde, des forces auxiliaires qui allaient lui permettre prochainement de couper César de Labiénus et, peut-être, de Rome. César redoutait par-dessus tout que de nouvelles troupes éduennes passassent incessamment de son alliance, voire de son camp, dans celui de Vercingétorix : *il n'avait plus une journée à perdre.*

Le combat de Gergovie fut pour lui une véritable défaite, dont l'humiliation envenima sa vindicte contre Vercingétorix. Il sentait croître la maîtrise de l'Adolescent qui avait assimilé, adapté et ajouté à ses qualités gauloises la vieille temporisation romaine, alors que chez lui-même, chef absolu des Romains, l'impatience de l'ambition avait failli briser son armée dans ses mains.

Le lendemain, les Gaulois voient lever le Camp. Les Légions qui se retirent défilent au pied des Puys. D'abord la favorite de César, la Xᵉ, le Proconsul au milieu et, au-dessus de lui, dans un même éclair, les aigles de bronze,

d'or et d'argent. Puis, comme au pas de course, l'infanterie poudreuse, et, à travers le nuage de terre que les semelles de cuir font lever, les lances et les boucliers que, pour aller plus vite, les Légionnaires pendent à leur côté. Derrière les chars où les tentes sont pliées, les muletiers et les mulets chargés de bâts, valets de bêtes de somme bossus sous les bagages, auxquels s'accrochent les marchands et les acheteurs d'esclaves qui surveillent, flagellent les prisonniers blessés. Tout cela sous les tourbillons de poussière que plus haut soulève, à l'arrière-garde, pour les protéger, la Cavalerie, casques et cuirasses étincelants.

Vercingétorix les laisse disparaître, ne les suit pas. Cette retraite ne serait-elle pas aussi suprême stratagème de César pour provoquer une trop prompte poursuite en terrain plat?... Le Prévoyant attend... Et il a son plan arrêté.

Il faut, au préalable, qu'il sache avec certitude à quoi César va se résoudre. Se retire-t-il de la Gaule en descendant vers la Province? Ou tentera-t-il de reconstituer sa Grande Armée en montant vers le Nord rejoindre Labiénus et ses deux Légions?

En tout cas, voici déjà qu'elle est libre, pure de Romains, la hautaine montagne des Arvernes! Comme laves, les grands Puys dans l'azur se lèvent bleus. La Forêt dans la Vallée baigne toute bleue. Jusqu'au loin la terre des Arvernes s'écoule bleue comme le ciel. Et par-dessus la Forêt Bleue monte, chante la lumière ailée, l'Alouette, qui gazouille, qui s'égosille, qui atteint là-haut, en planant, le « Cercle de la Félicité », où elle parle des vivants à l'âme de ceux qui ont quitté la Terre!

MARIUS-ARY LEBLOND.

PORTRAIT DE MON PÈRE

On me demandera pourquoi j'écris ce récit? Parce que j'aime écrire. Comme je n'ai aucun don d'invention, — laquelle ne m'intéresse pas, — j'écris sur ce que me fournit la vie. Ecrire un roman, inventer des personnages, ce peut être amusant, mais bien arbitraire. Moi, j'écris sur des gens vrais, réels, que j'ai connus, qui ont composé, comme aujourd'hui, ce que j'ai eu de famille. Je suis un historien de mœurs, un biographe, un moraliste, un anecdotier, un écrivain de choses vues. Chacun son genre.

Mon sujet, aujourd'hui, c'est la mort de mon père. Auparavant, raconter ce que je sais de lui. Occasion éminente pour parler en même temps de moi, revenir sur ces souvenirs d'enfance que je n'ai pas épuisés dans *Le Petit Ami*. Je peux faire avec tout cela une centaine de pages qui auront leur intérêt, peut-être? Qu'elles m'amusent à écrire, ce sera beaucoup, déjà.

J'imiterai les grands écrivains. Je ferai le portrait de mon héros, d'abord.

Mon père était un homme grand, solide, large d'épaules, les extrémités fortes, le teint mat, les cheveux très noirs un peu crêpelés, les yeux gris, les traits gros, la bouche aux grosses lèvres, la moustache aux pointes conquérantes, portant beau dans toute sa personne. Ce qu'on appelle un bel homme. Il en a eu les bénéfices, on le verra. Comme comédien, il avait été pendant longtemps complètement rasé. Quand il avait une occasion, et qu'il allait jouer quelque part, il faisait couper sa moustache. Quel changement pour l'enfant que j'étais!

Je retrouve mon impression à me rappeler quand j'allais au devant de lui à son retour et qu'il se penchait pour m'embrasser. C'est à lui que je dois d'avoir été, dès mes dix-huit ans, complètement rasé. Je l'ai peu connu sous ce bel aspect que je décris : coquet, soigné, portant des chemises sur mesure à 40 francs pièce (pour le temps!) Poulain, chemisier, rue de Châteaudun, chaussé de ces jolies petites bottes à la mode à cette époque, des jaquettes de ratine bordées d'un galon de soie. Parti habiter Courbevoie, obligé aux économies pour payer les annuités de la maison qu'il s'était fait construire, vieilli, devenu commun, lourd d'aspect, l'origine reparaissant avec l'âge, il s'habillait et se chaussait grossièrement, ayant perdu toute élégance, comme ces femmes qui, vivant en banlieue, peu à peu se négligent. Sa retraite venue, il passait ses journées au café, à jouer aux cartes ou au jacquet avec des habitués, gens des plus communs, se laissant souvent griser par eux, au point de rentrer chez lui en titubant. Quand j'allais le chercher pour le dîner, quelle gêne il me causait à le ramener en cet état!

Comme pilier de café, pas mieux. Il y était le matin. Il y était avant le dîner. Il y était au retour du spectacle. Rue des Martyrs, il fallait qu'on le mette dehors pour qu'il se décide à rentrer se coucher. Il ne se refusait rien : vingt-cinq francs par jour au dit café, des fusils de douze cents francs (pour le temps!), mais il me laissait sans vêtements, donnait cent sous par jour à ma vieille bonne pour faire marcher la maison, et, à Courbevoie, refusait trois francs à ma future belle-mère pour s'acheter des bas. Toujours sans le sou et couvert de dettes, c'était son état. Il empruntait à tout le monde, jusqu'au concierge du théâtre, jusqu'à ses garçons de café, jusqu'aux fournisseurs auxquels il devait. Je l'ai vu, un jour, à Courbevoie, entrer chez un quincaillier, auquel il devait un bon millier de francs, et en sortir ayant réussi à se faire prêter par-dessus le marché cinq cents francs, le visage épanoui de cette opération. Il ne brillait pas non plus par la délicatesse du vocabulaire ni des manières, diseur de grosses plaisanteries malpropres, pé-

tant en société et trouvant cela très drôle, se décrottant le nez à table et s'essuyant les doigts aux barreaux des chaises. Seigneur! qu'il m'a répugné, tout enfant que j'étais! Et quelle éducation il m'a donnée, sans le vouloir, par le seul fait de la réaction instinctive que j'éprouvais! J'étais déjà tout à l'opposé de lui. Comme caractère : violent, emporté, autoritaire. A propos de rien, ce mot à la bouche : « Je suis le maître, je crois! » La brutalité même. Je l'ai vu taper sur ses chiens, jusqu'à ce que la force lui manquât. Un jour, dans sa colère, rue des Martyrs, je l'ai raconté dans *Le Petit Ami*, pour l'école manquée pendant quinze jours, ouvertement, ayant inventé une maladie du maître, il me marchait positivement dessus. Il a été ma terreur jusque vers dix-sept ans. Je n'en reviens pas quand j'y pense. On vantait partout au dehors son entrain, sa gaîté, la joie qu'il mettait partout. A la maison, muet, bourru, sans patience. Aux repas, le nez dans son journal, il ne fallait pas dire un mot. Même ma future belle-mère, nous n'avions de soulagement que lorsqu'il était parti. Après cela, cette merveille : cet homme sans instruction, qui ne connaissait rien, qui n'avait rien lu, qui ne lisait que son journal, que je n'ai jamais vu un livre à la main, connaissait fort bien sa langue, s'exprimait merveilleusement, reprenant avec grande justesse les fautes qu'on faisait devant lui. Cette autre merveille chez un homme de théâtre: la modestie même, ne parlant jamais de lui, à aucun sujet. Que n'a-t-il été plus bavard! Je risquerais moins d'être incomplet dans sa biographie.

Je le peins là tel que je l'ai connu. Peut-être y avait-il l'être secret, que nous avons tous, que je n'ai pas connu. Qu'on puisse être en tout cas si différents comme père et fils, c'est un prodige. Différence physique, qui emporte la différence morale. Lui-même, un jour, il m'a tenu ce propos, avec une sorte d'effarement : « Se peut-il que tu sois mon fils? » Mon Dieu! je le suis peut-être... d'état-civil! Peut-être ma mère...? Hé! hé! cela c'est vu dans les meilleures familles.

Ne sera-t-on pas satisfait du ton net, rapide, de ce qui

précède? Cela ne vaut-il pas mieux que d'ennuyer avec de jolies phrases? La musique du style, quelle niaiserie! Ces sucreries littéraires me font sauver. Quant aux répétitions de mots... Je leur trouve pour ma part un charme particulier. Il m'arrive d'écrire des phrases dans lesquelles il y a jusqu'à trois fois le même mot. Elles me ravissent. Elles me sont venues ainsi. Je n'y toucherais pour rien au monde. J'ai un culte pour ce qui est venu spontanément, si je dis bien ce que j'ai à dire. Ainsi voilà le lecteur prévenu. Je ne suis pas un styliste. Que je n'ennuie pas, c'est tout mon objectif. Pour le reste : au petit bonheur. C'est mon genre littéraire. Je l'ai noté une fois pour moi dans une de ces notes qui sont ce que j'ai le plus de plaisir à écrire : Je n'aime pas la grande littérature. Je n'aime que la conversation écrite.

J'ai dit plus haut que mon père était toujours sans le sou. Je veux noter à ce propos un de mes meilleurs souvenirs. Le vingt du mois arrivé, j'avais alors la corvée, — au temps de Courbevoie, — d'aller emprunter une cinquantaine de francs à un ami voisin, l'excellent Montsallut, employé sérieux, coquet, rangé, avec une femme affreuse, je les revois si bien tous les deux, et leur garçon, joufflu, si bien tenu. « Monsieur Montsallut, papa m'envoie vous demander si vous pourriez lui prêter... » Qu'est-ce qu'il y avait là de difficile, l'habitude aidant? Eh! bien, chaque fois, les mots sortaient à peine de ma bouche, tant j'avais la gorge serrée. L'angoisse des fins de mois! Je l'ai connue de bonne heure, dans mon genre.

Mais entrons dans le sujet.

Quand était-il né, ce père des pères? Je n'en sais rien. On a mis deux dates sur sa tombe. Je ne me rappelle jamais la première. Il avait soixante-neuf ans, paraît-il. Je compte : 1903 moins 69. Cela fait 1834. Mettons 1834.

Je ne sais rien non plus de ses origines ni de sa première jeunesse. Il était né dans les Basses-Alpes, du côté de Barcelonnette, de parents vrais paysans, je crois. Il disait qu'il avait gardé les troupeaux dans son enfance. Il a prononcé une ou deux fois un nom : Fours, celui de son village natal, disant qu'il voudrait bien le

revoir. A vingt ans, il vint à Paris et entra comme apprenti chez un oncle, horloger-bijoutier, qui tenait, faubourg Montmartre, à deux pas de Notre-Dame de Lorette, le magasin de bijouterie-horlogerie *A la Maison Rouge*. Ce magasin existe encore, voisin du magasin de bonneterie *A François les Bas-Bleus,* qui fait l'angle de la rue Fléchier, et j'ai vu, jusque peu avant sa mort, trôner dans la salle à manger une admirable horloge Louis XVI, en bois peint de petites fleurs, ornée de bronzes dorés, remontoir au cordonnet, qui portait notre nom sur le cadran. Il y avait aussi une horloge italienne, d'un si beau son grave dans la sonnerie des heures, que j'ai chez moi aujourd'hui. Il y avait également l'établi de l'oncle, un beau meuble en acajou massif, avec une multitude de petits tiroirs remplis d'outils délicats qui faisaient mon émerveillement. Au milieu, une sorte de niche, pour placer les jambes. J'ai passé une partie de mon enfance dans cette niche, — quand je n'étais pas fourré sous la table de la salle à manger, — assis en tailleur, dérobé à la vue de tous, trouvant mon bonheur à être ainsi caché.

Etonnant à quel point je revois mon père remonter cette horloge italienne, placée dans la salle à manger, avec des gestes si délicats, lui si brutal de manières. Une cérémonie. Il fallait que plus rien ne bouge dans la maison, le temps qu'il vérifiait le mouvement du balancier.

Un homme bien sympathique, cet oncle horloger. Il a bien sa place dans ce récit, comme digne oncle de son neveu. Il était déjà, à l'entrée de mon père chez lui, un vieil homme. Marié à une fort jolie femme, de beaucoup d'années de moins que lui. Malgré cela, resté grand amateur de femmes, ayant plusieurs ménages en ville, passant ses soirées dans l'un ou dans l'autre, les occasions par-dessus le marché. Une nuit, une concierge accourut à *La Maison Rouge*. Il était mort chez une de ses maîtresses, en faisant l'amour. Il fallut aller l'enlever là et le ramener chez lui. J'ai connu cette histoire par ma future belle-mère, à qui mon père l'avait ra-

contée, et qui me la raconta à son tour. Mourir en faisant l'amour? A ce moment, cette confidence ne m'en disait pas plus que les autres dont elle me gratifiait, comme on le verra. Aujourd'hui?... Hé! mon Dieu, je le dis sans feinte : un beau trépas.

Mon père ne gardait pas de lui un très bon souvenir. Il le traitait de vieil avare, qui le faisait travailler en lui donnant à peine à manger, à un âge auquel on dévore. « Sans ma marraine (la femme de l'oncle), je serais mort de faim. » Voyez cette ingéniosité bien féminine. Chaque soir, après le dîner, s'adressant à mon père d'un ton sec : « Firmin, allez donc voir dans ma chambre s'il n'y a rien à ranger. » Firmin obéissait, allait voir dans la chambre s'il n'y avait rien à ranger et trouvait là un second dîner servi en cachette. Ces petits soins étaient-ils désintéressés? Mon père avait un bien drôle d'air en évoquant ce temps. Et quand on regarde les personnages! Cette marraine encore jeune et jolie, épouse délaissée. Ce beau garçon de neveu qu'elle avait sous la main. Chacun ayant à se payer de l'oncle, l'une pour ses gourgandineries, l'autre pour son avarice. Situation classique. Il est bien probable que l'oncle n'était pas trompé que sur le chapitre du dîner.

Etait-ce aussi en souvenir de ce temps? Il eut longtemps le portrait de cette marraine accroché dans sa chambre, à la tête de son lit. Une miniature, dans un cadre rococo. Ce souvenir s'était-il effacé avec la vieillesse? Peu avant sa mort, j'ai sauvé cette miniature de la mise à la poubelle. J'ai mis la date au dos du cadre : *8 avril 1901.* On voit une jolie femme, visage à la mode du temps, de beaux yeux, une bouche sensuelle, de belles épaules, une poitrine engageante au peu qu'on en voit. Le mot *probable* écrit ci-dessus est insuffisant. C'est *sûr* qui convient.

J'ai sauvé de la même façon tout un lot de photographies : mon père en costumes de théâtre, ma mère, moi enfant, Fanny et sa fille Hélène, mon père avec des camarades du Conservatoire, même une très belle robe de chambre en soie brochée avec laquelle il jouait *Le*

Malade. Où tout cela serait-il allé sans moi? Dieu sait pourtant si je me doutais peu que j'écrirais un jour *Le Petit Ami* et que je serais aujourd'hui son historiographe.

Je reviens un peu à ses origines. (J'ai oublié de dire que je me moque aussi de l'art des transitions.) Souchon s'était intéressé à ce récit. Un été qu'il passait ses vacances dans ces pays, il m'a envoyé quelques cartes postales illustrées, montrant un village des Basses-Alpes, Fours, en effet, et sur une de ces cartes une maison, qu'il a indiquée d'un trait au crayon, qui serait la maison natale de mon père. Souchon a trouvé là-bas des gens qui l'avaient connu tout enfant, d'autres qui se le rappelaient alors que, déjà comédien à Paris, il vint faire un tour au pays, émerveillant tout le monde par son entrain, son bagout, les scènes de théâtre qu'il jouait, sa façon de faire le mort en se laissant tomber tout d'une pièce en arrière. (Je lui ai entendu expliquer combien c'est facile. On se tient bien raide. On se laisse tomber en tenant la tête un peu penchée en avant. On ne se fait aucun mal.) Il y avait même encore à ce moment des Léautaud là-bas. Souchon a fixé là un point d'histoire important.

Il faut croire que la bijouterie-horlogerie n'emballait pas Firmin Léautaud. Je l'ai dit : muet comme il était sur son compte, je sais très peu de choses sur lui. J'écris ce récit avec ce que j'ai surpris moi-même, ce que m'ont raconté des tiers, ce que j'ai lu à droite et à gauche. Quand il a pris sa retraite de la Comédie-Française, on l'a interviewé comme un personnage. J'ai lu ainsi dans les journaux à ce moment qu'il avait été élève au Conservatoire, dans la classe de Régnier. Il en sortit en 1858, avec un deuxième prix de comédie, je crois, et un accessit de tragédie, joua à l'Odéon, au petit théâtre de la rue de La Tour d'Auvergne, à la Porte-Saint-Martin, à Beaumarchais, aux Matinées Ballande, dont il fut régisseur, ailleurs encore. Autre pièce que j'ai encore sauvée chez lui de la mise au rebut : un portrait-charge, fait par un de ses amis à cette époque, le représentant

avec la médaille de son prix à la main, et, l'encadrant, les affiches de quelques pièces dans lesquelles il avait déjà joué : *La Joie fait peur, Le Barbier de Séville, Le Bonhomme Jadis, L'Avare, L'Ecole des Vieillards, Le Roman chez la Portière...* Je dis ce qui précède pour garnir un peu. Moi, — je suis né il avait déjà trente-huit ans, — je ne l'ai connu que souffleur à la Comédie, où l'avait fait entrer, vers 1874 ou 75, son camarade Maubant. Il occupa ces fonctions jusqu'en avril 1897. On jugera de mon état d'esprit en écrivant ce récit par mon soin à rapporter le bon comme ce qui pourra paraître blâmable. J'écris vraiment comme je ferais le portrait d'un étranger, et, pour ce qu'il a été avec moi, comme s'il s'agissait d'un autre enfant. Comme nous sommes le père et le fils, cela donne un petit intérêt. Il paraît qu'il était remarquable dans cet emploi de souffleur. Ce grand fou de Mounet ne voulait avoir que lui. J'ai vu traîner dans son armoire à glace une brochure de *L'Etrangère,* avec cet envoi : *On dit que souffler n'est pas jouer. Ce n'est peut-être pas sûr.* Il avait une mémoire prodigieuse. Il savait tous les rôles du répertoire. Je l'ai vu souvent souffler, la brochure fermée, suivant des yeux les acteurs. Il apprenait en une matinée un rôle qu'il devait aller jouer le soir. On lui demandait souvent, à une répétition, de venir indiquer une intonation, un jeu de scène. Il sortait de son « trou », jouait le passage demandé et retournait à sa brochure. Un soir, on jouait *Tartuffe.* J'étais assis à côté de lui. On en était à la scène de la déclaration à Elmire, Orgon caché sous la table. Il me dit : « J'ai joué Orgon. » Le plaisir du théâtre était sur son visage. Il jouait positivement le rôle en même temps que l'acteur. Il paraît qu'il faillit jouer un soir en remplacement de Thiron qui manquait. Je l'ai appris dans un petit livre publié récemment : *Souvenirs d'un claqueur et d'un figurant.* Il devait avoir une cinquantaine d'années. Quelle joie dut le prendre! Il aurait peut-être recommencé à jouer? Thiron arriva quand on allait lever le rideau. Quelle merveille, écrire! Comme les choses revivent! Il me

semble que je suis à côté de lui dans ce « trou » où j'ai passé tant de soirées. Je l'entends chanter en même temps que les acteurs le *Dignus est intrare* de la *Cérémonie* du *Malade,* ou la chanson des moissonneurs de *L'Ami Fritz,* ou, tout bas, la romance de *Fortunio,* du *Chandelier.* A côté de cela, ce prodige : sa voix dans la conversation, plus rien. Il est vrai, nous n'avons guère fait les causeurs ensemble. Ce trait suffira. Quand j'habitais rue Monsieur-le-Prince, ou rue de Savoie, ou rue de Condé, le soir, après avoir lu ou travaillé, j'allais vers onze heures le retrouver dans son « trou », écouter un dernier acte. Je l'accompagnais jusqu'à la gare Saint-Lazare. Tout le chemin sans un mot.

Je le montre là à sa belle époque. Dans les dernières années, dormant comme un plomb, malgré les cafés qu'il se faisait monter du café du théâtre. Je le poussais du coude, gêné de l'inquiétude que je voyais aux acteurs.

Voilà pourquoi j'ai fréquenté pendant si longtemps la Comédie-Française. J'ai passé mon enfance dans ce théâtre, assidu dans le « trou » à côté de mon père. J'étais partout chez moi : la scène, les coulisses, le foyer des artistes. J'étais un enfant lent, muet, timide, curieux, attentif sans en avoir l'air, voyant, entendant et retenant tout. Cajolé par les dames pour les beaux yeux que j'avais, paraît-il. Que de compliments à mon père sur ce sujet! Il s'inclinait, avec un air engageant : « Si vous en voulez un pareil, il ne tient qu'à vous. » On va me croire plus tard un garçon bien heureux. Hélas! je devais voir un jour ces mêmes dames se montrer beaucoup plus réservées. Juste au moment que leurs gentillesses et leurs petits cadeaux m'eussent été le plus agréables. La logique des femmes?.., Un petit souvenir. Mlle X..., qui s'occupait de moi pour une place. Un soir, j'eus à lui remettre une lettre qu'elle devait transmettre. La mettant entre ses seins : « Vous voyez, pour ne pas l'oublier, je la mets là. » J'eus la hardiesse de lui répondre : « Je voudrais bien être à sa place. » Elle venait de jouer Zanetto, du *Passant,* et montait devant moi le petit escalier conduisant à la régie, son confortable pos-

térieur moulé dans son maillot de travesti. On voyait à la porte du théâtre, les soirs qu'elle jouait, le député, ancien communard, qui devait en faire ses délices. Il les faisait précédemment, n'étant encore que conseiller municipal, d'une chanteuse montmartroise dont les gourgandineries l'avaient lassé. Il avait voulu monter en grade comme mandat et comme maîtresse. Naturellement, ce monsieur n'a jamais rien fait pour moi. Heureusement! Employé à la Préfecture de la Seine, ce qui était l'objectif! J'aime mieux tous les métiers que j'ai faits. C'est comme le fils d'un Président de la République, mon collègue comme clerc d'avoué, à qui mon principal m'avait recommandé. Tout ce qu'il trouva à m'offrir, ce fut gérant d'un magasin de chapeaux ou surveillant de marché. (Il est vrai qu'il m'assurait, pour ce dernier, qu'on pouvait se faire de bons profits en fermant les yeux sur de petites coquineries.) Faut croire que ces messieurs ne me devinaient pas. Il est vrai : étais-je devinable?

Je n'ai donc pas fait l'amour au théâtre. Une maîtresse comédienne m'aurait plu, cependant. J'ai dû me contenter de la comédie de celles de la ville. J'ai eu d'autres profits. Involontaires. Sans aucun mérite. Je n'ai jamais rien appris. Les choses sont entrées en moi le diable si j'ai jamais su comment. Je crois bien qu'écouter ou lire m'a toujours suffi. Je sais ainsi des vers de poètes de toutes les époques, des tirades de tragédies, des morceaux de comédies, en même temps que je prenais une certaine culture : vocabulaire, langage, littérature dramatique. La mémoire est un phénomène prodigieux. Pourquoi ai-je retenu tout cela, comme je sais des pages de certains livres, et, dans certains livres, où se trouve tel passage, verso ou recto, haut ou bas de page, ou telle conversation tenue ou entendue il y a vingt ans, avec le lieu précis, les mots restés dans leur ordre original? Ce qui m'a été quelquefois bien défavorable avec les dames. Une d'elles me raconte un jour un petit fait. Deux ans après, oubliant qu'elle me l'a raconté, elle me le raconte de nouveau. Plus du tout le même.

Je rappelle la première version mot à mot. Un regard, alors! « Vous avez une mémoire... » On pourrait m'enfermer avec une plume, de l'encre et du papier. Une liaison de dix-neuf ans que j'ai eue, je la raconterais dans tous ses rendez-vous, ses circonstances, ses propos. Ces tirades de tragédies que j'ai ainsi retenues sans le vouloir, — je me les récite de temps en temps par amour du comique, — m'ont été bien utiles. Quand j'étais clerc d'avoué, pour augmenter un peu mes honoraires, on me donnait de temps en temps à faire chez moi des grossoyers. On sait ce que c'est : gros cahiers écrits largement, pour grossir les frais et que personne ne lit. J'écrivais soigneusement en tête la Chambre, la date, les noms des juges, les noms des parties avec leurs qualités et par qui comparaissant. Je filais ensuite jusqu'au conclusum avec des tirades de *Phèdre,* d'*Athalie,* d'*Andromaque,* etc. Avec moi, toutes les causes étaient dramatiques.

J'ai encore du bon à raconter. Il paraît qu'il avait été irrésistible, que toutes les femmes en étaient amoureuses et qu'il eut de ces bonnes fortunes qui comptent dans la vie d'un homme. Dans les derniers temps que je vivais chez lui, il m'emmena un jour à un déjeuner d'artistes, à Asnières, chez Silvain, le sociétaire de la Comédie-Française, avec qui il était très lié, Silvain et la Mme Silvain de cette époque parrain et marraine de son autre fils. Au moment de se mettre à table, Silvain le présenta aux autres convives comme un homme ayant eu, en son temps, les plus jolies femmes de Paris, compliment sous lequel il s'inclina sans embarras. Les plus jolies femmes de Paris, tel que je le voyais, ayant bien passé la cinquantaine, et commençant à s'abîmer, et ne sachant rien de lui sous ce rapport? Je voyais là un propos d'homme de théâtre. Sa mort m'a été une occasion d'être éclairé. La femme d'un de ses amis de jeunesse, le chanteur Caron, de l'Opéra, qui habitait à deux pas de chez lui, à Courbevoie, les cinq jours qu'il mit à mourir venait chaque après-midi à la maison, se mêler à ce spectacle. On sait ce qui se passe au chevet d'un mourant. On

célèbre ses qualités, ses mérites, ses belles actions. Mme Caron, qui devait le tenir de son mari, m'apprit ainsi que, dans ses beaux jours, qui durèrent longtemps, il lui arrivait souvent de coucher avec deux femmes à la fois et de les *sauter* chacune, j'ai retenu le mot, trois ou quatre fois sans se faire prier. A la bonne heure! Ses succès m'étaient expliqués. Je ne m'étonnai plus qu'il ait été aimé, adoré, poursuivi. C'est très joli, le sentiment en amour. Mais le sentiment tout seul?... Tandis que des prouesses comme ci-dessus! On devait se les répéter à la ronde et chacune de se présenter.

Je ne peux résister à dire un mot sur ces époux Caron. Lui, chanteur à l'Opéra, je l'ai dit, haut comme trois pommes. *C'est la mule de Pedro! C'est la mule de Pedro!* Ce que je l'ai entendu chanter cela chaque année aux concerts de bienfaisance de Courbevoie! A croire qu'il ne savait pas autre chose. Elle, une femme énorme, vraie commère, mal embouchée, ancienne chanteuse de café-concert, et même, je crois bien, ancienne..., je ne veux pas insister. Elle ravissait de son côté les habitants de Courbevoie, aux mêmes concerts de bienfaisance, avec des chansons obscènes qu'elle rehaussait d'une mimique et de gestes appropriés. Se mêlant de tout, entrant chez tout le monde, régentant tout le voisinage. Les Caron habitaient une maison qu'ils avaient fait construire. Dans chaque pièce, une cheminée mobile. Mme Caron s'amusait de temps en temps à les changer de place. Le chanteur, le lendemain, dans le train, pestait auprès de mon père. « J'ai encore été assommé hier au soir, mon cher. Je vais à la cheminée pour prendre mon bougeoir. Rien. Ma femme l'avait encore changée de place. J'ai dû me promener à tâtons le long des murs. » Mme Caron racontait qu'ils ne pouvaient avoir d'enfant, le sp... de son mari arrivant *brûlé* (?)

Quand j'habitais encore chez mon père, que je rentrais avec lui du théâtre, — à condition que j'aie de quoi payer mon voyage, — nous avions comme compagnons dans le train ce Caron, un autre choriste de l'Opéra nommé Garet, avec une barbe rousse immense, qui habi-

tait de l'autre côté de Courbevoie, passé le boulevard Bineau, un endroit tout à fait champêtre, mon père fumant son perpétuel cigare, faisant à ses pieds des lacs de crachats qui me faisaient lever le cœur.

On peut trouver sur lui des traits, des anecdotes, des souvenirs dans des ouvrages sur le théâtre à son époque, des mémoires, des souvenirs de comédiens, des recueils de chroniques sur la vie à Paris. Comme auteurs, Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Tessandier, Emile Bergerat, Claretie, Moréno, d'autres. Tout cela sans aucun intérêt. C'est de la littérature comme celle qu'on voit partout : du décor. Il est vrai que pour un homme de théâtre...

Quand il prit sa retraite de la Comédie, je voulus lui faire écrire ses Mémoires. (J'aurais tenu la plume. Il avait horreur d'écrire. Je ne connais pas qu'il ait écrit dix lettres dans sa vie. Il était plus *naturel* que moi. Car, écrire, — littérairement, — quoi de plus anti-naturel? Comme tous les arts. Tous les arts sont anti-naturels). Il m'opposa gravement le « secret professionnel ». Un peu une niaiserie.

Nous passerons un autre jour au chapitre des femmes.

PAUL LÉAUTAUD.

L'AVENIR DES LETTRES
ET LA CONDITION DE L'ÉCRIVAIN

Méditant sur les *Exigences de la création* (1), M. Yves-Alain Florenne se persuade que l'art (et, en particulier, celui de l'écrivain) est « non un métier, mais un amour » et que « le véritable amour ne veut pas de partage ».

Il a pleinement raison. Mais si l'art n'est pas un métier, comment la profession qu'un artiste pauvre peut se voir contraint d'exercer pour vivre l'empêcherait-elle d'aimer son art d'un véritable amour? Où est le partage si les deux objets aimés appartiennent à deux espèces différentes? Certain roman de Colette nous montre, il est vrai, l'affection d'un mari pour sa chatte exaspérant la jalousie d'une jeune amoureuse et détruisant son ménage. De telles aventures, un peu morbides, demeurent heureusement assez exceptionnelles. La plupart des hommes n'éprouvent aucune difficulté à chérir leur maîtresse tout en aimant leur chien et sans qu'il en résulte un drame : pas question de partage lorsque le plan n'est pas le même.

M. Florenne voudrait néanmoins que l'écrivain préférât la misère à la pratique d'un « second métier ». Cette expression paraît impropre, l'*art* d'écrire n'étant pas, selon notre auteur, et ne devant pas être un *métier*. Vous êtes orfèvre, Monsieur Florenne. Tous les orfèvres — et tous ceux qui se croient tels — pensent comme vous. Evidemment, dès que l'on se mêle d'écrire, il serait

(1) *Mercure de France* du 15 juin 1937, p. 449 et suiv.

fort agréable de ne faire que cela. Mais cela se peut-il? Au vrai, il s'agit de savoir si, dans la société présente, l'homme de lettres (pauvre) se trouve placé « devant l'alternative d'être affamé ou de n'écrire point » ou s'il peut y échapper et par quels moyens.

Notre auteur constate fort justement que la « littérature nourricière » est une invention du XVIIIe siècle. Il ne semble pas s'être demandé si cette invention fut heureuse ou malfaisante. Je pense, pour ma part, que nous lui devons la triste condition des écrivains d'aujourd'hui et, conséquence plus grave, une sensible décadence des lettres. Le retour à l'état de choses antérieur pourrait, je crois, remédier à ces deux maux.

C'est ce que je voudrais démontrer.

§

Pareille tentative implique, cela va sans dire, que la littérature n'est pas morte ni même condamnée à mourir dans un assez proche avenir, que le goût de la lecture et le culte des lettres n'auront pas complètement disparu dans l'humanité de demain, tués par le goût et le culte du progrès mécanique. Comme l'ont bien montré les avertissements de M. Georges Duhamel, la question reste ouverte. Pour plus de simplicité, nous présumerons, non pas que le problème est résolu, mais qu'il peut l'être, et dans le sens d'une victoire de la vie sur les puissances de destruction. Tout débat touchant les exigences de la création littéraire se lie, en effet, à un débat plus vaste : il met en cause l'avenir de la pensée écrite et de l'objet matériel qui, depuis Gutenberg, lui a servi de véhicule : le livre imprimé.

C'est à Le Sage que M. Yves-Alain Florenne fait remonter la « littérature nourricière ». Mais, de tous les grands écrivains français, Voltaire fut peut-être le premier à faire fortune par ses ouvrages. On peut s'étonner que l'invention de l'imprimerie n'ait pas produit plus tôt un phénomène de ce genre. Le fait est qu'avant le XVIIIe siècle les auteurs dramatiques seuls surent tirer de leurs écrits quelque avantage en argent. Ni Mon-

taigne, ni Pascal, ni Boileau, ni La Fontaine, ni Bossuet ne paraissent avoir songé à monnayer leur génie. Pour le *Discours de la Méthode,* Descartes ne reçut que deux cents exemplaires de son livre. Voltaire, donc, fait figure de précurseur. Si, après lui, des jeunes gens pressés de choisir une carrière et qui entendaient manger tous les jours à leur faim ont pu songer à vivre de leur plume, la faute en est à l'auteur de *Candide.*

Sans doute, parmi tous ceux qu'inspira son exemple, beaucoup manquèrent à la fois et la gloire et l'argent. Il n'en reste pas moins que, pendant tout le XIXe siècle, grâce aux progrès de l'instruction publique, le goût de lire se répandit. La consommation augmentant, la production fait de même, tant et si bien que, dans les premières années du XXe siècle, la profession d'homme de lettres passe aux yeux de beaucoup pour capable, la chance aidant, de nourrir son homme. Les succès d'argent ne vont pas toujours aux plus dignes. Les gains des auteurs à la mode restent souvent très inférieurs à l'idée que s'en fait la foule. Aussi, beaucoup d'écrivains — et souvent parmi les meilleurs — gardent-ils un métier : armée ou marine, diplomatie, administration, enseignement, presse, médecine, barreau, voire commerce ou industrie. Claudel est consul en Chine, Loti et Farrère naviguent, Haraucourt « conserve » un musée. Heredia dirige une bibliothèque, Duhamel est médecin, Valéry, encore inconnu, travaille pour Havas. A cette époque, un écrivain, à moins qu'il ne soit riche ou qu'un durable succès ne l'ait assuré de l'avenir, reste fidèle au « métier » qui le fait vivre. Il y a, certes, des intransigeants, mais, si la chance tarde à leur sourire, leur sort, au point de vue matériel, n'est guère plus enviable que de nos jours.

1914. La guerre, qui risquait de tuer la littérature en ruinant avec tous les autres les plaisirs de l'esprit, produit l'effet contraire. Les civils, privés de leurs joies habituelles, se rabattent sur la lecture. Dans les tranchées, pour combler le vide des journées creuses, les soldats lisent aussi, même ceux qui, auparavant, ne

l'avaient jamais fait. Des œuvres s'organisent, qui leur distribuent des tonnes de papier imprimé.

Quand sonna l'heure de l'armistice, de nouvelles classes de lecteurs s'étaient formées, qui réclamaient leur pâture. Les écrivains, que la guerre avait détournés de leur ancienne tâche, contraints au silence ou utilisés à des fins de propagande patriotique, se remirent à l'ouvrage. La demande était énorme. L'offre le fut aussi. Le public, fatigué de n'entendre que des récits de massacres, exigea du « roman romanesque ». On lui en donna : c'est de ce temps que datent les premiers succès de Pierre Benoit. La vie reprit ses droits : un formidable appétit de reconstruction et de jouissance, un besoin illimité de gaspiller les biens de ce monde succédèrent à des années de destruction, de misère et de deuil. On put croire que la littérature y trouverait son compte. Les auteurs, les éditeurs le crurent. Et l'événement, au moins pendant quelques années, parut leur donner raison. Dans les arts et les lettres, une inflation démesurée doubla celle de la monnaie. Les prix littéraires se mirent à pulluler. Chaque jour révélait aux foules quelque génie nouveau. Le prix des tableaux montait. Les livres de luxe s'enlevaient comme des petits pains. Des peintres qui s'étaient endormis pauvres se réveillaient millionnaires. Un jeune romancier n'étonnait personne en payant sa voiture neuve d'un chèque, dont quelque éditeur généreux n'hésitait pas, s'il le fallait, à compléter sur l'heure la provision. Des poètes même proclamaient en se frottant les mains que « les affaires n'allaient pas mal ». La « chose littéraire » adoptait le langage du turf : les maisons d'édition étaient des « écuries » et les jeunes auteurs des « poulains ».

Que reste-t-il de tout cela?

Exactement rien.

Pourquoi? D'abord, par naturelle réaction de défense. L'inflation appelle la déflation. A l'euphorie de l'alcool, succèdent les migraines et les nausées du lendemain. Le public, trompé, au début, par sa fringale, égaré ensuite par les clameurs de la publicité, s'est ressaisi.

Depuis plusieurs années déjà, il renâcle. A-t-il seulement retenu le nom de quelques-uns de ces « moins de trente ans » qu'on lui présentait, entre 1920 et 1930, comme des demi-dieux et dont certains n'écrivent même plus?

L'histoire du monde moderne, les phénomènes économiques de ces dernières années pourraient suffire à expliquer, par la grève des lecteurs, l'effondrement de tant de fortunes littéraires. Mais ce n'est pas tout. On doit incriminer aussi l'abus des sports, les voyages à bon marché, l'auto, le cinéma, la T. S. F., la « musique et la parole en conserves ». Inutile de répéter tout ce que l'on en a dit. Ajoutez au malheur des temps tous ces facteurs d'abrutissement collectif et vous ne vous étonnerez pas de voir des nations entières tomber à un niveau intellectuel si bas que, par exemple, en politique, quelques *slogans* leur tiennent lieu d'idées.

Voyez la transformation qui s'opère dans l'aspect des journaux : il en est dans lesquels on ne trouvera bientôt plus que des titres en caractère d'enseigne et des images d'actualité. Pourquoi diable le citoyen pressé perdrait-il son temps à lire des colonnes de texte? Si, les nouvelles que lui donne son journal, il ne les a pas entendues déjà, en s'habillant, débitées par son moulin à bourrer les crânes, il pourra les écouter à l'heure du casse-croûte ou après le dîner familial, augmentées de celles de la journée. A quoi bon se fatiguer? Et dire que mon curé, quand j'allais au catéchisme, ironisait sur les moulins à prières des Chinois!

§

La condition de l'écrivain étant liée à celle des lettres, il s'agit de savoir avant tout si la littérature noble — et j'entends par là celle qui s'adresse aux aspirations les plus hautes de l'intelligence, de la sensibilité et du goût — doit encore être considérée comme viable.

On peut répondre : oui. Mais, sous certaines réserves. J'ai montré comment la guerre et l'après-guerre avaient élargi le public qui s'intéresse au livre. Cet élargisse-

ment stimula le zêle des « producteurs ». En accusant le côté industriel de la « chose littéraire », il engendra la confusion des genres. Il fit tomber les barrières qui, jusqu'en 1914, avaient séparé le livre populaire du livre écrit pour les lettrés. Tout se passa, pendant quelques années, comme si ceux qu'il faut bien appeler les « primaires » s'élevaient au-dessus d'eux-mêmes et prenaient goût aux distractions intellectuelles jusqu'alors réservées à des lecteurs plus instruits. Des écrivains qui, autrefois, ne trouvaient audience que dans les milieux bourgeois, clientèle de l'enseignement secondaire et supérieur, virent arriver à eux d'autres classes sociales. Celles-ci accomplirent un effort assurément louable pour suivre leurs nouveaux maîtres. La tâche était, semble-t-il, au-dessus de leurs forces. Ce qui est sûr, c'est que la tentative échoua. Sont responsables de cet échec, dans une mesure assez large, les créateurs de paresse dont nous avons parlé : cinéma parlant, gramophone, radio, etc. Les auteurs qui essayèrent d' « aller au peuple » sans renier leurs convictions d'artistes ne paraissent guère avoir mieux résisté que les autres. Tous les phénomènes que l'on a coutume de grouper sous le nom de « crise » aggravèrent encore la situation.

Y a-t-il un remède?

Oui, sans doute, mais il est amer.

On attribue au père Degas cette boutade :

« Il faut décourager les arts ». Elle indique la voie à suivre.

J'entends une réplique indignée : « Les temps ne sont donc pas assez durs encore? Ce découragement que vous appelez de vos vœux inhumains, la vie que nous vivons suffit à le répandre. Elle l'entretient cruellement, elle l'aggrave de jour en jour. Et vous trouvez que cela ne suffit pas? Vous voudriez y ajouter? »

Parfaitement.

L'avenir des lettres me préoccupe plus que les gains offerts aux industriels de l'écritoire. Les « encouragements » prodigués à l'époque des vaches grasses (sous forme de prix, de réclame gratuite ou payée, de sub-

sides et de prébendes) sont des stimulants inefficaces. Leur emploi, leur abus n'ont engendré que surproductions et médiocrité. Puisque l'heure de la grande pénitence a sonné, que l'art, du moins, en retienne la leçon.

Si les gens ne s'intéressent plus à la littérature, vous ne leur en donnerez pas le goût en continuant de leur offrir pêle-mêle des marchandises dont chaque lecteur ne peut connaître qu'à l'usage la valeur qu'elles représentent pour lui personnellement. Il appartient aux éditeurs de choisir leurs auteurs et de leur trouver un public. A cet effet, ils devraient pratiquer beaucoup plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici la spécialisation, la sélection, la recherche de la qualité, produire moins, mais surveiller plus attentivement leur production, le travail de leurs fournisseurs et la mise en valeur des ouvrages qu'ils acceptent de publier. Les écrivains qui empruntent leurs sujets à l'actualité la plus immédiate ne trouveraient pas accueil dans la même maison que ceux qui s'attachent aux thèmes éternels. Les historiens et les philosophes ne voisineraient pas avec les diseurs d'anecdotes. Mauriac et Montherlant ne seraient pas sur le même rayon que Paul Reboux et Clément Vautel.

Que certaines maisons exploitent le roman-feuilleton ou la gaudriole, je n'y vois aucun inconvénient, tout en formant des vœux pour que la concurrence des journaux, des hebdomadaires, du cinéma, du music-hall, du disque et de la radio en arrive à se montrer moins redoutable aux œuvres belles qu'aux fabrications médiocres. Et j'entends par œuvres belles les livres qui paraissent être aujourd'hui les plus abandonnés des lecteurs, ceux qui, selon l'heureuse formule de M. Gabriel Brunet, servent « la volupté de haut style et les problèmes essentiels de l'homme ». Existe-t-il encore un public pour cette sorte d'ouvrages? Il est permis de le croire, puisque l'on ne craint pas de rééditer les grands chefs-d'œuvre. La plupart des gens qui composent la clientèle lettrée sont aujourd'hui des pauvres, ou des presque pauvres. On ne saurait les blâmer de ne pas ris-

quer quinze ou dix-huit francs à l'achat d'une « nouveauté » dont rien ne leur garantit qu'elle les vaut. Un éditeur qui consacrerait les deux tiers de son activité à répandre, au plus bas prix possible, des livres d'une valeur éprouvée et le troisième tiers à révéler, dans les mêmes conditions, des œuvres nouvelles de haute qualité rendrait à la culture un service éminent. Pourrait-on aller plus loin? Parmi les gens riches ou du moins parmi ceux que n'obsède pas trop douloureusement le souci du pain quotidien, en est-il beaucoup qui aient conservé le « vice de la lecture, aggravé par le goût du beau papier et de la belle typographie? On voudrait l'espérer et l'on souhaite que puisse vivre une maison qui s'emploierait à leur procurer, non pas des fantaisies de bibliophiles, mais des livres d'une présentation irréprochable.

Les éditeurs, dira-t-on, sont des commerçants. Vous ne les empêcherez pas d'exploiter les goûts les plus bas, de spéculer sur la plus infâme camelote, s'ils espèrent en tirer profit. D'accord, mais il y aurait intérêt, pour ceux qui aiment la bassesse, à s'y cantonner et, pour ceux qui se targuent d'avoir de la tenue, à se montrer sévères. On ne vend pas dans la même boutique de la viande de cheval et du foie gras de Strasbourg.

Passons du côté des auteurs. Pour peu que l'on ait fréquenté leurs assemblées corporatives, on sait la place qu'elles accordent aux préoccupations alimentaires. Les doléances de ces malheureux sont sincères et souvent justifiées. Mais elles reposent sur une erreur initiale. Où ont-ils pris que l'Etat ou le public soient tenus de les nourrir? Parce que certains d'entre eux ont fait fortune, s'ensuit-il que le papier noirci doive être, pour tous, convertible en or? Pourquoi sont-ils trop? Parce que d'innombrables jeunes gens, éblouis par le succès de quelques veinards, ont cru qu'ils pourraient gagner leur vie en écrivant. Illusion contre laquelle les heureux gagnants de la loterie devraient être les premiers à mettre en garde ceux qui rêvent de leur arracher le gros lot.

Les écrivains, il est vrai, cherchent à se persuader que, pour donner leur mesure, il faut qu'ils puissent se consacrer entièrement à leur œuvre. Comme le prêtre vit de l'autel, l'homme de lettres ne peut vivre que de ses écrits. Telles seraient les « exigences de la création ». Si elles demeurent insatisfaites, c'en est fait de notre culture.

Je n'en crois rien. Sur dix siècles de civilisation française, j'en compte tout juste un et demi depuis le moment où, par la faute de Voltaire, il devint possible, sans risquer le cabanon, de considérer la littérature sous l'aspect nourricier. Ces cent cinquante années l'emportent par le progrès mécanique sur celles qui les ont précédées. En art, il n'est aucunement démontré qu'elles leur soient supérieures. Elles ont confondu le nombre avec la qualité, le succès avec la gloire, la vogue passagère avec la durable valeur. Le même instinct qui poussait un Trouillebert à fabriquer des Corot incite certains auteurs à exploiter les filons dont vécurent leurs devanciers. D'aucuns plagient même leurs cadets. La concurrence se fait de jour en jour plus âpre. Il paraît tant de livres que les meilleurs risquent de n'être pas plus appréciés que les moins bons. Dans cette bousculade, l'oubli vient si vite, le gain est si aléatoire que les infortunés professionnels de l'écriture se condamnent aux travaux forcés. Tel qui, en trente ans, eût peut-être donné, s'il avait pris son temps, quatre volumes pleins de sens s'exténue à bâcler ses deux romans annuels et y gâcher son talent.

Songez à l'existence d'un homme qui entend vivre de sa plume. S'il n'obtient pas tout de suite un succès décisif, il lui faudra tripler ou quintupler sa production pour qu'elle arrive à le nourrir médiocrement. Il se fera chroniqueur, conférencier, aux ordres de n'importe qui. Comme un mauvais acteur, il courra le cachet, en province, à l'étranger. Pour vendre sa marchandise, il dépensera plus de soins et de peines que pour la fabriquer. Prêt à toutes les besognes, au lieu d'imposer à la foule des œuvres nées de son cerveau et nourries de

son sang, il remerciera éperdument l'éditeur qui daignera lui passer une commande comme à un marchand de vins.

N'aurait-il pas mieux fait de chercher un autre gagne-pain? Il y eût probablement trouvé, avec une vie plus digne, la sérénité qui lui manque. Il produirait moins, mais mieux. On objectera qu'il est des vocations irrésistibles. Sans doute, mais il s'agit de savoir si, en littérature, vocation signifie incapacité absolue de faire autre chose. Cela existe, mais c'est extrêmement rare. Et quand une vocation s'affirme si impérieuse, il y a des chances pour qu'elle soit récompensée, un jour ou l'autre, par le succès. Mais les neuf dixièmes des gens qui, aujourd'hui, font profession d'écrire pourraient, sans dommage pour les lettres, exercer un « autre métier ». A leur sujet, l'expression qui me semblait impropre sous la plume de M. Florenne se justifie entièrement, car ils ont fait de leur art un « métier » (2).

S'il était désormais démontré que, sauf de rarissimes exceptions, ce « métier » ne nourrit pas son homme, l'art n'y perdrait rien. Celui qui a quelque chose à dire trouvera toujours le moyen de le dire. Par la déflation littéraire, la société ne se priverait d'aucun chef-d'œuvre : elle ne ferait qu'endiguer le torrent des bavardages inutiles. Rendre plus difficiles la conception, la gestation, la naissance d'un livre, ce n'est pas l'empêcher de naître, c'est au contraire pratiquer un utile eugénisme, c'est réserver les joies de la création à ceux qui ont vraiment le goût et la force de créer. Où les enfants sont-ils le plus choyés? Ce n'est pas dans les familles où l'on en fait à la douzaine.

RENÉ DE WECK.

(2) Lorsque des « gens de lettres » se trouvent réunis, on les entend plus souvent parler de gains et de tirages que des mérites proprement littéraires de leurs livres ou de ceux de leurs confrères.

L'INFLUENCE DE L'ESPAGNE
SUR LA MUSIQUE

—

N'est-il pas curieux que, vers la fin du XIXe siècle, des éléments de musique populaire espagnole aient été incorporés dans la musique nationale de presque tous les pays? Pourquoi cette importance de l'Espagne? Les Allemands se sont-ils servis d'airs français? Ou les Français ou les Russes d'airs anglais? A ceux qui consacrèrent leur vie à l'affermissement des limites d'une musique nationale, l'idée eût semblé déraisonnable. Cependant, on considérait qu'une introduction de *habaneras* et de *malagueñas* ne pouvait faire de mal. Et l'on n'avait point tort. Le plus drôle, c'est que ce fut l'étranger qui apprit aux Espagnols à tirer profit de leur propre musique nationale.

Longtemps avant la naissance d'Albeniz et de Granados, Michael Glinka, fondateur de l'école nationale russe, fut influencé par la couleur exotique et les complications de rythme de la musique espagnole. Glinka se rendit en Espagne en 1845 pour y découvrir des mélodies « originales et encore inexploitées ». A Valladolid et à Madrid, il nota les chansons populaires, et à Grenade il fut si charmé par les danses des bohémiens qu'il en prit des leçons de danse espagnole. L'issue de son voyage fut les deux « Ouvertures Espagnoles », la *Jota Arogonesa* et la *Nuit à Madrid*. C'était peut-être de la musique passablement incolore au côté de celle de Falla, mais elle ne manque pas d'avoir une importance historique : d'abord pour avoir précédé d'environ quinze ans toute sérieuse

musique espagnole d'origine, et ensuite pour avoir frayé la route aux duos pour piano de Moszkowski, au *Capriccio Espagnol* de Rimsky-Korsakov et à une grande variété de musique française légère où *seguedillas, tonadas* et *malagueñas* se mêlent, en toute promiscuité, aux chansonnettes de l'opéra-comique. Consultez toute collection de musique de danse employée par l'orchestre d'un des patinoires du Second Empire, vous êtes presque sûrs d'y trouver une « danse espagnole ». Enfin, vers 1860, le compositeur hispano-américain Sébastien Yradier publia un recueil de ballades intitulées *Fleurs d'Espagne,* prototypes des chansons espagnoles de cabaret que nous connaissons maintenant, hélas! trop bien. Daudet les introduisit dans ses romans, Dumas fils les fit chanter aux personnages de ses pièces, et en 1874, l'une d'entre elles fut adaptée par Bizet. C'est la *Habanera,* universellement connue, de *Carmen.*

Ce fut avec *Carmen* que l'esprit musical de l'Espagne s'établit définitivement en Europe. Et il est curieux de noter qu'en dépit de son déploiement de couleur locale et de souple passion méridionale, Bizet n'a jamais cru à la nécessité de visiter l'Espagne. Il y avait assez de choses espagnoles à Paris, où, tout au moins, il y avait assez pour entretenir sa conception fantaisiste de l'Espagne. Deux morceaux, la *Habanera* et l'interlude précédant le dernier acte et qui est une adaptation d'une *tonadilla* de Manuel Garcia, furent, en fait, empruntés à des recueils de chansons espagnoles qui avaient alors atteint à la vogue de certains de nos airs de jazz. Les autres chansons espagnoles de *Carmen* sont œuvres de Bizet. A vrai dire, ce ne sont parfois que de lamentables caricatures. Bizet lui-même, selon son dernier biographe (1) qualifiait la chanson du Toréador de « cochonnerie ». Mais, dans la majorité des cas, on a peine à les distinguer des œuvres du cru.Des chansons du genre de la *Séguedille* de *Carmen,* œuvre d'un Français, parisien de naissance et d'éducation, disséminèrent par le monde l'esprit de la musique espagnole.

(1) Raoul Laparra : *Bizet et l'Espagne.*

Bizet, disais-je, n'alla jamais en Espagne. « Ça me gênerait », disait-il. Tel n'était cependant pas le cas de la plupart des artistes français. « Je me sentis là sur mon vrai sol et comme dans une patrie retrouvée », écrivit Théophile Gautier de son fameux voyage. Et Chabrier en aurait dit autant. Le « bon Emmanuel », comme on l'appelait, était d'origine auvergnate. Or, comme le dit son biographe, Joseph Desaymard (2) : « Chabrier éprouvait pour l'Espagne un attrait qui semble héréditaire chez les fils d'Auvergne, si on songe aux Catalans qui, de tout temps, émigrèrent par delà les Pyrénées »; et il déclare : « Son séjour en Espagne fut un événement capital dans sa vie et la genèse de son œuvre. » Voici, dans l'extrait d'une lettre écrite à Séville en 1882 et adressée aux éditeurs Enoch et Costallat, la relation de ce voyage par Chabrier lui-même : un appréciable document de première main révélant, d'une manière délicieuse, la passion des compositeurs français pour l'Espagne.

Eh bien! mes enfants, nous en voyons des derrières andalous se tortiller comme des serpents en liesse! Nous ne bougeons plus le soir des *bailos flamencos* entourés, tous deux, de *toreros* en costume de ville, le feutre noir fendu au milieu, la veste ajustée au-dessus des hanches et le pantalon collant dessinant deux jambes nerveuses et deux fesses du plus beau galbe. Et les *gitanas* chantant leurs *malagueñas* ou dansant le *tango,* et le manzanille, que l'on se passe de main en main et que tout le monde est forcé de boire. Ces yeux, ces fleurs dans d'admirables chevelures, ces châles noués à la taille, ces pieds qui frappent un rythme varié à l'infini, ces bras qui courent frissonnants le long d'un corps toujours en mouvement, ces ondulations de la main, ces sourires éclatants, et cet admirable derrière sévillan qui se tourne en tous sens alors que le reste du corps semble immobile — et tout cela au cri de *Olle, olle, anda la Maria! anda la Chiquita! Eso es! Baile la Carmen, anda! anda!* vociférés par les autres femmes et le public! Cependant, les deux guitaristes graves, la cigarette aux lèvres, continuent à gratter n'importe quoi à trois

(2) *Chabrier d'après ses lettres.*

temps. (Le *tango* seul est à deux temps.) Les cris des femmes excitent la danseuse qui, sur la fin de son pas, devient littéralement folle de son corps. C'est inouï! Hier soir, deux peintres nous ont accompagnés et prenaient des croquis. Moi, j'avais mon papier de musique à la main; nous avions toutes les danseuses autour de nous; les chanteuses me redisaient leurs chants, puis se retiraient en serrant fortement la main d'Alice et la mienne! Puis il fallait boire dans le même verre, ah! c'est du propre! Enfin nous ne nous en portons pas plus mal ce matin! Mais là, vrai, je ne vois pas du tout Mme E... là-dedans! Et nous allons mener cette vie-là pendant un mois jusqu'à Barcelone, en passant par Malaga, Cadix, Grenade, Valencia! Ah! mes pauvres nerfs! Enfin, il faut voir quelque chose avant de claquer, — mais, mes amis, celui-là n'a réellement rien vu qui n'a pas assisté au spectacle de deux ou trois Andalouses houlant des fesses, et en mesure aussi, également en mesure de *anda! anda! anda!* et les éternels claquements de mains : elles battent avec un instinct merveilleux le 3/4 à contre-temps pendant que la guitare suit pacifiquement son rythme.

Comme d'autres battent le temps *f* de chaque mesure, chacune battant un peu à sa fantaisie, c'est un amalgame de rythmes des plus curieux, — du reste, je note tout cela, — mais quel métier, mes enfants! Courir les cathédrales (des splendeurs) voir les musées, se perdre dans les rues, visiter tout, manger quatre à quatre et se coucher à minuit, il y a des moments où nous sommes imbéciles! Pour un oui, pour un non, nous grimpons à cette sacrée Giralda, du haut de laquelle on a bien le plus beau panorama du monde; je connais le nom et le son de toutes les cloches, car le jeune sonneur est mon ami; ses sœurs dansent dans un *baile* le soir, et le jour montrent la cathédrale. C'est comme ça.

Des mendiants plein les rues et vous demandant avec la cigarette à la bouche et des allures pleines de majesté; ils ne disent pas merci, ça leur est dû, paraît-il. Et toute la nuit le *sereno* parcourt les rues, avec sa pique et sa lanterne et chantant d'une voix forte : *Ave Maria purissima,* etc., cela signifie que la ville est tranquille, qu'on peut dormir. Il y a même une danse, intitulée le Sereno; alors la danseuse imite

ledit Sereno et chante à tue-tête : *Ave Maria purissima*, et tortille du derrière... On nous appelle pour déjeuner. Nous vous embrassons tous les quatre.

EMMANUEL.

Pourrait-on demander une relation plus frappante de l'Espagne de Zuloaga? Dans une autre lettre, Chabrier donne des détails sur « la richesse incomparable » de la musique populaire espagnole : le *tango*, « une manière de danse ou la femme imite avec son derrière le tangage du navire »; les danses de Séville en 3/4, et de Malaga et de Cadix en 5/8; et « une curieuse danse en 5/8 dans le Nord ». L'issue musicale de ce voyage fut *España*, œuvre franche et rigoureuse comme un tableau de Van Gogh, et d'où découle l'impressionnisme musical. A vrai dire, si Bizet tira le génie musical espagnol de cabarets perdus, Chabrier lui donna une place permanente dans la langue musicale française.

La preuve en est aisée. En effet, lors de l'apparition de Debussy, non seulement les caractéristiques superficielles de la musique espagnole, mais aussi les subtilités de rythme et de chant avaient, de façon ou d'autres, fini de s'intégrer à l'esprit musical français. Debussy ne pénétra jamais en Espagne au delà de Saint-Sébastien où il lui arriva de passer une après-midi. Il n'en fut pas moins, dans la *Sérénade interrompue* et dans la *Danse profane*, en mesure d'employer, sans la moindre apparence d'affectation, les éléments du *cante jondo*, et, dans la *Soirée dans Grenade*, de créer une atmosphère que Manuel de Falla jugea « typiquement espagnole jusqu'en ses moindres détails ». Falla note aussi le caractère authentiquement espagnol du prélude pour piano, *Puerto del Vino*, des premières chansons de Verlaine, *Fantoches* et *Mandoline* et de la brillante *Ibéria* des *Images*. Quant au scherzo du Quatuor, première œuvre de grande importance de Debussy, Falla le déclare « très andalou d'esprit », bien qu'en fait ce mouvement de si vive couleur ait été inspiré, non pas de la musique espagnole, mais par les orchestres javanais, les *gamelangs* de l'Exposition Universelle de Paris.

Il est courant de dire que la renaissance de la musique espagnole a commencé au milieu du XIXe siècle, lors de l'apparition de Joaquin Nin et de Felipe Pedrell. Mais pour parler franchement, cette renaissance manquait de vie, car, sous l'impulsion de ces hommes, la musique ne se développa ni dans le sens populaire ni dans la direction du concert. Comme le dit Guido Pannain (3) :

« La musique espagnole était forcée de suivre les canons des airs locaux et du chant populaire, se rognant ainsi les ailes jusqu'à en devenir une caricature de l'art, un pur *genero pintoresco de salón,* — ou bien, elle devait accepter les principes généraux à la base des réalisations de l'art européen et perdre par là son caractère national. »

Telle fut la tragédie de la musique espagnole, et si le moyen terme fut découvert par Falla, ce n'est qu'après que Debussy eut montré la voie. Dans un livre de l'éminent hispaniste J. B. Trend (4) se trouve le passage intéressant que voici :

« Le point tournant de la carrière de Falla fut, comme il insiste toujours, son voyage à Paris et sa rencontre avec Debussy en 1907. On a déjà noté que Debussy écrivait de la musique entièrement andalouse d'esprit sans recourir à rien qu'on pût franchement qualifier de couleur locale. Et pour étrange que cela puisse paraître, ce fut Debussy qui révéla à Falla, andalou de naissance et d'éducation, des aspects de sa propre musique nationale qu'il avait été incapable de voir ou de discerner clairement. »

Et l'auteur d'ajouter :

« L'Andalousie de Debussy était une Andalousie de rêve, comme l'Arabie du poète Walter de la Mare, et Debussy aura vu en Falla un visiteur venu du pays de ses rêves. Mais si Debussy apprit de Falla l'inexplicable réalisation de ses rêves, Falla aura sûrement senti qu'en quelque sorte il faisait lui-même partie du rêve de Debussy — qu'il possédait la

(3) *Musicisti dei Tempi Nuovi* (Turin).
(4) *Manuel de Talla and Spanish Music* (Londres).

clé et connaissait tout de ces régions seulement connues en imagination de Debussy. »

Et rien qu'en imagination. Mais cette Espagne de fantaisie était peut-être la seule qui importât. Falla lui-même a traité Debussy en compositeur « tout pénétré du langage musical espagnol », et qui, dit-il :

créait spontanément et je dirai même inconsciemment, de la musique espagnole à rendre envieux, — lui qui ne connaissait réellement pas l'Espagne, — bien d'autres qui la connaissaient trop!... On pourrait affirmer que Debussy a complété dans une certaine mesure ce que l'œuvre et les écrits du maître Felipe nous avaient déjà révélé des richesses modales contenues dans notre musique naturelle et des possibilités qui s'en dégagent (5).

C'est en effet Debussy, et non Albeniz ou Falla, qui fut le premier disciple de Pedrell. Comme le dit Pannain, les Espagnols ont produit le vin, mais il a été mis en bouteilles au nord des Pyrénées.

Faut-il pousser cette revue plus loin? La musique espagnole de Ravel, avec ses chefs-d'œuvre de grâce piquante et de satire, exigerait une étude particulière. L'on pourrait aussi montrer le rôle joué par l'élément espagnol dans la technique de Strauss et de Stravinsky, sans mentionner celle de Hugo Wolf, ou, des compositeurs anglais, Goossens et Lord Berners. Mais dans les années d'après-guerre, ce rayonnement, ce feu qui laissa sa marque sur tous ceux qui entendirent cette musique, fut étouffé dans la croissance d'une musique cosmopolite, non seulement dans le nord de l'Europe, mais aussi en Espagne. Les seules visions artistiques de l'Espagne aujourd'hui sont celles que nous offrent le music-hall et le cinéma.

EDWARD LOCKSPEISER.

Traduit de l'anglais par
ALPHONSE DEBUISSY.

(5) *La Revue musicale,* décembre 1920.

LA GESTE DU GAUCHO ARGENTIN : MARTIN FIERRO

—

Il y a trois ans, l'Argentine célébrait avec effusion le centenaire d'un aède national que sa langue très spéciale rend difficilement accessible à l'Europe.

Parler de José Hernandez (1834-1894), c'est parler de *Martin Fierro,* poème né de la pure tradition populaire, et qu'on a comparé, comme initiateur à son tour d'une littérature autochtone, à la *Chanson de Roland* française ou au Poème du Cid castillan.

Neuve par la langue et par plus d'un aspect de son esprit, cette littérature autochtone — *criollo* est le terme hispano-américain — ne s'en rattache pas moins à la littérature espagnole classique : cela par le génie et la versification populaires, qui, continués à ce jour en Espagne dans le *romance de ciego* et la copla, se perpétuèrent en Argentine, depuis l'époque coloniale, jusque dans les improvisations de l'homme des champs, celui qu'on nomme le *gaucho.*

Martin Fierro et sa postérité ont en effet leurs racines dans le folklore, comme beaucoup de formes de l'art hispanique. Non point un folklore indien incorporé à l'esprit criollo, comme en d'autres parties de l'Amérique, mais le folklore de l'homme blanc, descendant des conquistadors et maintenu par la vie de la pampa dans un état de demi-civilisation proche encore de la paysannerie héroïque maintes fois dépeinte dans le *Romancero* ou le théâtre espagnol.

Le gaucho classique est aujourd'hui en voie de dispa-

rition. La jeune *Revue Argentine* de Paris nous dit que, « sur les routes de campagne argentines, l'automobile remplace le cheval du gaucho, comme dans les soirées des estancias l'appareil de T. S. F. remplace les guitares des chanteurs populaires ». Mais en 1872 ou 1878, dates de la publication des deux parties de *Martin Fierro,* il menait encore son existence mi-sédentaire mi-errante, de son petit rancho aux solitudes semées de bétail de la pampa.

Type beaucoup plus complexe et beaucoup plus riche que le *cow-boy* yankee, auquel une simplification par trop sportive l'assimile parfois dans nos esprits. Le gaucho n'était pas un rude écuyer spécialisé et brutal; c'était tout le peuple de la campagne, vivant de rêves héréditaires autant que d'action violente : « Le gaucho, disait dans une conférence Isabel de Etchessary, est une sorte de Don Quichotte mystique qui traite son prochain de « frère »; d'esprit religieux et contemplatif; avec cela brave et d'un ombrageux orgueil. C'est aussi une sorte de trouvère qui, au rythme de son inséparable guitare, chante ses joies, ses colères, ses amours, ses douleurs dans des chants nostalgiques... »

Lorsque à la longue dictature barbare de Rosas succéda la période organisatrice de Mitre, puis de Sarmiento, le gaucho se vit brusquement considéré en parent pauvre et en suspect par l'homme des villes. C'est de cette ère de déchéance et de persécution pour les maîtres anarchiques de la veille qu'est né *Martin Fierro.*

Son auteur avait été mêlé en effet à la vie publique et privée des gauchos dans les dernières années de la dictature Rosas; il avait vécu son enfance dans une estancia, avait combattu les Indiens dans les fortins frontaliers, et plus tard le parti urbain dans les guerres civiles. Il continua à combattre sans armes, comme journaliste et comme orateur à la Chambre argentine. Le poème de *Martin Fierro* sera donc une lamentation, mais une lamentation prophétique et presque métaphysique, où, par delà les accents occasionnels, semble résonner parfois la voix du saint homme Job.

Ce qui de plus importe littérairement, c'est qu'Hernandez était presque un gaucho lui-même, hâtivement instruit, mais demeurant au contact de l'esprit et du langage gauchesques.

Sa tentative d'incorporer à la littérature écrite cet esprit et ce langage n'est pas la première dans l'histoire argentine. Dès l'aube de l'indépendance, Hidalgo avait transposé la poésie lyrique des chants gauchos dans de précieux recueils, aujourd'hui presque introuvables. L'idée même de grouper ces accents lyriques autour d'une narration coupée de dialogues — retrouvant ainsi la tradition lyrico-épique ou dramatico-lyrique du Romancero et du théâtre classique espagnols — apparaît vers l'époque d'Hernandez dans divers poèmes artistiques. Mais, comme le dit Alberto Guerchunoff dans un article encore de la *Revue Argentine,* cela « rappelait un peu la résurrection des sujets des vieux *romances* d'Espagne à travers la poésie des poètes courtisans... Les poètes de la ville, nourris de classiques, de connaissances modernes, dans la mesure que permettait la communication avec les grands centres européens, réadaptaient au langage rural leurs impressions ou leurs évocations-champêtres ».

Au contraire Hernandez dégagera spontanément et profondément, support et sujet du poème, le type humain du gaucho, qu'il retrouve partie en lui-même, partie dans ses souvenirs de communion fraternelle. Dès le début de *Martin Fierro,* il dresse en pied le portrait du chanteur qui sera aussi le héros de l'action. Avant de proposer une version rythmée de ces strophes pleines de force et de vie, un mot d'avertissement sur la langue qui y devient matière d'art, avec un éclat concret qui rappelle la poésie rustique d'un Lope de Vega.

La tradition de la mère patrie s'est conservée non seulement dans la versification populaire, mais dans le fond même de la langue, moins évoluée qu'en Espagne, plus proche des tournures classiques, qu'emploie Hernandez. Il s'y est adjoint, il est vrai, une frondaison pittoresque d'idiotismes quasi argotiques, dont le poète sait faire

usage pour verdir une expression toujours admirable de vivacité et de plénitude. Ajoutez-y le définitif de son style idiomatique, imagé sobrement, de son rythme à l'âpre mélodie où l'on croit entendre la trémulation des guitares; aux arabesques strophiques vigoureuses et changeantes : toutes bavures éliminées, la poésie clamée devenait par lui grande poésie écrite.

Dans notre traduction, nous avons donc été amené à chercher une langue qui oscille entre l'archaïsme et l'argot familier. Nous avons aussi tenté de garder quelque chose du mouvement, sinon de la mélodie rythmique, en traduisant les octosyllabes par des groupes prosodiques de sept ou huit pieds. Et, sans ignorer ce que nous laissions se dissiper en chemin, nous nous sommes candidement confié à ce grand souffle communicatif que le poète d'outre-mer a lancé à travers son poème :

Là! je commence à chanter — aux accents de la guitare. — Car l'homme qui perd le somme — d'une peine extraordinaire, — comme l'oiseau solitaire — se console à sa chanson.

Je demande aux saints du ciel — d'aider à ma judiciaire. — Qu'ils veuillent, en ce moment — où je vais conter ma vie, — me rafraîchir la mémoire — et rendre ma tête claire.

Sus! les saints miraculeux! — Sus! et tous à la rescousse! Car, vrai, ma langue se noue — et ma vue se trouble toute. — A Dieu je demande appui — en si rude conjoncture.

J'ai vu, moi, force chanteurs — au renom bien affirmé — qui, dès lors qu'ils l'ont gagné, — ne le veulent soutenir. — On dirait qu'avant l'étape — le départ les a fourbus.

Mais où fils de ce sol passe — Martin Fierro passera. — Rien ne le fait reculer; — il ne s'effraie de fantômes; — et, dès lors que chacun chante, — moi aussi je veux chanter.

Chantant il faut que je meure. — Chantant il faut qu'on m'enterre. — Chantant il faut que j'arrive — aux pieds de l'Eternel Père. — Depuis le ventre de ma mère — je suis au monde pour chanter.

Que ne s'entrave ma langue — ni ne me fuie la parole. —

Chanter édifie ma gloire; — et, si j'y vais de mon chant, — on me trouvera chantant — quand la terre s'ouvrirait.

Je m'assois dans un fond de val — pour chanter mon argument. — Comme s'il soufflait une brise — je fais grelotter les pâtis. — A cœur, carreau, trèfle et pique — ma pensée joue devant moi.

Je ne suis chanteur lettré; — mais, qu'à chanter je me prenne, — il n'est terme qui m'arrête — et je vieillis à chanter. — Les strophes coulent de moi — comme l'eau d'un jet de source.

Quand j'ai la guitare en main, — jusqu'aux mouches qui font trêve. — Ici je ne crains nul maître; — et, lorsque mon cœur s'emplit, — la chanterelle gémit — et la corde basse pleure.

Franc taureau dans ma prairie, — j'en vaux deux sur le pré d'autrui. — J'ai toujours su mes mérites. — Et, si l'on veut m'éprouver, — que d'autres viennent chanter : — l'on verra qui n'est de force.

Je ne suis du côté du manche, — fût-il celui de la hache. — Avec les doux je suis doux, — je suis dur avec les durs. — Nul, aux heures hasardeuses, — n'a vu mon pas hésiter.

Dans le danger, têtebleu! — ma poitrine se dilate; — tout l'univers est champ clos. — Et qu'on ne s'aille étonner : — celui qui s'estime un homme — en aucun lieu ne lâche pied.

Gaucho je suis : qu'on l'entende — comme ma langue l'explique. — Pour moi la terre est petiote. — Plus grande, en aurais-je peur? — Ni vipère qui me pique — ni soleil qui cuise mon front.

Je suis né comme le poisson — naît au fond de l'océan. — Pas un qui me puisse ôter — ce dont m'a fait Dieu présent. — Ce que j'apporte en ce monde, — du monde l'emporterai-je.

Ma gloire est de vivre libre — autant que l'oiseau du ciel. — Nul nid pour moi sur ce sol — où l'on a tant à souffrir. — Aussi nul ne me suivra — quand je reprendrai mon vol.

Je ne connais en amour — la compagnie des geignardes. — Tels ces oiselets si beaux — qui sautent de branche en branche — je fais mon lit dans le trèfle — sans autre toit que les astres.

Or, sachent ceux qui écoutent — la relation de mes peines, — qu'oncques je n'assaille ou tue — sinon par nécessité, — et qu'à ce point d'adversité — seule m'a jeté l'injustice.

Et qu'ils méditent le plaid — de ce gaucho hors la loi — qui fut un père, un mari — besogneur et diligent, — n'empêche que tout le monde — le tienne pour un bandit...

L'évocation qui suit pourrait s'intituler : « Félicité passée... » Martin Fierro y décrit la vie agreste et virile du gaucho heureux de son labeur et sensible aux joies du plein air et de la terre. Il y a là un accent très proche, comme nous disions, des drames champêtres de Lope, et nous trouverions des analogies plus extérieures chez le poète provençal de notre Camargue, Joseph d'Arbaud :

J'ai connu ce coin de terre — où vivait le bon pacant, — lorsqu'il avait bien à lui — petit rancho, femme et enfants. — C'était un charme de voir — comme coulaient ses journées.

Quand l'étoile du berger, — alors, brillait aux cieux saints, — et que les coqs, de leur chant, — nous annonçaient : « Le jour vient », — le gaucho mettait le cap — sur la cuisine,... un délice!

Et, assis près du fourneau — en attendant l'heure claire, — il humait son maté nature — jusqu'à s'arrondir la panse, — tandis que dormait sa noiraude — bien gîtée sous son poncho.

Puis, à peine commençait — à rougeoyer le matin, — et les oiseaux à chanter, — et les poules à descendre, — gai! chacun de se lancer — au travail de son côté.

L'un boucle ses éperons; — l'autre en chantant prend le large; — tel décroche une peau moelleuse, — tel un lasso, tel un fouet; — et les bourrins, hennissants, — les appellent du palis.

Le dresseur de son métier — piquait droit sur le corral — où l'attendait l'animal, — soufflant tout l'air de son corps — et, pire que l'âne rouge, — s'abîmant de coups, la carne!

Sur quoi le gaucho subtil, — à peine bridée la bête, — avait arrimé la selle — et pris dessus son assiette; — car

l'homme montre en ce monde — l'astuce qu'il tient de Dieu.

Et, sur la piste, en courbettes — la rosse s'écartelait, — lui, de ce temps, au garrot — lui menait cuisante danse, — puis, au clic-clac des arçons, — filait en mille gambades.

Heureux temps! On se sentait fier — à voir chevaucher un rustre. — S'il était gaucho chevronné, — le poulain roulât-il au sol, — pas un qu'enfin il n'arrêtât — quand sa main tenait le chevêtre.

Et tandis que les uns domptaient, — d'autres partaient pour la plaine — et rassemblaient le bétail — ou recensaient les troupeaux. — Aussi passaient-ils le jour — divertis et sans qu'il pèse.

Et pensez, la nuit tombante, — réunis dans la cuisine — près d'un feu bien allumé, — cent choses à se conter, — s'ils bavardaient à cœur joie — jusqu'à la fin du souper!

Et, le ventre bien rempli, — c'était chose délectable — d'aller, aux bras de l'amour, — dormir comme font les braves, — pour trouver, le jour suivant, — les travaux laissés la veille.

Merveille! lorsque je songe — au train que gaucho menait, — toujours allègre et bien monté — et ne boudant pas l'ouvrage... — Mais au jour d'aujourd'hui... bran! — on le voit fondre de misère.

Le gaucho le plus mal loti — avait troupeau d'un même poil. — Le sort de joies n'était pas chiche — et chacun vivait gaillard... — Quand votre œil mesurait la plaine, — on ne voyait que ciel et bêtes.

Venus les jours de ferrade, — c'est alors qu'on avait chaud! — Gaucho de jeter l'entrave, — de renverser sans malice. — L'heureux temps! En lui du moins — on en a pu voir de fines!

Etait-ce travail, cela? — Plutôt c'était une fête. — Après un beau coup de corde — où l'on avait mis son cœur, — pour boire un trait de tafia — le patron vous réclamait.

Et quels jeux étaient les nôtres — quand on se réunissait! — On veillait à l'abondance, — car en pareille occurrence, — pour épauler votre équipe — les officieux ne manquaient.

C'étaient journées de souci, — d'algarade pour les femmes :

le frichti à préparer, — les gens à bien accueillir. — Et richement, de la sorte, — l'on régalait tout le clan.

En avant les viandes entières, — la savoureuse carbonnade, — la mâchemoure bien pressée, — les gâteaux et le bon vin... — Mais le destin a voulu — que tout cela prenne fin...

Le malheur a succédé au bonheur. Que s'est-il passé entre temps?

Le gouvernement qui a succédé à Rosas n'a pas renoncé aux procédés dictatoriaux. Il se procure des soldats pour les fortins de la zone insoumise par un système assez analogue à la « presse » des anciens marins. Martin Fierro décrit, avec un accent tragi-comique aussi espagnol qu'argentin, — aussi *picaresque* que *gauchesque,* — une de ces rafles (*arreadas*) dans un cabaret.

Le soldat improvisé est donc envoyé au service dans un bataillon de surveillance contre les incursions indiennes. Première peinture de l'Indien sauvage, que l'auteur dépassera d'ailleurs de beaucoup dans la deuxième partie.

Je n'ai pas besoin de dire que tout ceci ne répond plus à la réalité présente. Ce qui permet à un Argentin d'aujourd'hui de lire sans aucune gêne et même avec fierté les plaintes de Martin Fierro, c'est que les maux dont il se plaint (quand ils ne sont pas de nature métaphysique) ont en majeure partie trouvé leur remède.

Le bataillon, mal commandé, est surpris par les Indiens et taillé en pièces. Dans un autre épisode tragi-comique, l'auteur a mis en scène un factionnaire qui ne parle qu'italien, et n'est compris d'aucun de ses camarades.

Dans l'intervalle des échauffourées, les soldats connaissent la plus grande misère, privés de solde et de provisions, bâtonnés s'ils protestent. Martin Fierro médite de s'enfuir chez l'ennemi, comme jadis les esclaves marrons (*cimarrones*).

On annonce une expédition punitive contre les Indiens. A la faveur du branle-bas désordonné, Martin Fierro s'échappe. Il veut d'abord regagner son rancho, mais n'en trouve plus trace. Tout a été vendu pour payer les

fermages, et ses fils, des enfants encore, se sont loués comme journaliers; sa femme a dû suivre un autre homme pour ne pas mourir de faim.

Martin Fierro devient un révolté contre l'humanité entière. Recherché comme déserteur, il erre cependant en quête de ses fils. Dans un bal public, il se prend de querelle avec un noir et le tue en une rixe au couteau; il tue encore au cabaret un gaucho bravache et provocant. Il exprimera l'état d'esprit de l'époque dans une belle strophe tragique :

> Mauvais sort, faisons route ensemble— puisque ensemble nous sommes nés. — Et puisque ensemble nous vivrons — sans nous pouvoir séparer, — au couteau je nous ouvrirai — le chemin qu'il nous reste à faire.

Le soir, le fugitif se cache pour dormir dans une hutte abandonnée de la plaine, ou dans une tanière de bête sauvage. Une nuit, il entend s'approcher une patrouille de police montée. Cerné et canardé à la carabine, puis chargé à coups de sabre, Martin Fierro joue du couteau, son poncho roulé autour du bras gauche. Il se débarrasse de plusieurs adversaires. L'aube point, et il s'écrie : « ...Si la Vierge me sauve, — je jure dorénavant — d'être aussi doux que la mauve. »

Or, au milieu même du combat, un des policiers, gaucho comme lui, se révolte contre cette lutte inégale, et clame : « ...Cruz ne permet pas — le crime d'assassiner — de la sorte un vaillant homme. » C'est l'entrée en scène de ce personnage de Cruz qui va devenir le digne et chevaleresque compagnon de Martin Fierro.

A deux maintenant, les hors-la-loi sont vainqueurs. Et Martin Fierro de conclure :

> Je rassemblai les cadavres; — à genoux je priai sur eux — et demandai au Dieu clément — de me pardonner la faute — d'avoir tué tant de gens.

Hernandez donne alors la parole à Cruz, qui résume sa propre vie passée.

Cruz avait d'abord vécu heureux avec la femme qu'il aimait par-dessus tout :

C'était l'aigle qui dans un arbre — s'est abattu des nuées. — Elle était belle comme l'aube — au premier rais du soleil. — C'était la fleur délicieuse — qui naît dans un champ de trèfles.

Mais le commandant de la milice rôde autour d'elle. Il envoie Cruz au loin comme courrier, et le remplace dans son rancho. Cruz le surprend un jour à embrasser sa femme. Se voyant en danger, le commandant tire son épée; Cruz se défend à coups de plat de sabre. Mais un autre milicien étant accouru à la rescousse, il tue cet importun et s'enfuit.

Lui aussi, comme bien d'autres, il mène dans la pampa la vie du proscrit, coupée d'audacieuses apparitions dans les lieux de réjouissances. Dansant dans un bal populaire, il est reconnu par le guitariste, qui improvise des coples moqueuses pour le mari trompé. Rixe bientôt générale, au cours de laquelle Cruz tue le guitariste. Mais, comme la police manque de bonnes recrues, le juge de paix (!) fait pressentir un tel brave et le nomme d'emblée sergent. On a vu la façon dont il avait compris son mandat.

Cruz et Martin Fierro décident alors de partir ensemble offrir leur bras et leur bon jugement à quelque cacique indien. Et l'auteur, parlant en son nom propre, les montre s'enfonçant dans la région désertique avec un petit troupeau de bétail, enlevé dans une estancia. Ainsi se termine la première partie de *Martin Fierro,* qui, dans la pensée d'Hernandez, était un poème complet. Mais le succès populaire de cette geste du gaucho infortuné le décida à raconter les aventures ultérieures de Martin Fierro et de son ami Cruz. C'est la deuxième partie, intitulée *Le retour de Martin Fierro.*

Martin Fierro, revenu du désert, commence une seconde fois à chanter son destin, et demande « du silence à l'attention, — de l'attention au silence ».

Traversant avec Cruz des solitudes sans une hutte,

il était parvenu aux tentes d'une tribu indienne. Il tombait mal, car les Indiens se concertaient alors pour une incursion chez les blancs, et ne craignaient rien tant que les espions. On ôte leurs chevaux aux nouveaux venus, on les entoure d'un cercle de lances. Un interprète à la fin leur apprend qu'on a décidé de leur conserver la vie pendant la razzia prochaine; ils serviront d'otages si des prisonniers tombent entre les mains des chrétiens.

Martin Fierro et Cruz assistent au terme du conciliabule entre Indiens à cheval appuyés sur leur lance, tandis que l'orateur principal s'avance au centre de leur ronde. En dernier lieu, l'orateur parcourt le cercle au galop de charge en feignant d'assaillir chaque cavalier, qui s'élance à son tour dans une hurlante fantasia, bientôt universelle.

La nuit venue, on place les deux prisonniers au centre du camp. Pendant deux années, ils peuvent observer les coutumes des sauvages. Et ici se place la seconde peinture — la plus achevée — de l'homme rouge tel qu'il était encore en Argentine vers la fin du siècle dernier :

Avant que le jour ne grisaille, — de ses rugissements déjà — l'Indien assourdit la pampa. — Et par un beau matin, parfois, — nous n'avions rien su voir encore — qu'ils s'élançaient à la razzia.

D'abord ils terrent les leurs, — comme les ours, dans des grottes. — Et puis ces Indiens velus, — toujours inquiets au fond d'eux-mêmes, — montés à cru sur leurs chevaux — se précipitent demi-nus.

Pour tenter leur coup de main — ils font choix du meilleur zèbre; — et, dans leur poing l'arme étant sûre, — ils ne prennent qu'une lance — et plusieurs paires de bolas — engagées dans la ceinture.

Ainsi l'on va tout léger, — sans crever son canasson. — En ces affaires, l'éperon — est, bien affûté d'avance, — un andouiller de chevreuil — qu'on se ficelle au talon.

L'Indien qui possède un zèbre — marquant entre ses pareils — couve jusqu'à son sommeil — et d'un tel soin se

fait esclave. — Pour les grands jours d'incursion, — il le loue à d'autres sauvages.

A le veiller il perdra — le manger et le dormir. — Ici du moins nul ne paresse. — Je vous jure que la nuit, — pour qu'il soit en sûreté, — la famille autour fait cercle.

Aussi vous l'aurez constaté — si vous fûtes en tel litige; — et si vos yeux ne l'ont pas vu, — à l'esprit ayez-le présent : — tout guerroyeur des pampas — s'en va toujours bien monté.

L'Indien préfère le trot — allongé, sûr et durable. — Il va son chemin tout droit — et jamais à son caprice... — Pas de gibier qui leur échappe — par la plus noire des nuits.

Dans les ténèbres ils cheminent — en un cercle bien dessiné. — A bon escient ils le resserrent; — et, le jour venu, ils saisissent — nandous, daims, chevreuils, tout cela — qui a bien pu s'empiéger.

Leur signal est une fumée — qui s'élève haut dans le ciel. — Pas un qui ne l'aperçoive, — avec la vue qu'a chacun. — De toutes parts ils accourent — grossir la procession.

Ainsi se ramassent-ils — jusqu'à former ces colonnes — qui dans leurs incursions dévalent — en nombre si imposant. — Il en vient pour faire foule — des coins les plus reculés.

Cruelle guerre, l'indienne! — C'est guerre de carnassier. — N'importe où il se déchaîne, — nul ravage ne l'assouvit. — De son zèbre et de sa lance — il attend tout son salut.

Celui-là doit ceindre ses reins — qui ose lui tenir tête... — Il vise sans cesse au mal, — et, comme il a l'âme fière, — il n'est douleur qui l'émeuve — ni prière qui l'attendrisse.

Il hait à mort le chrétien. — Il fait guerre sans quartier. — Il tue sans y voir malice, — sauvage étant sa nature. — La compassion ne bat point — dans le cœur de l'infidèle.

Il possède la vue de l'aigle, — la témérité du lion. — Il n'est bête dans le désert — dont il ne soit le familier, — ni fauve qui ne lui apprenne — quelque instinct de cruauté.

Tenace en sa barbarie, — n'attendez de lui qu'il change. — Le désir de s'amender — n'entre point en sa rudesse. — Le vrai barbare ne sait — que s'enivrer et se battre.

Jamais l'Indien ne rit; en vain — on prétendrait l'y provoquer. — Même s'il fête, radieux, — le triomphe d'une

razzia. — Le rire dans les allégresses — est l'apanage du chrétien.

Ils vaguent par le désert — comme un animal féroce. — Ils lancent de ces clameurs — à hérisser les cheveux. — On croirait que chacun porte — la malédiction de Dieu.

Tout le poids des durs labeurs, — ils le laissent à leurs femmes. — L'Indien est indien : déchoir — de sa condition, jamais! — Il est né voleur indien : — voleur indien il mourra.

Leurs sorcières les enseignent — à empoisonner leurs armes. — Comme il ignore Dieu même, — rien ne contient l'homme rouge. — Jusqu'à leurs noms qu'ils choisissent — noms de bêtes et de fauves...

Puis Martin Fierro dépeint le retour d'une incursion de pillage : bœufs et chevaux poussés par troupeaux immenses, butin chargé sur des bêtes de somme. On procède à un partage égal, puis le bétail est abattu sur-le-champ par milliers de têtes, car l'Indien préfère le risque de disette aux ennuis de l'élevage.

Comme le trait le plus frappant de la sauvagerie indienne, Martin Fierro dénonce surtout la dureté envers les femmes. Non seulement les maris les tyrannisent et les accablent de travaux, mais leurs fêtes sont encore pour elles un labeur harassant : au centre d'un cercle de lances, elles doivent danser sans trêve « comme juments au dépiquage », tandis que leurs maîtres et seigneurs poussent des hurlements de joie. Une nuit entière, suantes, échevelées, geignantes, le ventre vide, elles dansent, « qu'il tonne ou qu'il pleuve », en chantant une mélopée monotone.

Martin Fierro et Cruz se sont sans le savoir acquis la bienveillance d'un Indien qui désirerait se faire chrétien. Sur ces entrefaites, une épidémie de variole décime la tribu. Hernandez décrit la barbare médication des sorcières : cheveux arrachés à poignée, œufs brûlants introduits dans la bouche, exposition au soleil torride au milieu d'un cercle de flammes. Un étranger du Nord, fait prisonnier lors d'un naufrage, est noyé dans une mare comme responsable maléfique de l'épidémie. Enfin,

pour réduire la contagion, on commence à massacrer les malades à coups de lance.

L'Indien ami de Martin Fierro et de Cruz tombe victime de la variole : les deux Argentins courent à son chevet pour le protéger, et le voient expirer au bout de quelques jours. Mais, en outre, Cruz a contracté son mal. En mourant, il recommande à Martin Fierro son jeune fils, abandonné au pays. Et le fort gaucho roule évanoui au moment où il s'aperçoit que son compagnon n'est plus.

Désormais, il erre comme un corps sans âme au milieu des tentes. Un jour il entend, comme bien d'autres fois, il est vrai, en ces cruels parages, des plaintes déchirantes, et, marchant au-devant, il découvre un Indien qui fustige à mort une captive chrétienne, déjà couverte de sang. L'Indien comprend à l'attitude de Martin Fierro qu'il va être attaqué, et il prend le large pour essayer de l'étrangler ou de le garrotter avec ces terribles *bolas*, plus efficaces que le lasso aux mains des sauvages.

Pour Martin Fierro, il faut mourir ou vaincre, — et vaincre assez vite pour ne pas attirer l'attention des autres Indiens. Or il fait un faux pas et tombe au pouvoir de son adversaire, qui bondit comme un tigre sur son dos. Il allait périr quand la captive, les forces décuplées par l'exaltation, arrache l'Indien de dessus sa proie.

Le rouge qui n'est pas sur-le-champ vainqueur se décourage vite, et Martin Fierro prend l'avantage : esquivant les bolas, il réussit à blesser son adversaire du couteau et finit par l'empaler sur la lame.

Martin Fierro et la chrétienne se servent des chevaux de l'Indien défunt pour s'enfuir. Nouvel éloge du cheval indien et des soins du Peau-Rouge pour son cheval (il va jusqu'à le masser des heures durant). Martin Fierro s'engage encore une fois dans le désert, marchant en ligne droite pour ne pas se perdre et, la nuit, dormant le corps dans la direction qu'il doit reprendre au matin. A la première estancia, il abandonne la captive pour ne pas tomber au pouvoir de l'autorité.

De temps en temps néanmoins, il se présente dans un

rancho avec l'espoir d'y retrouver un ancien ami. Un jour, il a cette chance, et l'ami l'assure qu'au bout de dix ans ses exploits passés sont oubliés. Martin Fierro se décide alors à rechercher activement ses fils; à la fin, lors d'une course de chevaux champêtre, il en retrouve deux : les deux qui vont chanter à leur tour devant la réunion supposée, qui a écouté jusqu'ici l'infatigable improvisateur. — Quant à sa femme, elle est morte dans un hôpital de la ville.

Le fils aîné de Martin Fierro prend donc la parole... et la guitare.

Tout jeune, il s'est engagé comme péon (écuyer rustique) dans une estancia. Innocent, il est accusé avec deux autres gauchos de l'assassinat d'un bouvier, et le juge envoie pêle-mêle les trois suspects en prison : prison à la nouvelle mode, que le gouvernement a baptisée Pénitencier :

Point de fers et point de chaînes — pour celui qui peine là; — mais solitude et silence — si profonds qu'il se croira — le seul qui demeure au monde.

Là mollit le plus vaillant, — là se courbe le plus fort. — Tel est le silence que, — lorsque son heure viendra, — il y entendra les foulées — cauteleuses de la mort.

C'est le régime cellulaire, aggravé de l'obscurité réglementaire. Le jeune homme n'a rien d'autre à conter que ses larmes de solitude, « à écouter son cœur battre ». Pas même un compagnon d'amertume, s'écrie-t-il; et pourtant, « on en donna deux au Seigneur — quand il fut cloué sur la croix ».

Au second fils de Martin Fierro. Le juge de paix lui avait donné pour tuteur un vieil avare, rusé voleur en sa jeunesse, qu'on surnommait *Vizcacha* (la viscache est un rongeur de la pampa), et qui achevait sa vie au milieu d'une bande de chiens à demi sauvages. On croirait — dans une note plus cruelle encore — une nouvelle aventure du Lazarille. Et c'est la quintessence de l'âpre roman picaresque qu'on croit retrouver dans les commandements du vieux Vizcacha :

Ne te dirige jamais
vers où tu vois des chiens maigres.
Le premier devoir de l'homme
est de défendre sa peau.

. . . .

Diable est savant parce que diable,
mais plus savant parce que vieux.

. . . .

N'oublie pas qu'homme ne doit croire
ni aux larmes de la femme
ni à la boiterie du chien.

. . . .

La mémoire la plus utile
est la mémoire de l'âne,
qui n'oublie pas où il mangea.

. . . .

Si le porc vit aussi gras, c'est
qu'il mange jusqu'à ses petits.

. . . .

Point de hâte dans tes desseins :
vache qui rumine le plus
donnera le meilleur lait.

. . . .

Quand tu as gagné ta pitance,
sache la manger en silence.

Vizcacha meurt enfin sans autres soins que ceux d'une guérisseuse ignare et de l'enfant qui lui a attaché au poing une sonnaille de vache pour qu'il puisse appeler, dès lors qu'il a perdu la voix.

Le fils de Martin Fierro hérite de tout un attirail dont l'inventaire rappelle le mobilier horrifique de la sorcière Célestine. Mais il abandonne héritage et cadavre après une nuit atroce où les chiens hurlent, bondissent et cherchent à dévorer les mains de leur maître mort.

Devenu adolescent, l'orphelin tombe amoureux d'une veuve insensible, et en appelle en vain aux sortilèges d'un étrange ermite, qui combine la magie indienne avec les traditions médiévales. Tout ce qu'il y gagne est de passer pour un mauvais sujet qu'on envoie, comme naguère son père, aux bataillons frontaliers.

Du moins les trois Fierro sont-ils réunis pour un temps. Et la fête de leurs retrouvailles se prolonge par une invite à d'autres chanteurs improvisés. Le premier qui y répond est surnommé *Picardia* (de *picaro*); on découvrira plus tard qu'il est fils du pauvre Cruz, le compagnon de Martin Fierro.

Sa rhapsodie est un intermède truculent où défilent les thèmes déjà connus, mais sur un ton de bonne humeur cynique; Picardia comme Vizcacha représentent, qui plus qui moins, l'homme corrompu par les mêmes malheurs, qui ont seulement exalté le désir du bien chez Martin Fierro et ses fils.

Là-dessus un improvisateur nègre lance un défi lyrique à Martin Fierro. Chacun des deux propose à l'autre un sujet de cople, et les strophes jaillissent, ainsi que disait le gaucho, « comme l'eau d'un jet de source ».

Une strophe est caractéristique, celle où le nègre répond à la question : Dis-moi quel est le chant de la terre. — Car dans ce chant de la terre il n'entend que les voix souffrantes :

Forment un chant sur la terre — la douleur de tant de mères, — le gémir de ceux qui meurent — et les pleurs de ceux qui naissent.

Ici nous touchons à la tristesse congénitale du lyrisme populaire argentin, à son dolorisme universel :

Il se cache dans l'âme de ces poètes, écrit l'essayiste Joaquin Gonzalez, un poison lent qui enténèbre leur vie, embrume peu à peu leurs conceptions, et, à mesure que leur chanson s'élargit, la rend plus souffrante et plus sanglotante. Et parfois on a vu un chanteur, au beau milieu de sa complainte, la suspendre pour s'asseoir à pleurer de désespérance; demandez-lui ce qu'il a : il ne le sait pas, il a besoin de pleurer; les larmes jaillissent et coulent sur la joue basanée, étouffant cette voix robuste... Dans la *vidalita* ou le *triste*, le criollo d'une inspiration naïve et féconde transpose les vagues sensations éveillées dans son âme par la constante lutte pour la vie, l'influence des plats pays solitaires ou des

montagnes invincibles et le feu sauvage de son sang tropical (1).

L'assemblée prend fin, et Martin Fierro et ses fils vont passer ensemble une nuit de causerie sous les étoiles. Au terme de la nuit, ils décident de se séparer à nouveau, car un pauvre trouve plus facilement à vivre isolé qu'en société. Martin Fierro, du moins, lègue à ses fils les conseils derniers de son expérience et de sa bonne volonté tenace :

Le père qui vous conseille
plus qu'un père est un ami.
. . . .
Mieux vaut qu'apprendre beaucoup
apprendre des choses bonnes.
. . . .
Les défauts n'ont point de borne
comme les terrains voisins.
Chez les meilleurs ils débordent;
il faut s'en accommoder.
Celui qui sait ses défauts
voile les défauts d'autrui.
. . . .
Jamais ne laisse ton ami
Dans une méchante passe.
Mais ne lui demande rien
et n'attends pas tout de lui.
Toujours l'ami le plus fidèle
est une conduite honnête.
. . . .
Si l'on vous a fait quelque offense,
oubliez-la, mais pourtant
gardez votre défiance.
Car à coup sûr il arrive
que parlera mal de vous
celui qui vous offensa.
. . . .
L'homme naît avec l'astuce
qui doit lui servir de guide
Sans elle il succomberait.

(1) *Mes Montagnes* (Paris, 1937).

Mais selon mon expérience
elle devient chez l'un prudence,
chez l'autre coquinerie.

Nous l'avons dit, le succès de *Martin Fierro* (d'abord populaire, ensuite littéraire quand le sujet eut perdu de son actualité brûlante) donna une impulsion décisive à la littérature *criolla.*

Il influa sur la curieuse évolution du théâtre gaucho, qui s'exprime aujourd'hui encore dans le langage des champs, et dont la vie scénique a suscité l'admiration du grand acteur italien Novelli et de notre Lugné-Poë. D'abord organisatrices de pantomimes équestres, les compagnies gauchesques choisirent en effet le sujet de *Martin Fierro* pour une des premières représentations parlées qui leur permirent de passer du cirque à la scène.

Le thème de la vie des gauchos fut concurremment adopté par le roman en langue espagnole pure, émaillée de locutions locales : roman qui aboutit il y a peu à des œuvres aussi marquantes que le *Zogoïbi* (2) de Larreta (l'auteur de la célèbre *Gloire de Don Ramire*) et le *Don Segundo Sombra* (3) de Ricardo Güiraldes, mort prématurément.

Ce n'est point pourtant sa postérité qui fait la grandeur de *Martin Fierro,* mais plutôt son caractère de testament spirituel. Le type du gaucho, nous l'avons dit, est en voie de disparition : de même ces vieilles coutumes paysannes que Mistral a peintes dans *Mireille* d'autant plus pieusement qu'il en pressentait la fin. Peut-être aussi Mistral s'avouait-il secrètement que la littérature en langue provençale n'était pas appelée à résister longtemps à la littérature en langue française. Et de fait, si le Félibrige a produit encore quelques œuvres de mérite, à la distance où nous apercevons les constellations Mistral apparaîtra sans doute comme un astre isolé.

Pareillement la langue gauchesque et la littérature

(2) Traduit par Francis de Miomandre.
(3) Traduit par Marcelle Auclair.

pittoresque de sujet gaucho touchent sans doute à leur terme, sans avoir produit d'œuvre qui s'égale en spontanéité et en chaleur humaine au *Martin Fierro* d'Hernandez.

Et son autre gloire est d'être, à l'époque moderne, le poème qui, dans toute l'*Hispanie,* et avant même les poèmes de la mère patrie, perpétue le mieux, sans imitation artificielle, l'esprit impétueux, réaliste et lyrique, du Siècle d'Or.

MARCEL CARAYON.

LA CLINIQUE IDÉALE

—

Rudyard Zankis avait beaucoup souffert, beaucoup voyagé, et beaucoup travaillé avant de faire fortune.

— Maintenant, se dit-il, j'ai tout ce qu'il faut pour venir en aide aux vaincus de la vie. Je veux le faire d'une façon princière, royalement même. Moi, sujet anglais, j'ai la prétention de donner une leçon à la philanthropie anglo-saxonne tout entière, y compris l'armée du Salut. Je fonderai donc une clinique, qui sera la Clinique Idéale, sur la plus belle colline du monde : Montmartre.

Et Rudyard Zankis se mit à l'œuvre.

Cet homme avait eu la force de s'éloigner brusquement de tous les plaisirs pour vivre en ermite sur la butte. Un an s'écoula, puis un jour la Clinique Idéale ouvrit ses portes aux malheureux, sans que les journaux de Paris aient fait mention de cet événement ni félicité son fondateur.

— La philanthropie, affirmait Rudyard Zankis, doit agir secrètement si l'on veut qu'elle garde tout son parfum et toute sa poésie.

Il avait réussi en effet à ne rien donner à connaître de sa grandiose entreprise de charité. Il se cachait d'ailleurs sous le pseudonyme de Georges Brawn et portait un complet d'humble employé, se disait homme de confiance de M. Walter Night, secrétaire de M. O'Neil, directeur de la H. U. Du reste, son véritable nom n'était pas celui de Rudyard Zankis. A la Clinique Idéale il était presque inconnu.

On découvrit son cadavre dans un petit hôtel de la rue Lepic. « Il s'agit, concluait l'enquête, d'un étranger sans travail, d'environ cinquante ans, dont la mort demeure inexplicable. »

Quelques jours avant, il avait fait ses adieux à la Clinique Idéale, avec ces simples mots : « Je pars pour un long voyage. » Pas de doute qu'il ait quitté le monde de sa propre volonté.



A quelques pas de la nouvelle Morgue, deux hommes avaient soulevé de terre un enfant évanoui. C'était des inspecteurs de la Clinique Idéale qui venaient de sauver Jean Kiros. Après trois ans de vie courageuse à travers les saisons hostiles de la grande ville, ce jeune Grec révolté s'effondra dans le sable d'un quai, pauvre soldat en haillons perdant son sang sur le champ de bataille. La vigilante phalange de la Croix-Rouge de Rudyard Zankis, qui, jour et nuit, déployée le long de la Seine, arrachait les désespérés à la tentation des eaux, releva Jean Kiros et l'emporta.

Jean Kiros rouvrit les yeux dans une chambre de la Clinique Idéale.

— Vous êtes chez vous, lui dit en souriant l'infirmière. Vous avez dormi pendant trois ans un sommeil lourd de mauvais rêves. Mais à partir d'aujourd'hui vous serez heureux.

— C'est plutôt maintenant que commence mon rêve, répondit le jeune homme.

— Rêve ou réalité, ne trouvez-vous pas que votre présent est meilleur que le passé?

— Oui, cent fois mieux, en effet. Je me rappelle vaguement l'instant où je me suis senti abandonné par tout moi-même; c'est à ce moment-là peut-être que la mort m'a pris.

— C'est possible. Mais ne vous tourmentez pas puisqu'une nouvelle vie commence pour vous.

Le personnel de la Clinique Idéale n'était pas habillé d'une façon autre que les malades, et tout le monde y

vivait comme chez soi. Rien dans l'aspect extérieur et l'aménagement intérieur de cette villa ne rappelait la maison de santé. Son parc, les jours tièdes et sans pluie, s'animait de promeneurs, d'enfants, de joueurs de tennis; sur des chaises longues, des convalescents lisaient journaux et livres. C'était une grande pension de famille fort agréable, avec gymnase, bibliothèque, cinéma, salle de conférences, piscines, attractions. Son sous-sol était réservé à la thérapeutique et comprenait les laboratoires de chimie, les cabinets médicaux et les salles de chirurgie; dans ce vaste souterrain, il fallait un permis spécial pour descendre, ses entrées et ses sorties étaient jour et nuit rigoureusement gardées. Le tout s'inspirait des données les plus récentes de la science, de la pensée et de la mécanique, obéissant à un ordre poétique qui faisait oublier aux malades leur triste état. La Clinique Idéale donnait, en effet, avec son confort, son charme et son sourire, une sensation de bonheur, d'aisance, de bonté; à travers ses grilles fleuries, on s'imaginait les hommes et le monde comme un ensemble très harmonieux. Le passé, avec ses peines et ses lieux tragiques et ses personnages mornes n'existait plus. C'était le présent, doux et calme, qui poussait ses branches parfumées vers un printemps à venir.

— Voulez-vous rester ou partir? demandait-on au malade aussitôt guéri. S'il répondait : — Je veux partir, les docteurs le gardaient encore, car cette réponse ne prouvait-elle pas que la guérison n'était pas complète. S'il répondait : — Ça m'est égal, on le laissait apparemment libre, bien qu'il fût constamment surveillé. S'il répondait : — Je veux rester, on continuait à le soigner jusqu'au jour où il exprimait le désir de partir. Les faibles de volonté n'osaient pas s'éloigner, mais lorsqu'ils manifestaient l'envie de la vie libre, on les soumettait à l'essai, et parfois il y en avait parmi eux qui tôt ou tard revenaient, sauvés par les inspecteurs de la Clinique Idéale.

C'était par l'amour et par la persuasion qu'on voulait transformer ces épaves en êtres normaux; cependant,

lorsqu'ils le jugeaient nécessaire, les docteurs employaient sur certains sujets des méthodes brutales : un incendie, une bagarre, une révolte, une attaque nocturne de bandits et force coups de feu; mais, devant ces actions de violence, les patients réagissaient plutôt dans le sens le moins favorable à leur guérison, ils s'enfonçaient davantage dans la manie de la persécution.

— Ça ne donne pas grand'chose de bon, fit Rudyard Zankis en présence de tout son personnel, pendant une séance secrète; dorénavant, vous abolirez toute méthode sévère et vous reviendrez aux principes les plus humains et qui sont à la base de ma fondation. Depuis de longs siècles le monde s'est égaré en créant des fantômes hideux; sa fantaisie s'est altérée, à ce point que les légendes les plus dangereuses ont pris naissance. La peur parmi elles a fait de la manie de la persécution la première loi des peuples; et tout s'est compliqué pour aboutir à ce spectacle donné par des hommes qui empêchent leurs frères de recueillir librement les fruits des arbres, la terre n'étant plus, comme jadis, ce que la mer est toujours pour les poissons et l'air pour les oiseaux. L'humanité tout entière, comme un seul homme, est tombée malade. Ceux qui ont perdu tout espoir dans la guérison ne sont que des pessimistes, c'est-à-dire des malades qu'il faut soigner : ce que j'ai voulu faire, moi Rudyard Zankis, par tous les moyens. Que chacun soigne son prochain, et nous arriverons à l'ère de la joie, l'ère logique. C'est simple : il suffira que les hommes abandonnent ces idées fixes de la vitesse, de la richesse, de la grandeur, de la quantité, de la puissance, de la violence, toutes choses vaines dans ce monde qui appartient à tous et à personne, et qu'ils reviennent à l'idée de la qualité des sentiments. Tout le problème est là : êtes-vous pour la quantité ou pour la qualité? La quantité, étant infinie, donc irréalisable, conduit à la folie. La folie à cette époque bat son plein. J'en ai souffert, moi aussi. Après avoir fait fortune, on a dû m'enfermer. Il y a eu des moments où les hommes marchaient beaucoup et tous avaient les pieds abîmés. Aujourd'hui c'est

l'esprit qu'on exploite trop dangereusement, c'est donc le cerveau qui s'est abîmé, tandis que les pieds restent sains. L'homme court, sans raison, d'une extrémité à l'autre. La sagesse consiste à répartir une saine fatigue dans tous nos membres. Aussi le monde est-il plein de cliniques; tout édifice où les hommes s'abritent pour s'isoler n'est qu'une clinique : les prisons, les hôpitaux, les couvents, les églises, les fondations philanthropiques, les maisons mêmes; partout l'homme cherche à se construire un abri, selon les moyens dont il dispose, et non pour se séparer des bêtes, mais de ses semblables. A bien y réfléchir, c'est un spectacle grotesque que cette peur de l'homme au voisinage de l'homme, cette peur d'un peuple en face d'un autre; le fait est que tous ont peur, les forts pas moins que les faibles. Ce qu'on appelle le progrès avance sous le signe de la peur, parce que l'homme a perdu la trace des lois naturelles. Où va-t-il ainsi? Je vous l'ai déjà dit. Dans les abîmes. Ses méthodes de guérir sont aussi artificielles, inspirées par des principes « modernes » qui voudraient réussir à rétablir la santé humaine dans un milieu qui s'oppose constamment à l'équilibre de nos facultés. Nous vivons dans l'enfer, mais nous nous obstinons à croire que c'est le paradis. L'enfer, c'est l'enfer, et on ne peut y vivre qu'une vie infernale. Commençons donc à rétablir sur terre, petit à petit, le paradis de nos ancêtres avec ses faunes, ses nymphes, ses pâtres. Voici quelques mètres carrés de ce paradis : ma Clinique Idéale. Les autres n'ont qu'à suivre mon exemple, multiplier ce genre d'heureuse fondation. Quand viendra le temps où nous aurons un nombre considérable de Cliniques Idéales dans le monde, nous aurons toujours moins d'enfer. Lorsque le monde entier ne sera qu'une Clinique Idéale, l'humanité sera guérie.



Jean Kiros vivait à la Clinique Idéale depuis six mois. C'était un malade aux souffrances secrètes et impénétrables. Il ne confiait ses peines qu'à son journal, ce

petit cahier noir qu'il cachait sous son oreiller avec un petit crayon, et l'un et l'autre lui tenaient compagnie. Il les avait achetés au Pyrée le jour même qu'il quittait son pays pour aller commencer dans des villes étrangères une vie douloureuse d'exilé. D'une écriture presque invisible il y fixait, chaque soir, ses souvenirs anciens et récents, ses considérations sur son présent et sur son avenir. Ce petit livre, fruit mûri de sa pensée, reposait sous sa tête et gardait la tiédeur de l'oreiller, celle aussi de la poche pendant la journée.

C'était un petit livre constamment tiède.

« Dans ce lieu que Rudyard Zankis appelle paradis terrestre, y disait-il, j'ai fini de vivre ma véritable vie qui était celle d'un homme très libre. Si, avant d'y entrer, j'étais malade, à présent je le suis davantage, mais je n'ose pas l'avouer à mes bienfaiteurs, ça me ferait de la peine, ce serait une mauvaise action, une ingratitude trop grande. Ainsi je ne dirai jamais que je suis souffrant. C'est vrai que, pendant mes vagabondages, je ne me portais pas mieux, mais à mes malheurs venaient de temps à autre se mêler des petites joies inoubliables, d'où ma raison de vivre sortait fortifiée. C'est vrai qu'un soir je suis tombé, à bout de forces, et peut-être ne me serais-je plus relevé; le contraire aurait pu se produire, et, dans ce cas, en rouvrant les yeux à la vie, j'aurais été heureux et fier de moi-même ainsi que mes ancêtres me l'ont enseigné : tomber et se relever de soi-même, c'est une éducation comme une autre, que chaque homme porte dans son sang; nous obéissons à nos propres lois, qui sont anciennes et si profondes qu'on a tort si l'on s'obstine à vouloir les changer. D'ailleurs, toute méthode pour les transformer ne touche qu'à la surface de notre organisme, cet abîme sans fond, cet arbre dont les racines se perdent dans les siècles. Ne détournez pas du désert ceux qui aiment marcher dans la solitude des sables, dans l'espoir de se désaltérer à l'oasis lointaine; n'arrêtez pas les tziganes dans leur éternel voyage; n'enfermez pas les oiseaux, même dans la plus belle cage; ni le mendiant dans l'abondance. Ce qui dans

l'homme est un désir doit rester un désir. Ainsi moi je désirais triompher, mais par mes moyens; j'aurais voulu conquérir le monde, et non par le hasard, et non du jour au lendemain, et non par la pitié, mais petit à petit. J'aurais voulu passer de la misère à la richesse, de l'indifférence à la gloire, de la faiblesse à la force, comme on bâtit un immeuble qui doit être solide. J'aurais pu ne pas y arriver, si j'étais d'avance un vaincu; mais un vaincu, je le suis sans doute à présent qu'on m'élargit un bonheur qui n'est pas mon œuvre à moi. Et c'est un bonheur trop grand pour moi, trop lourd, il m'écrase. Je suis trop fragile pour le supporter, et il est venu à moi tout d'un coup, ce qui est pire, lorsque j'étais perdu dans l'enfer; voici, sans aucune préparation de mon âme si sensible, que je me suis réveillé dans un étrange paradis. Il fallait, pour que je guérisse, passer par le purgatoire avant d'entrer ici, et sans doute dans le purgatoire aurais-je eu mes aises. Je le dirai, à la première occasion, à Rudyard Zankis et franchement. Cet apôtre a ses lacunes, comme tous les apôtres. Il déplace les hommes sans demander leur avis. Tout le monde au paradis! Et voici que je suis malheureux, hanté par cette « idée fixe » d'un bonheur qui bouleverse mon pauvre esprit, non préparé encore à de pareils excès de philanthropie. Cependant, je fais continuellement auprès de moi-même un beau travail de persuasion au moyen de longs dialogues entre moi et ma conscience, je m'adresse des demandes et je me réponds pour me rassurer moi-même et toujours moi-même et parfois j'y réussis et ça me paraît un triomphe de m'adapter à ce bonheur ennemi, mais, hélas! ça ne dure pas longtemps; soudain cette « idée fixe » du bonheur éternel m'assaille et tout mon organisme en est troublé : je voudrais sortir d'ici pour aller chercher abri sous les ponts du fleuve, parmi les hommes pauvres et libres qui sont mes vrais amis, et, si je suis couché, je me lève à la recherche du calme qui revient capricieux quand il le veut lui. Ainsi je songe à m'évader de ce lieu splendide dont le confort excessif est la source de mes cauchemars; chaque nuit

je voudrais franchir la grille qui me sépare des vivants et si je ne le fais pas, c'est peut-être parce que la grille est encadrée partout de si belles roses que j'aurais un regret de les meurtrir. Je passe mes jours et mes nuits à me demander ce qu'il faudrait faire pour modifier mon sort; je ne sais pas au fond ce que je veux, car je ne pense pas toujours de la même façon. Je dois avouer qu'à certains moments, je me sens si heureux d'être ici que mes forces m'abandonnent presque, et ensuite je me dis qu'il m'est impossible de supporter encore un jour ce bonheur, et, aussitôt après, cet état de choses m'est absolument indifférent. J'ai tout de même, à la profonde base de ces tourments, un faible espoir de victoire sur moi-même : ça serait ce que mes médecins appellent la guérison. Je voudrais guérir. Car, paraît-il, l'homme sain doit savoir se trouver bien d'être ici comme ailleurs. Ce n'est pas un mystère, ni pour moi ni pour les autres, que je suis un pauvre malade, mais je sais que, ailleurs qu'ici, je me trouverais tout de suite mieux, ce que les médecins ne comprennent pas; il est vrai aussi que je leur cache bravement mon « idée fixe ». Ils me voient maigrir, manger sans faim, dormir sans sommeil et me demandent : — Comment vous portez-vous? — Je réponds : — Bien. — Cependant, me recommandent-ils, ne cessez pas de prendre vos reconstituants. — Ce que je fais sagement. Mais, aussitôt que j'aurai suffisamment de forces, je m'évaderai, sans pitié peut-être, pour les belles roses que je vois d'ici ».

★

Ce fut le dimanche de la tombola, à la Clinique Idéale. Tout le monde était dans le parc, et c'était un splendide après-midi de printemps. La fête dura jusqu'au soir, et, le dîner sous les arbres une fois fini, on assista à une séance de cinéma. Le Comité directorial de la Clinique parut sur l'écran, et un monsieur jusqu'alors inconnu adressa ce discours aux spectateurs :

« Mesdames et Messieurs, le film que nous vous présenterons tout à l'heure est la reproduction fidèle du Pa-

radis terrestre qui est situé sur la côte d'Azur. Ensuite nous allons tirer au sort, parmi vous tous, le nom de la personne favorisée par la chance, pour aller vivre, le reste de sa vie, dans ce lieu dit le Paradis Terrestre. »

Les lumières du parc s'éteignirent, et une agréable musique jaillit des arbres. La vision allait commencer, et tout d'abord apparut à l'écran la terre solitaire, avant même la création de l'homme; ce fut ensuite la naissance des animaux et le passage de la bête à la créature humaine; on vit l'homme à l'époque des cavernes, en lutte contre les fauves, utiliser le bois comme arme d'attaque et de défense, ensuite faire jaillir l'étincelle du choc des silex, découvrir le bronze, le fer; ce furent les premiers combats entre hommes et hommes, la formation des tribus, l'adoration des chefs et des dieux; ailleurs surgissaient les pâtres, les nymphes, les faunes, dans un royaume d'amour; ailleurs cependant les hommes ne cessaient de se livrer bataille avec des armes de plus en plus perfectionnées et meurtrières; un peu partout sur la terre, une fièvre de conquête, une soif de sang s'emparaient des collectivités; là où les troupeaux paissaient, des villes surgissaient, entourées de murs et de forteresses; bientôt les hommes franchissaient les mers, les montagnes, à la découverte de mondes nouveaux, de moyens de plus en plus efficaces pour vaincre. Ainsi l'humanité allait connaître les épidémies, les famines, les révoltes, les guerres, les tyrannies, les maladies et les morts étranges; et plus elle cherchait à savoir, à comprendre, à approfondir le mystère de l'univers et de la création, et plus elle s'enfonçait dans le désespoir et dans la folie. La race humaine, multipliée, n'était plus qu'une multitude de vers rongeant la terre, cherchant des abris pour échapper à soi-même et à sa propre contagion. Obsédée par la fièvre du monstrueux, de la vitesse, de la richesse, de la domination, elle allait détruire en un jour ce qu'elle avait construit le long des siècles; et l'on vit apparaître à l'écran les premiers lazarets, hôpitaux, prisons; des séismes abattaient des villes, des volcans vomissaient feux et cendres sur les

peuples qui avaient osé élever sur leurs versants des grandes maisons; des digues se brisaient, les eaux inondaient les pays, des fleuves sortaient de leur lit pour envahir la terre habitée; et ailleurs on bâtissait des immeubles hauts à défier les nuages et, du dernier étage, des hommes se jetaient dans le vide. On arriva ainsi à ce siècle, avec ses découvertes infernales et ses guerres et ses révolutions et tous ses bouleversements, et ses richesses absurdes et ses misères encore plus absurdes; et on vit, dans leurs efforts de chaque jour, les saints venir en aide aux victimes du progrès et ensuite les saints à leur tour succomber à la fatigue ou subir la contagion d'un de ces maux innombrables qui fauchent l'humanité; et on vit les alcools, les stupéfiants, les tabacs, ainsi que les passions les plus effrénées, faire leurs ravages, dans le monde : ce fut ce qu'on appelle la ville, un spectacle à faire frémir; on y vit les intérieurs d'une maison d'ouvriers, d'un logis bourgeois, d'une villa, puis les endroits du plaisir, les prisons, les hôpitaux et les taudis des quartiers misérables, et sous le brouillard la queue des affamés au seuil de la soupe, et les mendiants blottis à la terrasse d'un restaurant, et les gueux au bas des ponts, et les ivrognes et les désespérés en grand nombre portés à la morgue. Après ces tableaux tragiques, on vit surgir à l'écran une belle aurore qui rayonna sur le plateau de Montmartre aux nuits sataniques, et le Sacré-Cœur apparut dans son immaculée candeur, tandis qu'en bas l'océan des toits parisiens écumait; et la Clinique Idéale, placée comme un gâteau dans une gerbe de fleurs, fit son apparition triomphale.

— D'ici, fit une voix agréable de speaker, une splendide auto amènera l'heureux gagnant de la tombola, au Paradis terrestre.

Et ce fut alors la côte d'Azur dans tout son charme, ses couleurs, ses parfums, ses musiques; on y rencontrait des jeunes gens qui, habillés de blanc, souriaient au soleil, et voici une allée couronnée de roses, qui conduit à la villa des rêves, qu'on aperçoit déjà au travers d'une grille en fer forgé comme une fine dentelle véni-

tienne; des lys, des magnolias accompagnent le visiteur jusqu'au seuil du Paradis. Plusieurs jardiniers soignaient amoureusement des plantes; çà et là, des jets d'eau arrosaient un merveilleux monde floral, des cygnes voguaient dans les bassins, des oiseaux chantaient dans les arbres chargés de fruits; c'était le royaume de la paix et de l'amour; et ses stores colorés et ses chaises-longues, c'était une invitation aux siestes, à la méditation, à la lecture, aux conversations à mi-voix entre créatures qui s'aimaient, au sommeil doux des convalescents qui se préparent avec une joie enfantine à faire leur rentrée dans la vie.

Le Paradis terrestre comprenait trois étages, un pour l'étude, un pour le repos, un pour les repas. Le gagnant disposera toujours de l'auto qui l'amènera de Montmartre à la côte d'Azur et d'un yacht qui apparut sur l'écran dans toute sa blancheur, balancé sur une mer de cobalt, sous un ciel parsemé d'étoiles. La villa dans ce pur soir velouté, dentelée de feux de bengale, était la brillante illustration d'un conte des *Mille et une Nuits*. Le parfum de ses roses, de ses magnolias, de son jasmin arabe, de ses lys, son silence, ce chœur de voix argentines accompagné d'un délicat clavecin, ces jeunes gens tous blancs qui se promenaient le long des platanes, doucement portaient les spectateurs à se dire que la vie est belle, et qu'on était loin des angoisses de cette grande ville que du plateau de Montmartre on voyait comme une immense flotte en lutte avec les vagues.

Et la vision prit fin et le parc de la Clinique Idéale s'illumina et ce furent des conversations animées parmi les convalescents. Dans une boule en cristal flottaient les noms des candidats au trône fabuleux. Une petite fille, les yeux bandés, tira au sort devant tout un monde attentif et palpitant, et le comité déplia le papier du bonheur et le nom du gagnant remplit l'air :

— Jean Kiros.

★

D'ici six jours, écrit Jean Kiros dans son journal, une voi-

ture m'emportera loin, dans ma nouvelle « propriété » dite le Paradis Terrestre. Le caprice d'un homme en complicité avec mon sort a voulu me combler de richesses; me voici « grand seigneur ». Tout le monde dort à la Clinique Idéale pendant que je veille sur mon petit cahier, mon seul, mon véritable ami à qui je confie mes idées. Rudyard Zankis, je vous cherche et je ne vous trouve pas, mais je voudrais vous parler sur votre cas et sur le mien, franchement. Je ne suis pas un ingrat, je suis un pauvre malade qui a la meilleure volonté de guérir; sans ça depuis longtemps je vous aurais quitté; à vrai dire, je ne sais pas moi-même ce que je désire. Je ne désire rien résolument. Tantôt je vois ici, tantôt je vois ailleurs mon salut, tantôt ni ailleurs, ni ici, tantôt en aucun lieu. Je change soudain d'idée et je passe du bonheur à la tristesse, de l'indifférence à l'obsession sans pouvoir m'en rendre compte. C'est un déséquilibre que je n'ose pas avouer, dirais-je par éducation. J'ai cette qualité, la seule qui me reste, et c'est elle qui m'oblige, au prix des plus lourds sacrifices, à dompter constamment ces révoltes effrayantes de mon esprit. Jusqu'à présent, personne, dans cette Clinique Idéale, ne s'est aperçu de tout ce qui se passe dans mon cerveau; mais ma crainte, c'est que d'un instant à l'autre la folie m'oblige à faire ce que je ne veux pas faire. Ce serait peut-être la folie, ma vraie volonté qui donnerait des ordres précis à mon corps : alors je me révélerais brusquement un autre, j'incendierais la clinique, je ferais un massacre de son personnel et de ses malades, je prendrais la fuite, les mains couvertes de sang. Mais serait-ce un sang d'innocents? Je n'ose pas l'affirmer. Il y a, entre celui qui tue et sa victime, toujours des rapports logiques, faits d'une logique qui échappe à ceux qui jugent. Je voudrais éviter que tout cela arrive afin que je puisse rester digne de l'accueil qui m'a été fait dans cette Clinique. Ainsi je ne refuserai pas de me faire conduire en voiture jusqu'au Paradis Terrestre, et, à cette occasion, je saurai retrouver mon sourire. Personne ici n'est coupable de mon mauvais état de santé, qu'ils ignorent. C'est moi, en gardant jalousement le secret de mon mal, qui suis le seul responsable. Si je réussissais à guérir, j'élèverais un hymne à ma volonté. Si ma volonté se casse, c'est qu'elle n'aurait pu supporter encore

longtemps le poids de la vie et du monde. Riche de si bonnes intentions, maintenant je tâcherai de m'endormir. D'ailleurs six jours encore me séparent du départ.



Rudyard Zankis se mit au balcon pour voir partir Jean Kiros. Il était ému et satisfait de son œuvre humaine. L'auto disparue, il s'introduit dans la chambre du jeune Grec.

— Tout y est en parfait ordre, tout y est propre. Cher enfant, se dit-il, te voici heureux.

Il s'assoit sur le petit lit, il touche l'oreiller encore tiède, et le soulève un instant. Le cahier noir était là; Jean Kiros avait oublié de l'emporter avec lui. Rudyard Zankis met ses lunettes, il commence à le lire, il continue à le lire, de plus en plus anxieux, son attention grandit aux dernières lignes de ce *confiteor*, ses mains tremblent.

Je suis arrivé, d'effort en effort, à la veille de mon départ pour le Paradis Terrestre. Que de sommeils agités pendant ces nuits d'attente! Que de calmants avalés! Et quels cauchemars! Pourquoi, Rudyard Zankis, m'avez-vous arraché à la vie? Vous ignorez le charme des quais, la joie de se sentir libre et seul aux bords de l'eau, sous un pont, en suivant l'apparition de l'aurore. Nous les pauvres, nous ne possédons rien, mais tout nous appartient; une entente existe entre la nature et nous; nous parlons aux eaux, aux oiseaux, aux poissons, aux insectes, aux animaux, aux étoiles, à la lune, au soleil, à la neige, à la pluie, au brouillard, à la chaleur, au froid, au vent, à la terre, aux cieux et jusqu'aux dieux et tout nous répond avec amour; si, épuisés, nous nous écroulons, c'est que notre âme et notre corps vont au repos, repos quotidien ou éternel.

Rudyard Zankis mit le livre dans sa poche, sortit de la Clinique Idéale et alla s'enfermer dans sa petite chambre de la rue Lepic. Là, il n'eut pas le courage de relire encore une fois le journal de Jean Kiros. Allongé sur son lit, il attendit le soir, en proie à des méditations

bien sévères. De toute la journée, il ne voulut ni manger ni boire; le feu seul éclairait la pièce.

— Ainsi s'exclama-t-il, mes principes ont fait faillite. Trop tard je viens d'apprendre que personne au monde n'a le droit ni le devoir de se juger soi-même, ni les autres. Juger, punir, récompenser, tout ça fait partie de l'instinct. Ce qu'on appelle la raison, c'est un mythe, aucun homme ne la possède. C'est là un secret impossible à découvrir; moi, par exemple, j'aurais mieux fait de le laisser aux mains des dieux qui sont, eux, les seuls arbitres des destinées humaines. J'ai voulu égaler leur puissance à coups de billets de banque, uniquement pour changer la face du monde, pour arrêter dans leur cours les lois fatales qui gouvernent l'univers; j'imaginais sur la terre une rapide multiplication de Cliniques Idéales; des villes, des Etats, des continents embrassant ma religion; et je m'aperçois que le malheur franchit tous les obstacles. Nous les hommes, tout ce que nous pouvons faire, c'est de modifier, en bien, en mal, la surface des choses; mais l'âme, ce puits profond, reste, à sa base, inviolable; tout progrès n'est que du dilettantisme. Jean Kiros est là, avec ses confessions, à dénoncer l'impuissance de tous ces médecins guérisseurs qui s'arrogent le titre pompeux de maîtres en psychotechnie. S'il y avait un malade à la Clinique Idéale, c'était bien lui, ce pauvre garçon, qui par politesse n'a jamais osé avouer son mal. Cependant, aux yeux de mes « hommes de science », il passait pour le mieux portant. A l'idée que ma Clinique a gardé, sans rien comprendre, un être si dangereux, mon cœur se serre. Je ne veux plus qu'il reste chez moi, je n'ai jamais songé à en faire un prisonnier. Qu'il revienne à la société, qu'il reconquière sa liberté, qu'il vive, qu'il meure où il voudra!

Rudyard Zankis se leva :

— C'est minuit, fit-il, si la voiture a bien marché, s'il n'y a pas eu d'accident, Jean Kiros est arrivé.

Il demanda au téléphone le Paradis Terrestre, et la compagne de voyage de Jean Kiros lui répondit :

— Jean Kiros est au lit. Il ne dit rien, il ne se plaint

pas, il ne veut rien, il ne bouge pas, ses yeux sont entr'ouverts, il est dans un état de faiblesse alarmant. Lorsque nous sommes arrivés devant la grille du Paradis Terrestre, il ne voyait plus. L'émotion, sans doute, a brisé ses nerfs; il s'agirait selon moi, d'une très grave crise nerveuse.

Rudyard Zankis accrocha :

— Je ne veux plus rien savoir, se dit-il. Le crime, hélas! est consommé. Ce pauvre Jean Kiros me rappelle ces oiseaux qui, enfermés dans de jolies cages agonisent, immobiles, sans plus désirer, ni de rester ni de s'enfuir, car toujours trop tard on ouvre leur cage, quand toute volonté de vivre les a abandonnés. Mais seul je connais le drame de cet enfant; moi qui suis coupable de tout par ignorance et par présomption, je le reconnais et je crains déjà les assauts du remords. Il me faut donc un sommeil sans rêves, infini. Où est-il le cahier? Avant de m'endormir pour toujours, je dois tout détruire de ce qui fait mon identité. A travers Georges Brawn on peut arriver à Rudyard Zankis et ensuite à mon nom véritable. Toute trace de moi doit disparaître : je suis parti pour un long voyage.

Rudyard Zankis fouilla toute sa chambre pour retrouver la pièce d'accusation, le petit cahier noir de sa « victime » Jean Kiros. Une heure, deux heures, trois heures, il continua à le chercher un peu partout, et toujours calme, deux, trois, quatre, cinq fois recommença sa recherche, ne cessant pas de jeter dans la cheminée ses papiers; enfin, du fond d'une malle, il sortit un cahier noir tout neuf.

— Le voilà, s'écria-t-il, le voilà le journal de Jean Kiros. Et sans même l'ouvrir il le jeta aux flammes. Ceci fait, il s'allongea sur son lit, dans l'attente de son sommeil préféré, un sommeil sans rêves et infini.



Ce sommeil ne dura pas même un instant. Rudyard Zankis se souvint tout d'un coup qu'il avait mis le cahier de Jean Kiros dans sa poche. « Si je m'étais

endormi, on l'aurait trouvé sur moi; si je l'ai encore, c'est que sa mission n'est pas finie. Quelle heure est-il? Trois heures. Partons.

Au volant de son auto, il gagna la Clinique Idéale, et se dirigea vers le vestaire où il gardait jalousement les haillons de ses misérables protégés. Il prit la boîte qui contenait les habits de gueux de Jean Kiros, et, remonté dans l'auto, vite démarra, dévorant la route qui l'amenait au Paradis Terrestre. Aussitôt arrivé, il fit habiller le malade avec ses anciens vêtements et avec lui revint à Paris.

Le quai proche de la morgue était obscur et désert; à cet endroit-là, juste en bas du pont où Jean Kiros avait été recueilli par les inspecteurs de la Clinique Idéale, Rudyard Zankis déposa le malade. « Puisse la nature, dit-il, accomplir le miracle de la guérison. » Et inaperçu, il s'éloigna pour aller se cacher derrière une péniche.

Quelques instants après, il vit un groupe de pauvres s'approcher de Jean Kiros, l'entourer, prendre soin de leur camarade perdu et retrouvé, faire du feu de bois. Dans le silence du soir, il entendait leurs discours naïfs, les paroles qu'ils lui adressaient pour le rappeler à la vie; et il y avait parmi eux une femme qui le serrait sur sa poitrine.

Dans toute cette chaleur d'amour vrai, Jean Kiros semblait dormir d'un sommeil doux, d'un sommeil d'ange; à l'aube, les hommes se levèrent, laissant à la femme tous leurs chiffons :

— Couvre bien cet enfant, nous reviendrons, lui dirent-ils.

Les eaux chantaient d'une seule voix avec les oiseaux et les arbres. D'un pont à l'autre, les pauvres allaient interroger la nature, qui garde le secret de la vie.

ANTONIO ANIANTE.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

André Breton: *L'Amour Fou*, Collection « Métamorphoses », Gallimard. — Abel Bonnard : *Savoir Aimer*, Albin Michel. — Jacques Chardonne : *L'Amour c'est beaucoup plus que l'amour, pensées d'un romancier*, Stock. — Bernard Esdras-Gosse, Julien Guillemard, Raoul Gain :*Anthologie des Ecrivains havrais*, Marcel Etaix, Le Havre.

L'Amour Fou. Je vous ai dit plusieurs fois en vous parlant de M. André Breton la qualité de sa langue. Elle est fort souvent d'un grain serré, d'une dureté diamantine, d'une netteté crépitante et fulgurante. Et rien qui sente le délayage et la fioriture! La sensation et l'idée, brusquement saisies avec une impérieuse certitude et comme figées en plein vol. Impression d'une flamme immobilisée au plus vif de son jaillissement. Aussi bien, M. Breton demande à l'expression les qualités mêmes du cristal.

L'œuvre d'art, dit-il, au même titre d'ailleurs que tel fragment de vie humaine considérée dans sa signification la plus grave, me paraît dénuée de valeur si elle ne présente pas la dureté, la rigidité, la régularité, le lustre, sous toutes ses faces, extérieures, intérieures, du cristal.

Mais ce figé étincelant et tranché du cristal, M. Breton ne le goûte qu'à titre de réussite immédiate et non comme l'aboutissement d'un travail de perfectionnement! La certitude, la fixité du cristal, mais comme attributs de l'expression jaillissante et spontanée! C'est dire qu'en dehors des minutes de merveilleuse inspiration, on risque de ne pas attraper ce point de perfection! Aussi bien, ce sont ces seules minutes qui valent pour M. Breton! Car elles apportent les divines et mystérieuses trouvailles, les surprises, où quelque chose d'étrange, d'imprévu, de mystérieux s'est laissé happer. Il est

assez curieux de voir M. Breton parler de la « beauté convulsive » avec la même insistance que de l'expression cristalline. Ne serait-ce point dans cette tension que résiderait pour lui la vertu de l'expression? La netteté fixe et scintillante du cristal où résonne cependant un mouvement; le jaillissement capté tout vif dans l'immobile gemme. « La beauté convulsive, dit-il, sera érotique-voilée, explosante-fixe, magique-circonstancielle ou ne sera pas. » Notez surtout cette particularité : « explosante-fixe ».

L'intérêt d'une œuvre d'art, M. Breton le décèle à un trouble physique immédiat : « la sensation dit-il, d'une aigrette de vent aux tempes susceptible d'entraîner un véritable frisson ». Et il vous cite un bon nombre d'expressions caractéristiques de Baudelaire, de Rimbaud, de Lautréamont douées de cet étonnant pouvoir.

Vous trouverez dans ce livre des explications sur la région profonde du « creuset humain » où M. Breton se propose de saisir ces mystérieux jaillissements qui sont « trouvaille », « surprise » et « révélation ». Vous le verrez opérer de significatives liaisons entre certaines formes privilégiées du « hasard » et les obscurs cheminements du désir et « la forêt d'indices » où il parle en secret.

Son attitude créatrice, M. Breton la définit en termes pertinents et fort bien venus :

> Aujourd'hui encore je n'attends rien que de ma seule disponibilité, que de cette soif d'errer à la rencontre de tout, dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous étions appelés à nous réunir soudain. J'aimerais que ma vie ne laissât après elle d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente. Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique.

J'aimerais vous citer beaucoup de passages de M. Breton, de ces pages de netteté serrée où crépitent de brèves fleurs de feu, où passe en même temps le coup de vent qui vous enlève et va faire trembler de magiques résonances aux bords de l'horizon : « A flanc d'abîme, construit en pierre philosophale, s'ouvre le château étoilé. » Je ne peux résister au plaisir de vous citer deux fragments qui me semblent remar-

quables et pour leur cadence et pour leur qualité évocatrice et pour leur pouvoir d'incantation :

La même rivière ainsi tourbillonne, griffe, se dévoile et passe, charmée par les pierres douces, les ombres et les herbes. L'eau, folle de ses volutes comme une vraie chevelure de feu. Glisser comme l'eau dans un étincellement pur, pour cela il faudrait avoir perdu la notion du temps. Mais quel abri contre lui! Qui nous apprendra à décanter la joie du souvenir?

Et quel beau passage lyrique que celui-ci :

Elle n'est sujette, la nature, à s'illuminer et à s'éteindre, à me servir et à me desservir que dans la mesure où montent et s'abaissent pour moi les flammes d'un foyer qui est l'amour, le seul amour, celui d'un être. J'ai connu, en l'absence de cet amour, les vrais ciels vides, les flottaisons de tout ce que je me préparais à saisir sur la mer Morte, le désert de fleurs. La nature me trahissait-elle? Non, je sentais que le principe de sa dévastation était en moi. Il ne manquait qu'un grand iris de feu partout de moi pour donner du prix à ce qui existe. Comme tout s'embellit à la lueur des flammes! Le moindre débris de verre trouve moyen d'être à la fois bleu et rose. De ce palier supérieur du Teide où l'œil ne découvre plus la moindre herbe, où tout pourrait être si glacé et si sombre, je contemple jusqu'au vertige tes mains ouvertes au-dessus du feu de brindilles que nous venons d'allumer et qui fait rage, tes mains enchanteresses, tes mains transparentes, qui planent sur le feu de ma vie.

L'amour pour M. André Breton est un sentiment extrêmement riche en significations et en révélations. Et ce sont ses formes les moins modérées, les plus folles, les plus exubérantes, qui lui apparaissent les plus dignes d'intérêt et les plus riches en apports merveilleux. L'amour que chante M. Breton, c'est « la passion aux mille yeux égarés » qui est délire et déraison, celle qui, dégagée de toute hantise de péché, est innocence absolue et s'abandonne sans contrainte à ses impulsions. « On ne peut s'appliquer à rien de mieux qu'à faire perdre à l'amour cet arrière-goût amer, que n'a pas la poésie par exemple »... « Il n'y a jamais eu de fruit défendu. La tentation seule est divine »... Mais on est un peu étonné lorsque M. Breton marie à cette conception de l'amour fou, et qui ne connaît que la griserie de ses tentations, une loi inattendue et arbitraire de fidélité.

Eprouver le besoin de varier l'objet de cette tentation, de le rem-

placer par d'autres, c'est témoigner qu'on est prêt à démériter, qu'on a sans doute déjà démérité de *l'innocence*. De l'innocence au sens de non-culpabilité absolue. Si vraiment le choix a été libre, ce ne peut être à qui l'a fait, sous aucun prétexte, de le contester. La culpabilité part de là et non d'ailleurs. Je repousse ici l'excuse d'accoutumance, de lassitude.

Pourquoi l'amour fou et innocent ne pourrait-il pas varier autant qu'il lui plaît l'objet de sa tentation? M. Breton n'en donne pas de raison décisive. D'une manière générale, la conception que M. Breton nous présente sous le nom d'amour fou m'a l'air d'un composé, savoureux d'ailleurs, d'ardeur déferlante et de postulations idylliques un peu floues. Le lecteur désire sur plusieurs points un effort plus poussé d'approfondissement et de précision. Qu'on soit d'accord ou non avec M. Breton sur l' « Amour fou », je ne l'en tiens pas moins pour l'un des remarquables écrivains français d'aujourd'hui!

A sa manière, le petit livre de M. Abel Bonnard : **Savoir aimer,** est un chef-d'œuvre. On n'en finirait pas si l'on voulait simplement énumérer la liste de ses charmes et de ses agréments. L'esprit de M. Bonnard est agile et il est aigu; il est pénétrant et il est pétulant; il est incisif et il est plein de caresses pour l'imagination; il est lucide sans tourner à l'âcreté; il est perspicace et il est indulgent. M. Bonnard voit dans l'amour les éléments de qualité douteuse et il côtoie les éléments de qualité cruelle. Mais au fond, il garde toujours pour l'amour et les femmes une reconnaissance de poète au regard frais et émerveillé. Ce psychologue lucide et qui a toutes les aptitudes requises pour ne pas se laisser duper sait fort bien éviter les dangers d'une analyse aiguë appliquée aux griseries et aux vertiges de l'amour. Il est persuadé au fond de lui que l'amour est le domaine où il convient pour n'être pas dupe de se laisser parfois duper avec naïveté et ravissement. La lucidité du psychologue ne détruit pas chez lui la foi très vive du poète. D'une main légère, il sait enlever de l'Amour ses voiles chatoyants et mettre à nu les secrets de ses jeux qui ne sont pas toujours de haute qualité, mais s'il ne craint pas quelques irrévérences et quelques moqueries à l'égard du dieu, il reste au fond en état de complicité fervente avec lui.

Ce moraliste expert à l'analyse a le privilège de garder pour l'Amour son âme fervente et fraîche du matin. Heureux qui peut rester ainsi clairvoyant et enchanté! C'est dans son tact et sa gentillesse même que M. Bonnard trouve quelques limites: il frôle quelques gouffres, mais il passe vite à côté d'eux, évasif et songeur, avec un tressaillement révélateur cependant. Il possède l'art des formules nettes et affilées, concises et toutes pleines d'échos. Son esprit est virevoltant et étincelant. Très souvent le trait juste et lestement dardé se pique au cœur du sujet comme une flèche qui s'enfonce vibrante au centre de la cible. Et s'unissent dans l'expression la fermeté, la vivacité, l'ingéniosité et le scintillement. M. Bonnard n'est pas ennemi du style à facettes, ni des pointes, mais une sensibilité très fine et jamais étalée lui fait rencontrer la note bien venue de tendresse, de rêverie et de mélancolie. On écoute M. Bonnard avec complaisance; on se dit qu'il est le maître d'une science charmante, et en l'écoutant on est un peu enclin à prendre en pitié l'activité forcenée et haletante d'une époque qui, emportée par sa fièvre d'agitation, n'a plus de temps à perdre aux délices et aux délires de l'amour. On se dit aussi que l'expression « Savoir Aimer » est peut-être de quelque façon un paradoxe. On songe à tout ce qu'il y a d'énigmatique dans l'amour, à la manière dont la bonne volonté y compte peu, même pour les âmes les meilleures. L'amour est un monde d'une logique fantasque où les empressements les plus adroits, les soins les plus diligents, les attentions les plus averties et les plus judicieuses, risquent fort souvent d'être peine perdue et d'aller même à l'encontre de leur but. Dans ce monde singulier, les moyens les mieux adaptés aux fins à obtenir peuvent devenir les moyens les plus efficaces pour ne pas les atteindre. En fin de compte, le petit livre de M. Bonnard est un de ceux qu'on quitte sur une impression d'enchantement et avec un peu de perplexité.

L'amour, c'est beaucoup plus que l'Amour. Ainsi M. Jacques Chardonne désigne-t-il son recueil de « pensées d'un romancier ». Recueil à vrai dire un peu inégal de pensées, dont les unes sont inédites et les autres tirées de ses romans. Un certain nombre des « pensées » séparées de la trame romanesque qui les soutenait perdent quelques résonances.

On le conçoit aisément. Et nous voilà en face d'un problème capital : rien de plus naturel et de plus légitime que de faire exprimer à des personnages de roman des idées et des jugements sur les questions les plus variées. A la condition que les idées qu'ils expriment constituent un moyen de choix pour se peindre eux-mêmes. Les jugements portés par les personnages de romans se placent dans cette zone ambiguë où ils témoignent sur l'objet qu'ils apprécient et davantage encore sur leurs auteurs. Une idée bien à sa place dans un roman vaut plus par son rapport au personnage qui la formule que par son rapport à la réalité qu'elle veut définir. Séparé de celui qui l'exprime, elle perd une de ses dimensions capitales. Ce n'est pas une erreur de faire exprimer une idée à un personnage dans un roman, mais ce qui compte dans pareil cas, c'est beaucoup moins l'idée en tant qu'idée, que la déformation née d'un tempérament engagé dans les diverses circonstances de la vie. Je ne me flatte pas de vous apprendre quoi que ce soit de neuf en vous disant que M. Chardonne révèle comme moraliste des dons subtils et aigus. Je ne crois pas que M. Chardonne vous contraigne souvent à des sauts inattendus dans l'inconnu, l'irrévélé et l'inexprimé. J'ai plutôt le sentiment que dans une zone assez connue, il se fraie des itinéraires personnels, trouve des angles curieux d'observation, décèle des perspectives qui saisissent. Comment dire l'une des impressions assez singulières que me laisse la lecture de M. Chardonne? Son regard est aigu et pourtant on a la sensation qu'entre la vie et lui se tend je ne sais quel voile adoucissant et qui estompe. Sa lucidité à l'occasion assez cruelle me semble celle d'un homme qui atteint au sentiment de la Tragédie universelle en contemplant un paysage d'automne en demi-teintes, où des coteaux harmonieux se profilent à travers une brume doucement scintillante. Et il y a chez lui une certaine distinction qui fait songer à un homme qui manierait les conflits de la vie avec des gants d'un beau gris perle.

L'effet produit sur moi par les pensées de ce recueil est fort variable. Je vais vous en citer une qui me laisse un peu déconcerté. La voici :

Jadis, je connaissais tout le monde à Barbezieux; j'ai eu pour

camarades les plus pauvres, je suis entré dans toutes les maisons. Ces gens étaient heureux. Ceux qui veulent apporter le bonheur à l'humanité arrivent trop tard, le bonheur a existé et on ne s'en est pas aperçu. Il y a trente ans, dans une petite ville de Charente, tout le monde était heureux, autant qu'il était possible sur terre.

Ah, certes, Barbezieux mérite de devenir célèbre! Je m'en frotte les yeux d'étonnement. Moi aussi j'ai vécu une enfance de provincial, une enfance d'ailleurs peu assujettie (et heureusement), et dans plusieurs bourgades, j'ai pénétré à discrétion et dans les maisons des riches et dans les maisons des pauvres. Dès mes plus jeunes années, j'ai eu la curiosité tyrannique des êtres vivants. Oh! j'ai vu de la gaîté, de l'insouciance, de la bonhomie, de l'amitié, des heures riantes et d'aimable abandon. Mais je frémis encore jusqu'à en avoir en ce moment même l'âme toute dolente, à la pensée de ce que mes yeux d'enfant ont vu et deviné de tragédies secrètes et sauvages, de désespoirs sans remède et farouchement traînés au fil des années dans les profondeurs des âmes! Et ces haines ardentes et inextinguibles, et ces jalousies féroces, et ces familles déchirées, et certaines destinées murées tournant à l'aigreur inexorable, et ces horreurs à jamais ensevelies, bien pires que les pires imaginations des romanciers!

Il est des pensées de M. Chardonne intéressantes, mais dont le contraire recouvre tout autant de réalité. « Un trait de la femme, c'est sa répulsion au contact de l'homme. » Il m'arriva dans une ville de province de prendre mes repas à une table voisine de celle qu'occupaient un groupe de plaisantes jeunes femmes qui étaient artistes de music-hall et qui, pour suppléer à l'insuffisante rétribution de leur art, pratiquaient un second métier qu'on devine sans trop de peine. Je n'ai jamais oublié l'accent triomphal d'une de ces jeunes beautés s'écriant : « Moi, je désirais tellement l'homme que, même la première fois, je n'ai pas senti la douleur! » Quant à savoir si les amateurs de femmes « ne se souviennent que de leurs dégoûts », j'en ai connu et plus d'un qui restaient tout vibrants de leurs voluptueux souvenirs et sans l'ombre d'un dégoût! Ils le prouvaient en persévérant et avec entrain dans leurs occupations. Tant il est vrai que la faune humaine est fort variée!

J'ai plaisir à dire que beaucoup de pensées de M. Chardonne sont ravissantes. Certaines sont placées avec le tact le plus sûr au plus joli point d'équilibre entre les contradictions que soulève le moindre problème de vie. Elles ont la justesse, le nuancé et l'exquis. On les déguste lentement et voluptueusement et on les garde dans son esprit pour faire jouer sur elles les reflets de sa propre songerie. Ce qui est de tout premier ordre, ce sont les pensées qui arrivent à mettre en heureuse lumière ce qui dans l'amour et la vie appartient à l'ordre du désaccord, de la dissonance, de la méprise, voire de l'injuste et qui est cependant condition de vie.

Voici deux remarques de choix :

Celui qui est en règle avec la société, qui a réussi dans la cité, qui est approuvé au dehors, vient échouer devant une femme; elle réclame un être réel. Alors l'homme s'aperçoit que les autres lui demandaient très peu...

...Les honneurs, les succès, les grades, sont à peu près répartis au hasard. Rien ne distingue le vrai mérite. Même l'estime des meilleurs suit la mode. Personne n'est exactement à sa place. Cela vaut mieux. Une stricte justice serait intolérable. Pour un avantage douteux, elle abolirait de précieux privilèges, elle empêcherait ces erreurs qui font que chacun se marie, trouve un ami, un emploi, et conserve cette dose de vanité et ce goût unique de soi-même qui attachent à l'existence.

Fort bien. Ajoutons simplement : un tel état de choses, d'ailleurs inhérent à la vie de toujours, suscite l'esprit de révolte qui est lui aussi un élément éternel de la vie. Sous ses formes supérieures, il permet à l'homme d'atteindre certaines cimes et certains frissons de qualité, sans compter qu'il est aussi un excitant, un conservateur et un créateur de vie. Avec quelques risques, bien entendu!

M. Bernard Esdras-Gosse, assisté de MM. Julien Guillemard et Raoul Gain, publie une **Anthologie des Ecrivains havrais.** — Quarante auteurs vivants! Ils en conçoivent une légitime fierté pour leur ville. « Le fait n'est pas commun, est-il dit dans la préface, à l'actif d'une cité de province. » C'est bien volontiers que je m'associe à cet hommage rendu à l'une des belles villes normandes pour sa ferveur littéraire.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

André Dumas : *Poètes Nouveaux*, Delagrave. — Luce Laurand : *Suite en Mineur*, « éditions Corymbe ». — Emmanuel Aegerter : *Disques pour le Crépuscule*, Haloua. — Jean Bucheli : *Au Parc du Passé Proche*, « La Caravelle ». — Léon Laleau (et douze autres poètes) : *Orchestre*, « le Divan ».

Il existe au moins deux méthodes pour composer une anthologie. L'une est que le compilateur s'en tienne à ses préférences personnelles; son choix et son goût décident de l'admission, du rejet d'un poète ou d'une œuvre. Selon l'autre méthode, on s'efforce de donner succinctement l'idée de la production d'un temps, d'une école, d'un groupement de poètes ou même, avec un souci historique, l'idée de l'évolution, de la poésie depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours. Les deux méthodes peuvent aussi se combiner : aux poètes français contemporains depuis 1860, ou environ le Parnasse, présentés et complétés juqu'à sa mort par G. Walch, s'ajoutent, en la collection Pallas (librairie Delagrave), antérieurs à ceux dont les noms furent rassemblés par Walch, les *Poètes Français du* x^e^ *au* xve *siècle* (A. Dumas), *Ronsard et son école* (Dorchain), les *Poètes Français du* XVIIe *siècle et du* XVIIIe *siècle,* (A. Dumas), les *Poètes Français du* XIXe *siècle* (G. Pellissier); les *Poètes d'hier et d'aujourd'hui*, les *Poètes Nouveaux*, deux séries établies d'abord par G. Walch et achevées par André Dumas, qui vient de compléter la collection par un nouveau volume intitulé, lui aussi : **Poètes Nouveaux.** soixante-deux poètes nés entre 1861 (Saint-Pol-Roux) et 1900 (Louis Brauquier). Je ne pense pas qu'il existe un « dictionnaire » des poètes français plus complet, mieux tenu à jour; cependant bien des noms déjà intéressants manquent encore, je le crains, à la liste. Il y aurait lieu, dans la mesure du possible, de refondre et de reclasser quelques-unes des derniers tomes. Par exemple, le tome précédemment publié va, chronologiquement, de Raoul Ponchon né en 1846, à André Berry né en 1902. Je ne comprends guère que le noble et consciencieux André Dumas, dont la tâche est délicate, ardue et fort compliquée, déclare, dans son avertissement que « respectant le premier choix de *Poètes Nouveaux*... » il lui ait cependant

« emprunté quelques poètes dont l'activité littéraire fut si féconde et dont les tendances se sont à ce point modifiées que, pour ce qui les concerne, l'ancien recueil n'était plus à jour. » C'est là une faveur arbitraire dont bénéficient, je ne sais pour quels motifs, certains de ceux qui ont publié après l'époque où ils furent admis dans une des séries de l'anthologie : pourquoi certains? pourquoi n'avoir pas à d'autres accordé la même attention? En d'autres termes, pourquoi certains figurent-ils dans la suite de ces volumes deux fois, et d'autres, bien qu'ils aient grandi, évolué et se soient plus ou moins puissamment renouvelés, ne sont-ils présentés aux lecteurs que sous leur forme ancienne, qui n'est plus la dernière? J'insiste sur cette anomalie parce qu'elle revêt un peu l'importance d'une injustice envers les sacrifiés. C'est la seule injustice qu'il y ait, je crois, à réprouver dans ce multiple et considérable ouvrage où se résume toute la poésie écrite en France depuis plus de dix siècles. Des jeunes à tort omis, et dont la maîtrise ne fut point estimé suffisante paraîtront plus tard, je présume, mais, enfin, dans l'ensemble des derniers tomes, l'ordre chronologique n'est point respecté, car si je m'arrête aux noms de Marcel Ormoy né en 1891, ou de Tristan Derême, né en 1889, comment figurent-ils dans cette anthologie chronologique au tome qui précède celui où se trouve Francis Carco (1886), pour ne citer qu'un exemple (lequel devrait suivre et non pas précéder A. P. Garnier et R. Vallery-Radot, nés en 1889)? J'admets certes, que des erreurs de classement soient inévitables dès qu'on accueille des poètes relativement jeunes dont la notoriété n'est pas toujours suffisamment fixée, mais alors, l'anthologie devant fournir un instrument de travail pratique, il conviendrait, me semble-t-il, de dresser une table d'ensemble où se rencontreraient tous les noms, avec les dates biographiques, et renvoi au tome et à la page. Ce serait un tableau utile et chaque fois complété de l'admirable suite, jamais interrompue, et si nombreuse aujourd'hui, de tous les travailleurs du vers français. Un pareil tableau, à ma connaissance, sinon partiel, n'existe nulle part; il serait des plus précieux.

Mais voici le tome qu'André Dumas nous présente. Aussi bien que les autres, il apparaît irréprochable. Des notices

claires, justes, lumineuses, parfaites; un choix du goût le plus averti, une science impeccable, un sentiment de la poésie accueillant aux tempéraments les plus divers, aux expressions d'art les plus diverses, à la condition, toutefois, que les traditions classiques du vers français ne soient pas rejetées entièrement, niées ou violentées à l'excès par les auteurs. On peut regretter des exclusions, en raison de cette rigueur; elles ne dépassent pas les droits de l'auteur d'une anthologie; les vers sans rimes de Jules Romains, de Supervielle, de Georges Duhamel, de Charles Vildrac font bon ménage avec la stricte observance de Philippe Chabaneix, d'Henry Dérieux, d'Henry Charpentier. Les aspects les plus divers, les plus contradictoires voisinent, s'opposent, s'approfondissent, et c'est la leçon mémorable de ce bel ouvrage mené, par André Dumas, avec une si ardente et pure impartialité,qui n'a d'égale que son érudition.

Mme Luce Laurand ne figure pas encore dans cette anthologie. Je ne connais d'elle que les poèmes de son premier recueil, le *Jardin Vert*, et les poèmes, trop peu nombreux, à mon gré, dont elle vient de nous offrir la **Suite en Mineur.** Le charme se poursuit. Autant de grâce simple, ingénue, non moins de sensibilité aux frissonnantes brises du feuillage ou à la musique intérieure de l'âme humaine. Que l'on écoute cette *berceuse* qui me fait songer à Verlaine sans doute, mais plus encore, quoique sans âpreté douloureuse et cruellement contenue, à Marceline Desbordes-Valmore :

Entendez-vous ces voix
Qui viennent, vont et viennent?
Entendez-vous ces voix
Qui meurent sur les bois?

Ce sont amours fanées
Qui se plaignent tout bas,
Ce sont amours fanées
Pleurant leurs destinées.

O cœur enseveli
D'une sœur inconnue,
O cœur enseveli
Dans l'herbe de l'oubli!

Et tout ce rêve s'est effacé, ce rêve qui palpite et que la mort achève,

Les mains sur son secret
Les paupières bien closes...

tandis que le poète longuement médite et se répète :

J'ai rêvé d'un amour
Comme d'un rouge-gorge
J'ai rêvé d'un amour
Qui chantât tout le jour.

D'Emmanuel Aegerter, sous un titre que je n'aime guère **Disques pour le Crépuscule,** quelques poèmes que je goûte, pourquoi le cacherais-je? moins que les poèmes exaltés et méditatifs du *Voilier aux Diamants,* beau livre celui-là, et que je voudrais que ce fier, sensible poète renouvelât ou, mieux, dépassât encore, comme, certes, il est en mesure de le faire. Je crains que, en l'occurence, son désir de tout voir, comprendre et saisir ait nui à son inspiration. Emmanuel Aegerter surprend, magnifie la poésie en tout effort humain, en toute recherche, et je ne songe pas à l'en blâmer, au contraire. Seulement, on court grand risque de confondre la tâche du critique ou de l'historien avec celle, autrement auguste et sainte, du poète créateur. J'ai lu sous la signature de M. Aegerter récemment une lucide étude de sympathie, de confraternité intelligente et de précis savoir, sur Guillaume Apollinaire. Rien ne diffère plus du tempérament et des aspirations de ce jeune et prodigieux maître que ceux de son critique, qui personnellement ne l'a pas entrevu durant son existence. Heureux suis-je qu'il ne l'ait pas interprété, expliqué en vers, comme il tente de faire pour exalter dans ce recueil, les disques du phonographe ou de la radiographie. Je me rebiffe, en dépit d'autres qualités apparentes en de nombreux passages mieux venus, lorsque je lis un vers tel que celui, au début d'un poème, qui risque cette affirmation :

J'ai dans mon cœur un disque...

même s'il est étrange et merveilleux. Je ne puis omettre de reconnaître que d'autres poèmes, lorsqu'ils oublient un peu le disque, sont de qualité supérieure et digne du bon poète que j'estime et, le plus souvent, admire fraternellement en

Emmanuel Aegerter, quand il ne néglige pas, en vue d'un maniérisme faux, de demeurer un sincère et vrai lyrique, je veux dire simple et naturel.

C'est Emmanuel Aegerter encore qui, dans une préface amicale, présente au lecteur un recueil nouveau de Jean Bucheli, **au Parc du Passé Proche.** Ce sont des vers, le plus souvent, volontiers descriptifs, prolongés jusqu'à épuisement des détails destinés à évoquer un paysage. Les traits distinctifs ou énumératifs sont d'une importance en général égale. Le poète manque d'exaltation. Il ne choisit pas, il accumule. Cette réserve faite, je sens à travers les poèmes un constant amour de la nature comme de l'art et de la poésie. J'aimerais louer, puisque j'estime, mais c'est la raison qui rend hommage aux indiscutables qualités sincères du poète, il ne m'entraîne ni ne m'échauffe. Il lui manque, je le crains, le goût de l'aventure; il dit posément ce qu'il a à dire, puisqu'il en est bien sûr; c'est beaucoup, et je le reconnais; pour un poète véritable, c'est le moins de ce qu'il doive faire. Le rythme est carré, ne déborde, ne se restreint, ne se joue jamais de ses limites; c'est un rythme d'une solution continue, et bien vite, hélas! il fatigue, il se ternit. Est-ce irrémédiable? Non, car M. Bucheli possède de hautes qualités; qu'il s'y livre, cela suffirait, je pense, avec quelque abandon.

Sous la direction de choix et emplie d'amène autorité de Léon Laleau, douze poètes se sont unis à lui pour former un **Orchestre.** Le chef d'orchestre, et chacun des instrumentistes s'y sont réservé une participation égale, et leurs instruments se sont accordés en une symphonie parfaite. Un flûtiste inégalable, Philippe Chabaneix, prélude au concert. L'exquis hautbois de Paul Lorenz y fait écho. Ensuite ce sont, au gré de l'appel alphabétique, les violons, cors, violoncelle, harpes, basses profondes et nécessaires, clarinette et alto des excellents et très divers poètes que sont Mmes Claude Fourcade et Claire Goll, et, stimulés à la baguette et à l'exemple de Léon Laleau, qui tient dans l'ensemble sa partie à ravir, Guy-Charles Cros, Tristan Derême, Luc Durtain, Ivan Goll, Jean-Marie Guislain, Jean Pourtal de Ladevèze, Noël Ruet, et, enfin, car je n'ai aucun motif de l'omettre, le soussigné :

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Billy : *L'Approbaniste*, Flammarion. — André Thérive : *Cœurs d'occasion*, Gallimard. — Guy de Pourtalès : *La pêche miraculeuse*, Gallimard. — André Paysan : *La veuve Lehidel*, Editions Denoël. — Jean Damase : *Mentir à don Juan*, Fasquelle. — D. R. (Dorian Raitzyn) : *Mentir*, Editions « Trèfle ». — Achille Emilios : *Chrysilla*, Librairie du Phare, Paris.

Les lecteurs du *Mercure* ont pu apprécier, dans cette revue, devant qu'il parût en volume, le roman de M. André Billy, **L'Approbaniste,** dont la critique a été unanime à faire l'éloge. C'est un roman que l'on est justifié d'appeler « historique », à cause du monde pédagogique qu'il fait revivre, et tant l'objectivité en est rigoureuse. Rien, ici, qui rappelle la grossière agressivité de *Sébastien Roch*, en effet, ni qui ressemble à la thèse passionnée de *L'Empreinte*. Le problème spirituel soulevé par M. Billy, dans cette étude d'une maison d'éducation des Révérends Pères, plane au-dessus de l'anticléricalisme. Il est étranger, même, à la déformation dont certaines natures peuvent souffrir du fait de la discipline imposée aux élèves des congrégations. C'est sur l'irréductible incompatibilité entre l'appel séculier, profane, et la vocation religieuse, que M. Billy insiste, et il illustre son propos en dehors de la mysticité, en recourant à la poésie. Celle-ci, tout en étant de même essence que celle-là, ne serait-elle pas son contraire même? Mettons que le divin se manifeste à l'homme de deux façons; qu'il y a la vie contemplative et la vie des passions; l'élan spirituel et l'attirance vers l'humain. C'est ce dernier qui sollicite Feuvée, malgré qu'il en ait, et le rend incapable de renoncement. Il n'a pas la foi. Ses maîtres le sentent. Seul, le P. de Maulny — figure admirable — et que l'on dirait qui a recueilli la leçon de feu l'abbé Bremond, rêve de la possibilité d'une conciliation entre le libre exercice du don poétique et la vocation religieuse. Le Père a peut-être raison, dans l'absolu — si comme le dit naïvement le cuisinier : « La poésie c'est le bon Dieu » — mais c'est de relatif qu'il s'agit; et son désespoir est immense de voir congédier son jeune protégé. On ne saurait trop admirer la discrétion, l'émotion contenue, si communicative, cependant, avec lesquelles M. Billy a conté l'histoire de Feuvée, qui est la sienne, puisqu'il a fait ses études chez les Jésuites d'Amiens. On

n'a pas laissé de remarquer comme il révèle peu la pensée, les sentiments profonds de son héros. Le drame se passe, en quelque sorte, en dehors de celui-ci. C'est que Feuvée ne se connaît pas encore. C'est que sa nature proteste en secret, ou à son insu, contre la discipline à laquelle on veut l'astreindre. Il est plein de bonne volonté, de soumission même; mais que peut-il contre une incapacité foncière à poursuivre la sainteté? Ce n'est pas ainsi qu'il se réalisera, se sublimera, si son attachement, son dévouement à « la chose littéraire » comporteront cette part de désintéressement, qui ennoblit, sinon de sacrifice, qui purifie. Je crois inutile d'insister sur l'intérêt documentaire de *L'Approbaniste.* Les lecteurs du *Mercure* l'ont apprécié comme il convenait, sans doute. Je leur vanterai, en revanche, l'élégante simplicité avec laquelle ce livre difficile, et d'une élévation singulière, est écrit.

J'ai pris le plus vif plaisir d'esprit et — pourquoi pas? — la meilleure leçon littéraire, à la lecture du recueil de nouvelles de M. André Thérive : **Cœurs d'occasion.** Il est difficile de faire preuve de plus d'adresse, de virtuosité que le chef de l'école populiste, dans cette suite d'exemples dont il illustre sa théorie. Quelle prodigieuse mémoire des tics et des petits travers des humbles il révèle en ces courts récits! Comme il a réussi à surprendre la diversité des aspects de la vie populaire, et comme il a habilement rappelé, par contraste, certains traits de la vie bourgeoise! Que les représentants de la classe honnie apparaissent parfois caricaturaux sous sa plume, c'est qu'il l'a voulu, je n'en doute pas, pour les besoins de la cause; mais peut-être, aussi, n'a-t-il pas pris le temps de pousser son observation au delà des apparences?... Et si j'avouais toute ma pensée, je dirais qu'il a trop tôt traduit ses impressions pour qu'une certaine transmutation des valeurs s'opérât en lui. Tout cela, en dépit de la vérité des détails et de la justesse du ton, est un peu extérieur. Aussi, nonobstant leur réalisme, les *Short Stories* de M. Thérive ont-elles plutôt le caractère de contes philosophiques que de nouvelles, à proprement parler. L'intelligence n'abdique jamais avec le critique du *Temps;* et c'est elle, plus que sa sensibilité, qui inspire la sympathie, sinon la pitié, qu'il témoigne aux déshérités de l'existence. Ce n'est pas à dire

qu'il soit « sans âme ». Tels de ses romans, si altièrement douloureux, témoignent assez du contraire. Mais leur inquiétude est d'un caractère plus philosophique qu'humain — au sens positif que l'on donne à ce mot. Elle se trouve précisément, dans son aristocratisme, à l'opposé même de l'émotion animale avec laquelle il s'efforce de s'accorder. Elle touche à l'essentiel, et il s'écarte de celui-ci en s'ingéniant à poser, dans leur trivialité, des problèmes beaucoup plus simples et pressants. M. Thérive fait avec profusion la charité des plus brillantes fleurs de l'esprit aux déshérités de la vie sociale; mais la cruauté de la vie tout court le tourmente plus que la misère ne l'afflige. Je croirais assez qu'il se distrait, dans la poursuite du document, de son obsession, de son angoisse... Et sa malice le sauve — ou son ironie — son goût du pittoresque, aussi, du conventionnel. Ses meilleurs contes, cependant, sont les plus amers; ceux qui vont au delà de la mélancolie ou de l'attendrissement : *Trop tard, Les Bonbons verts,* etc., etc. C'est qu'alors il s'abandonne à son inclination qui est d'un pessimiste foncier bien plutôt que d'un Charles Louis-Philippe occasionnel. Enfin, il se défend contre la tendance qu'auraient chez lui les images à se grouper autour de son inquiétude. Il ne veut pas laisser leur exubérance submerger sa raison. Il tient, par-dessus tout, à rester lucide. De là ses charges à fond contre le Paul Claudel du *Soulier de satin,* le Georges Bernanos de la *Nouvelle histoire de Mouchette,* chez qui il est visible que « l'inconscient travaille pour le conscient », comme disait Gabriel Séailles. « La conscience n'est pas créatrice » est allé jusqu'à prétendre l'auteur de *L'Essai sur le génie dans l'art.* M. Thérive ne saurait souscrire à une telle affirmation. Il ne peut voir de beauté, à coup sûr, aux œuvres enfantées dans le délire, et se refuse à faire litière des droits de la raison. M. Thérive ne s'abandonne pas; ne se livre ou ne se délivre pas; et je soupçonne un peu son attention au peuple d'être une attitude. Il est difficile, en tout cas, d'engager son cœur quand on a tant de désinvolture. Mais il est maître dans l'art de composer, de narrer, d'utiliser toutes les ressources de la rhétorique et de les renouveler en les variant, en y introduisant les plus habiles effets de surprise. Toujours vigilant, il ne paraît se détendre

que là où il révèle un certain goût — faut-il dire bohème? — pour la farce, ou sauf respect, pour la bonne blague (*Une visite*). C'est alors qu'il me semble, du moins, le plus sincèrement populiste.

C'est un peu à la façon de M. Romain-Rolland, dans *Jean-Christophe*, la vie d'un musicien que nous raconte M. Guy de Pourtalès dans **La pêche miraculeuse.** Ce titre rappelle un retable de Conrad Witz que l'auteur a admiré au musée d'Art et d'Histoire de Genève, mais il fait aussi allusion aux souvenirs qu'il puise dans la vie du musicien Paul de Villars son héros, citoyen de la ville de Calvin. M. de Pourtalès est comme le personnage de la fable, c'est-à-dire que « tout fait nombre » à ses yeux, et qu'il ne néglige pas le menu fretin. Le défaut de son récit, riche de détails de la qualité la meilleure, est l'abondance ou la surabondance, il est vrai (450 pages, grand format). C'est à cause de son caractère parfois oiseux, que j'ai évoqué *Jean-Christophe* à son propos. Mais là s'arrête l'analogie : quelque sympathie qu'il ait pour l'Allemagne, à cause de sa musique, c'est pour la France qu'opte Villars, au moment de la guerre. Il y a des femmes, comme juste, dans *La pêche miraculeuse,* où l'on retrouve un écho des amours de Liszt, de Chopin, de Wagner dont M. de Pourtalès s'est fait, naguère, le biographe. *La pêche miraculeuse* est l'œuvre d'un artiste et d'un homme du monde cosmopolite, de culture française. Aussi, je ne dirai pas « la somme », qu'il constitue, mais la variété des aspects qu'il présente, fait son principal intérêt.

Faut-il ranger l'héroïne du roman de M. André Paysan, **La veuve Lehidel,** parmi les « veuves abusives » de M. de Monzie? Oui, puisqu'elle ne continue de cultiver les fleurs de défunt son mari, qui était jardinier, que pour les déposer sur sa tombe, et surtout puisqu'elle voue à sa mémoire un culte si obsédant qu'il en doit être tyrannisé dans le séjour des ombres... Le veuvage, pour Mme Lehidel, c'est plus qu'une fonction, c'est un sacerdoce; une fin en soi; la raison d'être du mariage. L'étrange femme! Et quelle est singulière la déformation d'esprit ou de sentiment dont son pensionnaire — un romancier qui passe l'été chez elle — la voit affligée! Mais ce qu'on ne saurait soupçonner, c'est la façon saugrenue

dont elle parle et dont elle raisonne (c'est tout un). Je découvre en elle un produit des descendances — qui se seraient croisées — de Joseph Prudhomme et de M. Homais. Elle a de la logique et le désordre règne dans ses idées. Elle dit des choses sensées et absurdes. Et quelle salade elle fait avec les mots! Elle est de chez nous, authentiquement, et ne pourrait être d'ailleurs. Un produit français, hélas! mais de date relativement récente, comme M. Pickwick — dont une nouvelle traduction tout à fait remarquable vient de paraître aux « Editions de la Revue Critique » — est un produit anglais. Il se pourrait que M. Paysan eût créé là un type. Son invention est inépuisable, en tout cas; d'une cocasserie qui le classe, d'emblée, parmi nos meilleurs humoristes.

Ce n'est pas du prestigieux personnage légendaire qu'il s'agit dans le roman de M. Jean Damase, **Mentir à don Juan.** Don Juan n'est, ici, en effet, qu'un officier espagnol dont une affreuse blessure au visage a fait une espèce de monstre. Mais on sait quel est le pouvoir de dévouement des femmes. Il s'en trouve une pour se donner à l'infortuné soldat, comme il veut se tuer; pour lui donner l'illusion qu'il est encore digne d'inspirer de l'amour... C'est dans le Riff que se passe le roman de M. Damase; roman moins psychologique, à vrai dire, que pittoresque, et qui mêle habilement des réminiscenses mythologiques à l'actualité; la vie des affaires à la vie épique. C'est original et fort attachant.

Un jeune homme adore une jeune fille. Il est timide ou velléitaire ou trop scrupuleux, et ne se déclare pas. Elle en épouse un autre, pour lequel elle n'éprouve point d'amour. C'est assez qu'elle ait gâché sa vie pour que notre héros, à qui l'idée de son malheur est insupportable, se dévoue, en quelque manière, en tuant son mari, malgré l'amitié qu'il a pour celui-ci... Voilà, en gros, le sujet de **Mentir,** le roman de M. D. R. (Dorian Raitzyn). Roman romantique, plein d'inexpérience, mais curieusement sincère, et qui ravirait un psychanalyste. M. Raitzyn s'est délivré de bien des rêves en l'écrivant. Il a une vive imagination sensible, un sens aigu de l'analyse; mais je ne saurais dire qu'il deviendra romancier. Il a beaucoup à apprendre, sans doute; et à perfec-

tionner son style, d'bord. C'est égal, je prends mes précautions en signalant sa première œuvre.

Chrysilla, par M. Achille Emilios, pour qui le bon poète Philéas Lebesgue a écrit une préface, est plus un poème en prose qu'une longue nouvelle. L'auteur y évoque « l'enchanteresse Nicosie », la « divine Kypros » en une langue fluide et tout alanguie de volupté.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Servante d'Evolène, cinq actes de René Morax au Théâtre des Champs-Elysées.

Par le fait de l'exposition, qui provoque à Paris des spectacles qu'y présentent des troupes théâtrales venues de maint pays étranger, nous avons eu une représentation du théâtre du Jorat. Si jamais j'ai l'occasion de le voir un jour dans son cadre originel, j'en ferait l'historique et la description, à quoi je ne veux point me risquer d'après des photos et de brèves notices. Je me bornerai donc à dire, pour qui ne le saurait point, qu'il s'agit là d'une entreprise régionaliste, qu'on a réalisée quelque part dans la Suisse française, et qui semble donner une idée assez approchée de ce que pourrait être un théâtre populaire. Nous en avons eu le sentiment quoiqu'on nous l'ait présenté dans les conditions les moins faites pour fournir cette idée de théâtre populaire : bien plus, dans des conditions exactement contraires à ce que réclame le théâtre populaire. En effet, **la Servante d'Evolène** fut l'objet d'une soirée de gala, dans la salle qu'un architecte du plus grand talent conçut pour être la plus luxueuse de Paris.

Quelque chose de fort particulier se dégageait cependant de cette représentation qui tenait sans doute à la présence de costumes locaux, à celle de chœurs qui, bien que composés par un musicien savant, rejoignaient parfois le style des chansons populaires. Elle nous replaçait dans l'atmosphère pour laquelle elle avait été conçue, et nous faisait comprendre par quels moyens elle réussissait à prendre le visage de l'art populaire.

L'idée d'un théâtre populaire a depuis longtemps inquiété notre époque. Elle voudrait le réaliser et maintes fois l'a ten-

té — mais on n'a pas vu souvent qu'elle ait réussi dans cette ambition. C'est qu'il lui est arrivé de faire le plus souvent un fâcheux contresens sur la notion qui l'occupait, à moins qu'elle n'ait fait de lourdes confusions sur les mots qui la fascinaient.

En vérité le mot *théâtre populaire,* comme le mot *art populaire,* devrait essentiellement désigner quelque chose qui serait issu du peuple, — or, on veut généralement que ce soit au contraire quelque chose que l'on conçoit à l'intention du peuple, d'après l'idée généralement fausse qu'on se fait de lui. On est en outre assez mal fixé sur ce que signifie le mot peuple lui-même. Le peuple en faveur de qui l'on veut élaborer un théâtre populaire, est-ce une classe de la nation, ou bien est-ce la nation entière? La chose n'est pas extrêmement claire, mais l'on sent nettement que suivant l'acception que l'on donne à ce mot, le théâtre populaire, je veux dire le théâtre conçu à l'intention du peuple, sera un instrument d'exaltation nationale, ou bien au contraire un agent de dissension sociale.

Autre confusion. Dans l'esprit de ceux que travaille le souci du théâtre populaire, la notion de théâtre pour la multitude paraît s'être substituée à celle de théâtre pour le peuple. Il semble qu'à un moment donné, des hommes comme Artaud ou J.-R. Bloch ont été fascinés par l'idée d'émouvoir théâtralement une foule telle que celle qui emplit le Vélodrome d'Hiver pendant les *Six Jours*. Voilà bien encore une autre affaire, car une multitude peut être bien différente d'un peuple, ou du peuple, ou de leur expression à l'un comme à l'autre. La chose est extrêmement difficile, car on sait bien que pour émouvoir ou divertir une assemblée, quelle que soit son étendue, il faut déterminer ce qui touche identiquement tous les individus qui la composent. Moins les membres de l'assemblée sont nombreux, plus le sujet qui les touche pourra se trouver étendu et complexe. Plus au contraire ils sont nombreux, plus ce sujet devra être simple et réservé. Il faut en quelque sorte déterminer le plus petit commun diviseur sentimental de tous les assistants. Une question de vie ou de mort, dans sa tragique alternative, correspondra très exactement à la curiosité d'un public fort étendu. Ah! comme il vibrerait si on lui

offrait encore des combats de gladiateurs! Voilà le spectacle populaire par excellence! A leur défaut les courses de taureaux se rangent probablement parmi les spectacles où l'on voit se ruer le plus grand concours de populaire.

Lorsque la vie, animale ou humaine, cesse d'être en jeu, la détermination d'une supériorité sportive se range entre les meilleurs moyens d'accaparer l'attention des multitudes. Savoir si tel cheval, tel boxeur, telle équipe l'emportera sur ses compétiteurs est, j'en conviens, une question qui peut saisir le cœur jusqu'à l'angoisse. Mais parier sur croix ou pile provoque la même angoisse. Elémentaire, reconnaissons-le, reconnaissant aussi que l'élémentaire seul convient par sa nature à l'attention des multitudes. Il leur faut de ces strictes questions où l'on ne peut répondre que par *oui* ou par *non*. On ne peut tirer d'elles les *peut-être* nuancés que provoquent les formes supérieures du théâtre. On ne peut point s'adresser à leur intelligence. Elles ne veulent ni raisonner ni comprendre, mais elles sont encore capables de laisser libre cours aux manifestations de leur sensibilité si on les invite ingénieusement à la libérer.

Faut-il rechercher quels sont les grands sentiments élémentaires qui peuvent provoquer ce résultats? Ils sont vite dénombrés et on les connaît bien : c'est le religieux et le patriotique. Quant à celui qui peut conduire par les voies d'une grande capitale, en cortège, des foules immenses, on ne voit pas que les rêves, que les espoirs qui l'alimentent aient jamais été jusqu'ici captés dans une œuvre théâtrale valable. Mais pour ce qui est du sentiment religieux — quoi qu'il en subsiste — les représentations du Vrai Mystère de la Passion montrent assez quelle est sa puissance de rassemblement populaire. Il attire ces mêmes foules que l'on voit pérégriner sur les foules de Lourdes ou de Lisieux. C'est lui qui remplissait jadis les vastes amphithéâtres, où la tragédie offrait un hommage aux dieux antiques, tandis que le sentiment patriotique amenait les mêmes foules aux *Perses* d'Eschyle, œuvre propre, s'il en fut, à exalter l'orgueil national d'un peuple.

Aux *Perses* d'Eschyle, non plus qu'au *Mystère de la Passion*, je ne comparerai la *Servante d'Evolène*. Elle fait cependant appel à des sentiments congénères de ceux qui produisirent

ces grands ouvrages. J'aime infiniment qu'à un moment donné l'un des héros de M. Morax s'adresse à son auditoire à peu près en ces termes: « Chers enfants de cette vallée! » Le nationalisme étroit qu'exprime cette invocation me semble l'un des traits caractéristiques du théâtre populaire. Ses réalisations ne charment le groupe où elles s'adressent que s'il est nettement limité : les habitants d'une vallée, ou ceux d'une de ces très petites nations qu'étaient les cités grecques. Voilà des groupements humains capables de vibrer à l'unisson, sans fausse note ni mésentente. Voilà ceux à qui peuvent s'adresser les manifestations d'un art populaire. »

La Servante d'Evolène ne fait pas seulement appel à ce patriotisme local. Elle touche encore le sentiment religieux. Elle met en scène un saint. Précisément celui qu'honorent les habitants de cette vallée, en sorte qu'ici le patriotisme et la religion du lieu entrent en jeu l'un et l'autre. Or, par une heureuse rencontre, bien faite pour étendre le retentissement de l'œuvre au delà du groupe à qui elle s'offre spontanément, le saint en question, saint Théodule, pour ne point taire son nom, accomplit un exploit dont jadis Hercule, au fond de l'antiquité, avait dessiné le modèle. Il livre un combat à la Mort et lui arrache une touchante victime qui, pareille à Alceste, avait donné sa vie pour racheter celle de son époux. Ce mythe de la réversibilité, ces compensations mystiques conviennent en effet aussi bien au domaine chrétien qu'à celui des religions païennes. Mais païens ou chrétiens, grecs ou suisses, il faut envier les groupements humains en faveur desquels l'art populaire est capable de cueillir de telles fleurs.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Léon Binet : *Physiologie, Médecine et Chirurgie;* Masson. — Henri Vignes : *Réflexions sur l'endocrinologie et l'opothérapie*, Annales médico-chirurgicales, février 1937. — L. Hallion, René Gayet : *Sur les Hormones hypophysaires*, Revue de Biologie appliquée : 1936-37. — G. Schaeffer et Eliane Le Breton : *l'Alcool et le travail musculaire*, Biologie médicale, 1937.

Léon Binet, physiologiste et médecin, vient de publier un nouveau livre, **Physiologie, Médecine et Chirurgie.** De nos jours, médecins et chirurgiens pensent de plus en plus en physiologistes. Ici, je n'envisagerai que le côté physiologique

de l'ouvrage. Une série de chapitres sont consacrés aux anémies provoquées, à la fièvre expérimentale, au glutathion, à la glande parathyroïde.

A propos de l'anémie, il est curieux de signaler le pouvoir anti-anémique de l'Huître. De nombreuses expériences sur des Chiens anémiés ont montré la réaction heureuse exercée par l'ingestion d'Huîtres sur la régénération sanguine.

Le glutathion, corps soufré, formé de trois amino-acides, joue un rôle important dans les oxydations organiques; il s'accumule en plus ou moins grande quantité dans le foie. Quand on enlève le pancréas du Chien, le taux du glutathion hépatique diminue. A l'état de jeûne, il y a plus de glutathion dans le sang qui s'échappe du foie que dans celui qui y arrive; du fait de la traversée hépatique, le sang paraît se charger de glutathion. Mais, en période de digestion, on constate un processus inverse : il y a plus de glutathion dans le sang porte que dans le sang sus-hépatique; tout se passe comme si le glutathion du sang qui traverse le foie se déposait dans cet organe. Et voici une nouvelle fonction régulatrice du foie.

La glande parathyroïde, préside, elle, par sa sécrétion interne, à la régulation du calcaire. Si elle est enlevée, on assiste à un déséquilibre acido-basique du plasma sanguin. Cette ablation entraîne chez le Chien des attaques de tétanie; une hyperalcalinité précède l'accès, et une acidose survient après. Mais les symptômes de la tétanie disparaissent quand on greffe, à ce Chien privé de parathyroïde, une parathyroïde prélevée sur un autre Chien.

Quand la calcémie est normale, la greffe parathyroïdienne ne la modifie pas. La calcémie est normalement réglée à un taux donné; l'addition d'un excès de glande parathyroïde ne l'élève pas chez des chiens normaux, et on arrive à penser que la sécrétion parathyroïdienne est surtout mise en jeu par le taux du calcium sanguin : *l'hypocalcémie l'excite, l'hypercalcémie l'inhibe,* tout comme l'hypoglycémie excite le pancréas endocrinien et l'hyperglycémie l'inhibe.

Quand on maintient des Poules dans des cages en leur supprimant le gravier, on provoque une maladie expérimentale caractérisée par des lésions osseuses et par une tuméfaction des parathyroïdes. La suppression du gravier entraîne des

troubles du métabolisme minéral, d'où hyperfonctionnement et hypertrophie des parathyroïdes, et mobilisation du calcium osseux. De même on peut observer un hyperfonctionnement de la parathyroïde chez les femelles de Mammifères au cours de la gravidité, comme si cet organe intervenait pour la mobilisation du calcium maternel en vue de répondre aux besoins de la croissance fœtale.

§

Les phénomènes de régulation chimique résultent souvent du jeu des hormones, sécrétions déversées directement dans le sang par les glandes endocrines et par divers organes du corps. Pour remédier aux déséquilibres chimiques, les médecins pratiquent maintenant des injections d'hormones ou d'extraits chimiques d'organes; c'est l'opothérapie.

D'après un récent article du Dr Vignes, **l'endocrinologie et l'opothérapie,** contrairement à ce qu'on pourrait croire, sont vieilles comme le monde.

Le centaure Chiron, pour fortifier Achille, lui faisait absorber de la moëlle de lion. Hippocrate prescrivait du placenta, du fiel de bœuf et du foie de taureau. Dioscoride utilisait le cerveau pour arrêter les tremblements, le rein pour soulager les coliques néphrétiques, les testicules du loup pour pousser au coït, le cul de bœuf pour guérir les hémorroïdes. Tous les grands médecins de l'antiquité ont préconisé des pratiques analogues : Galien, Oribase, Aetius, Paul d'Egine. Au moyen âge, Mesué l'ancien ordonnait des testicules de bélier contre l'impuissance et le poumon de hérisson contre la phtisie. Attmuller, en 1680, parlait du levain du testicule, du levain de la rate...

Bordeu était encore plus près de nous : « le sang, disait-il, roule toujours dans son sein des extraits de toutes les parties organiques. »

Le Dr Vignes signale, en passant, que l'or est un stimulant du désir sexuel, l'or en injections, s'entend.

§

Dans l'organisme s'exercent de nombreuses et complexes interactions entre les diverses glandes à sécrétion interne. Il y a en particulier une solidarité fonctionnelle très marquée

entre l'hypophyse et les autres glandes endocrines; dans le jeu des hormones, l'hypophyse a été qualifiée de « chef d'orchestre »; toute défaillance de l'hypophyse entraîne des troubles considérables.

Dans ces dernières années d'innombrables travaux ont été consacrés à l'action des **hormones hypophysaires.** L. Hallion et René Gayet en ont rendu compte dans une série remarquable de mises au point. Tout d'abord l'hypophyse a des relations particulièrement étroites avec les territoires cérébraux auxquels la relie son pédoncule : cette glande est appendue à la face inférieure du cerveau. Les trois lobes de l'hypophyse fabriqueraient 24 hormones distinctes : une hormone de croissance, d'autres qui stimuleraient la thyroïde, les parathyroïdes, la surrénale, le pancréas, les glandes reproductrices... Toute l'activité sexuelle, de même que la gestation, la sécrétion du lait, sont sous la dépendance de l'hypophyse. Il y aurait encore une « hormone calorigène », une hormone « antidiurétique », une « hormone diabétogène ». Cette dernière prouve qu'à côté d'hormones utiles il y en a de nuisibles.

§

On sait combien est répandue dans le public, et partagée par de nombreux médecins, l'idée que les travailleurs manuels des grandes villes et les ouvriers agricoles menant une vie active, peuvent boire sans danger d'importantes quantités de boissons alcooliques, parce que le travail musculaire qu'ils exécutent leur permet de brûler beaucoup d'alcool. Or, les expériences, sur l'**alcool et le travail musculaire,** du professeur G. Schaeffer, de Strasbourg, et de Mlle Eliane Le Breton, condamnent absolument cette opinion. Chez le travailleur fatigué, l'alcool éthylique agit à la façon d'un anesthésique et provoque un état d'euphorie, mais, dans aucun cas, il n'est utilisé pour le travail musculaire. L'alcool, incapable de faire les frais de la contraction musculaire, ne peut non plus assurer le réchauffement chez le Mammifère qui a froid; c'est le type de l'aliment « non thermogène ».

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE

Felipe Guaman Poma de Ayala : *Nueva Coronica y buen Gobierno; Codex péruvien illustré;* Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXIII, 4°, XXVIII et environ 1200 p. — Paul Hazoumé : *Le pacte de sang au Dahomey; ibidem,* t. XXV, 4° VIII et 170 p. VII pl. — Alice Getty : *Ganesa, a monograph on the Elephant-faced God, with an introduction by Alfred Foucher,* Oxford, Clarendon Press, 4°, XXIII-103 p., 40 pl.

La reproduction photographique du **Codex péruvien** de Felipe Guaman Poma de Ayala, page par page, avec les dessins, conservé à la Bibiothèque royale de Copenhague, sera un événement dans l'étude des histoires américanistes; on en doit la découverte et l'étude à Richard Pietschman, qui s'est chargé de l'introduction au présent volume. *Guaman* signifiant *faucon* en péruvien et *Poma* étant une forme de *puma,* le «lion américain » connu pour sa férocité, on doit conclure que l'auteur était un indigène converti, sorti d'une branche de la race royale du Chinchaysuyu, territoire conquis par les Incas. Grâce à son manuscrit, on peut reconstituer sa généalogie; son père fut chef de l'armée vers 1572, fut confirmé dans ce poste en 1596 et 1599. Le manuscrit a été rédigé en 1613. Ceci pour expliquer que les renseignements donnés par l'auteur sont relativement dignes de foi et permettent de reconstituer partiellement non seulement l'histoire, mais aussi les mœurs et coutumes de la période incasique qui précéda la conquête espagnole; cependant l'auteur avoue qu'il était peu renseigné sur les Indiens non-catholiques.

Le plus curieux, ce sont les dessins, croquis à la plume non coloriés, que le texte explique; on peut même dire que le but de l'auteur a été avant tout de former une sorte d'album et que son texte n'est qu'un accessoire. Ces dessins, tracés avec fermeté, semblent primitifs en ce que les proportions du corps ou des objets ne sont pas correctes. Par contre, les gestes, les attitudes, le groupement des personnages sont saisis sur le vif. L'influence européenne est visible; mais pour le détail des costumes et des attributs, les gestes rituels, les instruments (cf. le métier à tisser; les femmes au fuseau, etc.) la précision est parfaite. Très intéressantes sont les « pompes » ou cortèges cérémoniels; il y en a toute une série, dont les détails diffèrent; je signale aussi la curieuse série des diverses sortes de sacrifices et de punitions. Les plus drôles, vraiment co-

miques, sont les seigneurs espagnols; p. 596 il y a une partie de cartes bien réussies. Mais j'en citerais des dizaines.

On avait déjà plusieurs codex illustrés mexicains; mais ce codex péruvien est bien plus vivant; le manuscrit est lisible sauf par endroits pour quelques abréviations, il n'offre pas trop de difficultés. La table des matières est accompagnée de dessins bien amusants, représentant les travaux des douze mois; Paul Rivet devrait en faire un petit cahier à part, comme almanach de propagande de l'Institut d'Ethnologie.

Le t. XXV, étude de Paul Hazoumé, instituteur indigène, sur le **Pacte de Sang au Dahomey,** apporte enfin sur ce sujet magico-religieux complexe des renseignements sérieux; il a fallu une vingtaine d'années à l'auteur , qui pourtant est du pays, pour arriver à des descriptions complètes du célèbre pacte de sang dahoméen, et pour en connaître à fond tous les détails, avant que d'en esquisser la théorie générale. On fera bien de laisser maintenant de côté toute la littérature antérieure, terriblement abondante, mais fondée sur des observations insuffisantes, ou même truquées.

En principe, le pacte de sang est au Dahomey comme ailleurs un procédé de fraternisation, ou pour mieux dire d'identification de deux individus, ou de deux groupes, ou de plusieurs individus ou groupes. Il est connu à peu près en tous pays et à toutes les époques. Ni pour les obligations qui en dérivent, ni pour les légendes explicatives de son origine, le Dahomey ne se singularise. Mais il est particulier par l'emploi politique qu'il en a fait, en tant que moyen de gouvernement. L'auteur expose en détail comment par ce pacte furent établis ou renversés des souverains; et comment aussi les membres du pacte avaient fini par former une sorte de caste.

Ici on retombe dans les cérémonies d'affiliation à un groupe, dont des restes survivent même chez nous, par ex. dans l'agrégation à la franc-maçonnerie. Les séquences rituelles sont au Dahomey comme ailleurs plus ou moins complexes.

Le chapitre V en décrit tous les détails et toutes les variations selon le clan, la tribu, la caste de travail, etc. Dans le chapitre suivant est expliqué le symbolisme des paraphernalia; ensuite vient l'étude des sanctions.

Ce sur quoi je voudrais aussi attirer l'attention, c'est que,

par suite du pacte, il se produit une modification importante dans les rites funéraires; le voyageur qui passe peut croire qu'il s'agit de rites normaux et généraux, alors que ceux-ci sont spécialisés. Aux Européens peu familiarisés avec l'ethnographie africaine, certains détails peuvent paraître incompréhensibles : M. Hazoumé a donc jugé utile d'ajouter un essai d'analyse critique pour expliquer les mécanismes mentaux et psychiques qui déterminent tout cet ensemble d'actes et d'obligations sociales.

Les photos, en hélio, sont bonnes, elles représentent les féticheurs et les lieux sacrés en forêt.

§

Mlle Alice Getty s'est spécialisée dans l'étude des divinités hindoues et a publié sur celles de l'Inde septentrionale un ouvrage devenu classique. Cette fois, elle nous donne une monographie admirablement documentée sur l'une d'elles, **Ganesa à tête d'éléphant,** le Dieu du Succès, qu'on invoque dans mille circonstances de la vie et dont on ne comprend pas qu'il n'ait pas acquis aussi un culte en Europe : au moins ces temps-ci, où les insuccès de toutes sortes sont devenus la règle.

L'ancienne Egypte nous a habitués aux divinités à tête animale; elles sont l'exception dans l'Inde, sinon en tant que résidus possibles d'anciens totems de clan ou de tribu. Cet aspect monstrueux a fait que Ganesa n'a été que tardivement admis dans le panthéon brahmanique. La partie humaine de son corps, comme on peut le voir sur les belles planches qui illustrent l'exposé de Mlle Getty, est, elle aussi, difforme ou du moins ramassée au point d'être naine. On en a conclu que ce dieu appartenait primitivement au groupe de petite taille et trapu des aborigènes dits Dravidiens; et dans son introduction, A. Foucher va jusqu'à le comparer aux korrigans « celtiques, aux gobelins anglo-saxons, aux kobolds germaniques, aux kabires thraco-phrygiens et aux djinns arabes »; ce qui est une erreur grave. Car, sauf les kabires, aucune de ces séries d'êtres nains n'est formée d'individus mal conformés, ou difformes, ou trapus. On se les imagine ainsi par la faute des dessinateurs et des peintres de l'école romantique.

Iais les descriptions données dans les ouvrages de folklore, par Le Men pour la Bretagne par exemple (et je puis donner ncore une trentaine de références pour la France seule) ous montrent ces nains, comme ceux du roi Laurin (Suisse et Tyrol), ou les *goubelins* normands émigrés en Angleterre, omme petits de taille il est vrai, mais bien proportionnés, de eaux petits hommes et femmes en miniature. Jamais on ne es a affublés d'une tête ou d'une face animale.

Il faut donc laisser Ganesa à l'Inde et aux pays voisins Birmanie, Laos, Cambodge, Indes néerlandaises, etc.) tout omme il faut laisser à la Chine la déesse à tête de souris. L'aspect trapu et ramassé jusqu'à la difformité, le gros ventre, es cuisses énormes, les seins et les fesses proéminents s'expliquent simplement à mon avis par l'instinct des artistes : verriez-vous une grosse tête d'éléphant sur un long corps grêle? Le peuple et les artistes ont transposé au corps humain d'autres caractères des pachydermes. Pour un dieu à tête de hinocéros, la déformation esthétique aurait été la même. Les pl. 3, 4, 5, 7, 15, 31, etc. de Mlle Getty montrent que même pour les pieds les artistes ont tenté une ressemblance avec eux de l'éléphant vivant.

L'auteur a étudié les variations iconographiques du dieu dans l'Inde et tout l'Extrême-Orient avec un soin parfait. Pour ces détails, je dois renvoyer au texte. Mais il y a un point qui m'intrigue depuis longtemps et dont j'espérais trouver ici l'explication.

Ganesa ne s'en va pas tout seul par le monde : il est accompagné d'un rat qu'on représente entre ses pieds, ou sous ui (pl. 5, excellents exemples); il danse dessus (pl. 7), mais parfois le rat se promène tranquillement devant lui (miniature de la pl. 11). L'image de la p. 17 montre le rat supportant a plate-forme sacrée sur laquelle trône le dieu. Il est vrai que ette image appartient aux sectes ésotériques, qui arrangent es symboles chacune autrement (hache, lasso, radis, serpent, etc., cf. p. 18-19). L'auteur a relevé avec soin les cas où le rat est représenté. Mais elle ne donne, pas plus que A. Foucher dans son introduction, l'explication de cette curieuse amitié.

Il faut naturellement éliminer les explications des théologiens hindous et remonter à la période primitive. Si Ganesa

était au début un Dieu-Eléphant, le Rat n'a pu être que son parèdre ou associé divin. Mais y a-t-il un Dieu ou une Déesse-Rat dans l'Inde? Je l'ignore. Il se pourrait que ce rat soit une rate. Dans ce cas on aurait affaire à un couple thériomorphique comme l'Egypte nous en présente plusieurs.

A. VAN GENNEP.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Mgr A. Bros : *Ethnologie religieuse. Introduction à l'étude comparée des religions primitives.* Paris, Bloud et Gay, 1936. 312 pages in-16. — A.-M. Jacquin, des Frères prêcheurs, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse) : *Histoire de l'Eglise.* Tome I, *L'Antiquité chrétienne,* 1 vol. grand in-8°, de 700 pages. Tome II, *Le haut Moyen Age,* 1 vol. grand in-8° de 683 pages. Paris, Desclée de Brouwer. — Mémento.

L'ouvrage de Mgr A. Bros sur l'**Ethnologie religieuse,** que vient de rééditer la maison Bloud et Gay, a été publié pour la première fois en 1923; mais les parties essentielles en avaient été professées en 1920 à l'Institut Catholique de Paris. C'est l'exposé, clair et simple autant que précis, de la méthode qui convient à l'étude sérieuse et philosophique de la religion des peuples dits « sauvages, primitifs, de basse culture », c'est-à-dire, selon la définition que l'auteur emprunte à van Gennep, « les groupements actuels qui n'ont pas encore atteint le stade de production caractérisé par la grande industrie » (1).

Tout pénétré d'esprit scientifique et critique, l'auteur possède à fond la théorie de la méthode à suivre pour bien observer, interpréter, coordonner et expliquer les faits dont la connaissance exacte et précise peut nous faire pénétrer dans l'âme de ces peuples si différents de nous, du moins en apparence. Les conseils qui reviennent le plus souvent, comme un refrain, sous sa plume, portent sur la prudence, la patience et le sérieux qu'il convient d'apporter à l'étude des faits, et sur la défiance à l'égard des idées préconçues, des hypothèses aventureuses, des vues systématiques et des conclusions marquées davance. C'est en somme la théorie classique de la méthode scientifique.

Mais autant et même plus qu'un exposé didactique, réduit

(1) Les lecteurs de cette Revue auront plaisir à voir le grand cas que l'auteur fait de l'autorité considérable acquise par notre confrère dans le domaine de l'ethnologie.

d'ailleurs à de simples indications, cet ouvrage est un vigoureux réquisitoire contre les ethnologues de l'école évolutionniste et sociologique qui, par une « mauvaise méthode », auraient « déformé le réel pour faire triompher leur philosophie erronée ».

Mgr Bros est un homme de beaucoup de foi, un prêtre de l'Eglise catholique, c'est-à-dire un apôtre. Je ne comprendrais pas un prêtre qui ne serait pas un apôtre. Même ceux-là qui ont abandonné, par un scrupule de loyauté, le costume, les rites et les honneurs du sacerdoce catholique, ne peuvent renoncer au goût et au zèle de l'apostolat; à plus forte raison ceux qui sont restés fidèles à la profession ecclésiastique. Il n'est donc pas étonnant ni surprenant que, dans un ouvrage sur l'ethnologie religieuse, un prêtre engage le combat contre les philosophes qui s'opposent à sa foi. Cette préoccupation, hautement avouée, tient une grande place dans le livre de Mgr Bros. Trop grande, peut-être, et qui nous met en défiance.

On nous présente la Religion comme « l'ensemble des rapports de l'homme avec la divinité ». On ajoute que, pour la comprendre, il faut avoir le « sens religieux » et « vivre sa foi ». Sans doute; mais en quel mystère l'esprit scientifique et critique ne se trouve-t-il pas alors entraîné, et peut-être perdu! Qui d'entre nous, dans un domaine aussi délicat, peut s'assurer de n'être pas victime de ses illusions? Que les Reinach et les Durkheim se soient trompés en appliquant aux faits religieux le système rationaliste de l'évolution et du progrès, c'est bien possible. Mais sont-ils donc sans excuse de ne pas consentir sans preuve à se reposer béatement dans le Paradis terrestre de la Bible, en recueillant sans contrôle toutes les voix, parfois discordantes, de la Révélation divine et de la Tradition miraculeuse?

A voir l'auteur demander pour les sauvages respect et sympathie, j'ai l'impression que, dans le fond de son esprit, si ouvert et si souple, et de son cœur, si humain, il est, à l'égard de ceux qui cherchent avec leur seule raison, même quand ils se trompent, beaucoup moins sévère que le ton de sa controverse pourrait parfois le faire entendre. C'est, me semble-t-il, à son corps défendant que, du haut de sa chaire

magistrale, il sacrifie à cette éloquence oratoire dont il fait à bon droit profession de se défier.

C'est sans doute aux circonstances où il a été conçu que l'ouvrage doit l'apparence de confusion qui règne dans le plan général, fait de pièces rapportées, et les nombreuses redites, exigées par un enseignement oral distribué en conférences à intervalles assez éloignés.

Amicalement, j'oserais dire à l'auteur que j'ai senti un peu d'agacement à trouver sous sa plume des termes bizarres, comme *maximer, minimiser, logiquer* et *caporaliser,* qui font tache dans son style ordinairement si simple et naturel. Une révision attentive du texte fera corriger quelques négligences dans la rédaction des sommaires et de la table des matières, ainsi que de rares mais fâcheuses fautes d'impression (2).

La librairie Desclée de Brouwer vient de mettre en vente les deux premiers tomes de l'**Histoire de l'Eglise** composée par A.-M. Jacquin. Le tome I, qui contient l'Antiquité chrétienne, avait été imprimé dès 1929 sur les presses françaises de l'Edition, pour le compte de la *Revue des Jeunes;* le tome II, qui comprend le haut Moyen Age, sort des presses brugeoises de la maison Desclée.

A la différence des caractères s'ajoutent des modifications dans l'économie de l'ouvrage. Alors que, dans le tome I, l'indication des sources était incorporée au texte, dans le tome II, elles sont groupées dans une note en bas de la première page de chaque chapitre. D'autre part, ce tome contient une deuxième table des matières avec un sommaire pour chaque chapitre.

Cette histoire, destinée « au grand public catholique, surtout aux jeunes gens et aux prêtres du ministère », est présentée sous la forme d'un récit suivi, partagé en courts paragraphes, annoncés chacun par un titre. Le style est clair, simple, pittoresque, alerte, vivant et animé. Très peu de commentaires; des noms, des faits, des dates.

Peut-être un examen détaillé ferait-il découvrir quelques faiblesses dans l'usage des sources. Jetons au hasard un coup de sonde, selon le procédé d'Aulard, quand il examinait une

(2) Par exemple, page 114, ligne 7 : *immortalité,* pour *immoralité;* p. 158, l. 8 du sommaire : *collections,* pour *collectives.*

thèse de doctorat. Voici, par exemple, le portrait physique de saint Paul, tel que Baumann d'une part, et Jacquin de l'autre prétendent l'avoir emprunté aux *Actes de Paul :*

BAUMANN	JACQUIN
Un homme petit de taille à la tête chauve, aux jambes *un peu arquées, aux genoux saillants. Il avait de longs yeux,* des sourcils joints, un nez *légèrement bombé, plein de grâce...*	Un homme de petite taille à la tête chauve, aux jambes *recourbées, bien constitué,* aux sourcils qui se rejoignaient, avec un *grand* nez gracieux...

Lequel des deux historiens a mal traduit?

De même que Mgr Bros, le Révérend Père Jacquin « se défend de rien affirmer, au nom de la science, qui soit en contradiction avec les données de la foi » contenues dans la « Révélation ». C'est une garantie pour le lecteur catholique, mais aussi un motif de méfiance pour le libre penseur qui ne se fonde que sur « les lois de toutes les sciences constituées ». Quoi qu'il en soit, l'auteur ne passe pas sous silence les misères humaines auxquelles ont succombé certains hauts représentants de l'Eglise. Tout comme Mgr Bros, il fait une large part à la spontanéité de la personne humaine, à son indépendance à l'égard du groupe social.

C'est là une disposition d'esprit bien familière aux hôtes de notre *Mercure de France,* où l'on n'est soumis ni aux consignes césariennes, ni aux dogmes pontificaux.

MÉMENTO. — Sous le titre *Soutanes* et la forme d'un petit in-16 de 128 pages, les Nouvelles Editions latines viennent de publier un « réquisitoire » de Gaston Choisy contre l'Episcopat français, qui, malgré l'abondance de l'argent apporté par les fidèles, laisse le clergé paroissial à la mendicité et à des travaux étrangers à sa fonction, et contre le Pape actuel, qui n'est pas un véritable chef. C'est le pamphlet d'un Paul-Louis Courier qui serait catholique et savoisien (3).

Z. TOURNEUR.

(3) Je signale au prote que dans ce livre les pages 34 et 38 ont été interverties par inadvertance.

LES REVUES

Le Bulletin des Lettres : Les ennemis du livre. — *La revue hebdomadaire :* Jugements de M. Thiers sur Victor Hugo, les grands Allemands et Byron. — *Revue de Paris :* définition de Jules Laforgue par M. F. de Miomandre. — Naissance : *Les Cahiers de la jeunesse :* manifeste; adresse de M. Romain Rolland; les poètes de l'Espagne républicaine. — Mémento.

Dans **Le Bulletin des Lettres** (25 juillet) M. Léon Guichard écrit sur « les ennemis du livre ». Il ne les nomme pas tous et le sait fort bien, s'il énumère : les sports, le cinéma, le bridge, les journaux, la radio. Les éditeurs, les écrivains, les jurys dits littéraires, les académies, ont des titres à la responsabilité des maux qui accablent le livre outre les conséquences d'une crise économique générale nuisible à tout ce qui est humain : la morale, les caractères, les arts, l'industrie, le commerce. La science elle-même, divinité du XIXe siècle, a perdu sa pureté.

Au temps de mon adolescence, les adultes pratiquaient le whist, successeur de la « bouillotte » louis-philipparde. Ils s'intéressaient à Pranzini, à Prado, assassins de filles, et à l'assassinat impuni du préfet Barrème. Le libraire Achille vendait le Zola de l'année. Par les soins de ses commis, des signets marquaient les pages audacieuses qui permettaient à la clientèle bourgeoise de s'exciter jusqu'à l'indignation sans lire le reste, tandis qu'elle ne passait pas un iota des ouvrages de M. Georges Ohnet, même après l'intervention de Jules Lemaître qui du coup fondait sa réputation de critique et s'en autorisa plus tard pour dénigrer Victor Hugo.

Tout menacé que soit le livre, on en fait aujourd'hui un commerce beaucoup plus considérable qu'environ 1885, lorsque les grosses ventes favorisaient Alphonse Daudet après Zola, Hector Malot et l'inventeur du « Maître de Forges », Jules Verne et Erckmann-Chatrian.

Chaque jour, — constate M. Guichard — nous nous croyons tenus de lire un ou plusieurs journaux. Et si nous ne l'avons pas fait, il nous manque quelque chose. C'est une forme d'intoxication. Quoi qu'il en soit, les masses que le livre avait conquises à la fin du XIXe siècle, il les a perdues en grande partie au profit du journal.

Mais le concurrent le plus redoutable du livre, c'est le dernier

venu, c'est la Voix, c'est la Radio avec ses sortilèges, avec, surtout, le prestige de la nouveauté. Nous subissons là une forme de divertissement — et la plus bruyante, la plus insolente — que n'avait pas soupçonnée Pascal. La Radio va-t-elle suprimer la bibliothèque en même temps que le piano? Va-t-on se borner désormais à écouter les déclamateurs, les musiciens, sans plus se donner la peine de jouer? Va-t-on abandonner ces deux arts à des équipes de spécialistes? Nous sommes tentés par le moindre effort. Curieux progrès, qui nous incite à la paresse, qui nous rend purement passifs.

M. Guichard célèbre excellemment la fraîcheur, le silence des bibliothèques. Il envisage même la cure par le livre : « un séjour d'une semaine ou deux dans une maison — dans une station de lecture », sur ordonnance médicale. En pratique, et souvent contre l'indication du médecin, les pensionnaires des sanatoria et des cliniques deviennent de grands lecteurs, souvent des lecteurs boulimiques et qui ne suspendent guère leur lecture pour réfléchir à la chose écrite.

Revenant aux méfaits de la T. S. F., M. Guichard écrit :

On n'imagine pas le *Discours de la Méthode* ou *A la recherche du Temps perdu* composés pour la Radio, mais fort bien d'ailleurs les *Provinciales* ou les *Facéties* de Voltaire, ou le *Neveu de Rameau*. On dira encore que la Radio peut servir à faire connaître les livres, à donner le goût de la lecture. Je ne le crois pas non plus. J'ai écouté, ces derniers temps, la transposition à la Radio d'un roman de Balzac. Paris était évoqué par des bruits, beaucoup de bruits, trop de bruits. Le dialogue était à peu près conservé. Mais les descriptions minutieuses, les préparations lentes, les portraits si fouillés, impitoyables, les analyses de l'âme, l'envoûtement progressif du récit qui nous transporte dans un autre monde, bref tout ce qu'il y a de balzacien dans ce roman avait complètement disparu. La Radio est une forme nouvelle d'expression qui trouvera nous l'espérons, ses œuvres, son style, son public, comme le cinéma a peu à peu créé les siens, mais qui ne devrait pas plus tuer le livre que le cinéma n'a tué le théâtre.

Il est bien possible que M. Léon Guichard — qui a raison sur bien des points — ait oublié, en écrivant son article, l'ordre profond des *Lettres à un provincial* et la plastique de la phrase flamboyante, inimitable, nourrie d'idées, du Diderot du *Neveu*. La matière de ces œuvres est trop riche et leur

forme d'une qualité trop rare, pour qu'on en puisse tirer la joie qu'elles prodiguent autrement que par la vue. Au contraire, les interminables phrases de Proust peuvent gagner une sorte d'allégement à la transmission radiophonique.

M. Guichard termine ainsi :

Le livre est un instrument de plaisir infiniment délicat et un instrument de culture irremplaçable. Le livre c'est, si vous voulez, la promenade à pied de l'esprit, ou la promenade à bicyclette, puisqu'il faut un intermédiaire. Je crois qu'on reviendra à lui, s'il est vrai qu'on le délaisse, et qu'il aura sa revanche sur la Radio, comme la marche et la bicyclette ont en ce moment leur revanche sur l'automobile. Je vous engage à faire vôtres ces vœux d'un poète qui a beaucoup aimé les livres :

Je souhaite dans ma maison :
Une femme ayant la raison,
Un chat passant parmi les livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas vivre.

§

M. Z. Evovsky publie dans **La revue hebdomadaire** (31 juillet) sous ce titre: « Le Paris d'il y a cent ans », des lettres d'un jeune aristocrate russe, André Karamzine, à sa mère, tandis qu'il voyageait pour parfaire la guérison de blessures qu'il avait reçues en combattant au Caucase. Le 3-15 janvier 1848, il rapporte une singulière conversation qu'il eut avec Thiers :

Nous avons été voir hier soir les Thiers et j'en ai été très content parce que j'ai passé toute la soirée à discuter littérature avec le maître de maison. Il a commencé par rire un peu du discours prononcé par Hugo au Sénat, discours qu'il trouvait pour le moins stupide. « Naturellement, lui ai-je fait remarquer, vous entendez par cela son incompétence dans la chose politique mais, comme poète, Victor Hugo est souvent marqué de génie. — Comment? s'écria-t-il, vous le trouvez génial! Quelle idée! Mais c'est tout simplement un petit imbécile, un bavard piteux, la croûte personnifiée de notre époque, etc., etc. »

L'épistolier tient cette appréciation pour une des « absurdités » ou des « opinions sauvages » énoncées à son profit par l'homme d'Etat.

...Les opinions littéraires de M. Thiers sont à tel point originales qu'il vaut vraiment la peine d'en citer ici quelques échantillons :

« Après ce que la Grèce et Rome nous ont donné dans le domaine littéraire, dit-il, l'humanité n'a jamais rien produit qui pût équivaloir aux œuvres classiques. A vrai dire, il n'y a maintenant que deux peuples littéraires : les Français et les Italiens. Viennent ensuite (à une distance très éloignée!) les Anglais avec leur Shakespeare, et les Espagnols avec Cervantès.

« — Mais les Allemands, voyons! l'interrompis-je. — Les Allemands? Ah! ces *gens-là!* Ont-ils écrit quelque chose de vraiment digne d'attention? Non, ma foi, car ils sont trop bêtes pour cela. A mon avis, ce peuple n'est qu'un troupeau sauvage composé de paysans, mais sans sincérité : des pédants ennuyeux... L'Allemagne ne nous a donné qu'un seul homme intelligent! — Lequel, monsieur? — Frédéric le Grand, et encore celui-ci n'était-il pas un Allemand authentique. — Qu'était-il alors? — Je ne sais, mais j'affirme qu'il était trop intelligent pour être Alllemand... — Pourtant Schiller, Gœthe... — De pauvres plagiaires de Shakespeare, et rien d'autre! — Et leurs philosophes? — Après Leibnitz, Descartes et Newton, il n'y eut plus de philosophes! — Mais cela n'empêche pas que la philosophie allemande, de Kant à Hegel... — Ah! ne m'en parlez pas, je vous en prie. Pour moi, ce ne sont que des rêveurs dignes de pitié. Kant est un vieux gâteux, un homme terriblement suffisant... — Pardon, mais je voudrais revenir aux Anglais. Vous dites que ces derniers n'ont eu, en somme, que Shakespeare, mais il me semble bien que, sans même parler de plusieurs autres noms anglais illustres, il y eut un talent immense qui, tout récemment encore, avait une influence considérable sur le mouvement littéraire du monde entier! — Vous parlez...? — Je parle de Byron. — Laissez donc! D'ici vingt à vingt-cinq ans, personne n'en parlera plus, et son nom sera parfaitement oublié.

§

Si, comme feu M. Thiers et quelques-uns de nos contemporains souvent mieux inspirés, M. Francis de Miomandre ne trouve pas Hugo à son goût, il exprime avec bien de la gentillesse celui qu'il a pour Jules Laforgue, dans des « notes et impressions » parues dans la **Revue de Paris** (1er août). En vérité, Laforgue mérite mieux qu'on n'a fait pour lui à l'occasion du cinquantenaire de sa mort. Et M. de Miomandre écrit excellemment :

...On ne me fera jamais dire qu'un Apollinaire, qu'un Fargue,

qu'un Carco, qu'un Max Jacob doivent quelque chose à Laforgue. Non certes. Mais ce que je puis dire, et ce que je dois dire, c'est que : avant qu'Apollinaire, Fargue, Carco, Jacob nous aient enseigné le charme d'une certaine poésie où l'humour et la tendresse, la science et l'ingénuité, le sarcasme, le pittoresque et le désespoir se mêlent en proportions subtiles pour notre plus grande émotion, Jules Laforgue nous avait donné cinq petits recueils où l'on retrouve l'essentiel de ce lyrisme-là. J'admets, que dis-je? je sais que ces poètes, qui me sont très chers, auraient trouvé leur voie tout seuls, et qu'ils ne doivent rien à personne. Mais le fait est là, positif, indiscutable : avant eux, il y a eu Laforgue, et dans Laforgue toute l'émotion et le plaisir qu'ils nous ont plus tard procurés sont préfigurés, et cela non pas d'une façon maladroite ou sommaire, comme chez ce qu'on appelle les précurseurs, mais au contraire avec l'autorité, l'ampleur, la perfection, d'un maître qui les dépasse tous, qui les *déborde* tous, qui a, *en plus* qu'eux, quelque chose, je ne sais quel arrière-plan métaphysique, une angoisse plus profonde, un pathétique plus fouillé.

C'est pourquoi j'éprouve une sorte de révolte quand je vois (et cela par les meilleurs) Laforgue expédié en quelques lignes, comme un poète mineur, comme un gamin de génie trop tôt enlevé aux lettres et qui aurait tant donné si... Et de développer ces thèmes faciles, sur un ton légèrement protecteur. Non, cent fois non, ce n'est pas ainsi qu'il convient de parler de Laforgue.

. . . .

Prenons Laforgue tel qu'il nous est donné, avec ce qu'il nous laisse. Deux livres. Mais qui sont d'un poète unique et d'un grand écrivain, deux livres ou la métaphysique, le sens de la mort, le désir et la crainte de la femme, la sensibilité esthétique, la perception délicate des choses de la nature, un humour lunatique et tendre se marient de façon merveilleuse, sous l'influence d'un sentiment qu'on ne trouve quasi-jamais dans l'âme d'un écrivain français, et qui est l'amour universel.

J'imagine que M. de Miomandre n'a pas été sans un peu songer à soi-même quand, parlant du poète des *Complaintes* et des *Moralités légendaires*, il a conclu sur ces mots :

L'univers est plein d'êtres qui ne sont pas à leur place, qui se sont trompés de siècle ou trompés de climat. Jules Laforgue aurait dû naître en Allemagne, au temps de Jean-Paul ou de Novalis; ou bien aux Indes, et porter la robe jaune. Avec quelle tendresse il parle du bouddhisme! Et ce n'est pas du « chiqué ». Le

Destin l'a placé dans le Paris de 1880. Quelle épreuve! Mais de cette transplantation qui a tout l'air d'un arrachement, est née une poésie si pathétique que certains passages en font monter aux yeux des larmes qui ne sont pas tout à fait séchées quand le sanglot de la victime s'achève dans une pirouette de clown.

§

Naissance :

Les Cahiers de la Jeunesse (15 juillet), 86, rue Claude-Bernard, Paris. 5e. Editée sous le patronage de MM. Romain Rolland, José Bergamin et Nordahl Grieg, cette revue a pour directeurs : MM. Luc Durtain et Paul Nizan. Elle sera mensuelle. Elle annonce ses intentions dans un manifeste où il est dit :

Dans tous les pays, les jeunes forces de l'histoire s'unissent pour sauver le monde de la barbarie et de la nuit. Jeunes démocrates, républicains, antifascistes, socialistes et communistes se rassemblent. Ils prennent conscience d'être la génération des volontaires du progrès. Les plus grands esprits de notre temps sont entrés en lutte contre des forces rétrogrades qui menacent la civilisation — et qui menacent la jeunesse.

En signalant l'alliance historique de la jeunesse, éprise de liberté et de progrès, avec les intellectuels défenseurs de l'art et de la culture, nous voulons créer la revue théorique de toute la jeunesse démocratique.

Les Cahiers de la Jeunesse, en donnant à la jeunesse des armes idéologiques dont elle a besoin pour défendre sa vie et son avenir, lui permettront l'accès à l'art et à la culture qui deviendront son bien et qu'elle défendra comme elle défend son avenir et sa liberté.

Ils donneront aux écrivains, savants, artistes, un moyen d'expression dans les forces les plus vivantes de l'histoire.

M. Luc Durtain affirme : « La jeunesse a raison ».

Aux jeunes, M. Romain Rolland donne ce conseil : « Agir » et il les met en garde contre l' « A quoi bon? » qui « ronge les jeunes énergies ». Combattre, conquérir, construire, voilà le mot d'ordre qui convient aujourd'hui à une jeunesse qui rejette « la mélancolie et le scepticisme ». Aux jeunes de ce temps, le grand Français qui a su devenir un grand Européen à une époque où cela comportait un haut exemple de courage, dit encore :

Si nous admettons dans nos rangs le doute, ce n'est plus sous forme de négation énervée des générations bourgeoises qui nous ont précédés, et qui en chatouillent leur impuissance d'agir. C'est, dans les mains de la raison, l'instrument intrépide de la recherche, le doute viril qui ne s'enchaîne point à ses hypothèses; mais il emploie chacune d'elles comme un levier qui fait sauter l'obstacle; qu'on use, qu'on casse, et qu'on remplace par d'autres leviers. Nous sommes armés d'un relativisme positif, d'une dialectique à la fois souple et héroïque, qui entretient l'élan de l'esprit, qui combat, conquiert et construit.

Donc, soyons fermes dans la tempête. Quelque ruine qu'accumule sur nous la rage de l'ennemi, et quel que doive être le nombre de ceux de nous qui périront dans la bataille, saluons la chance qui nous est échue, de participer à un des moments décisifs de l'histoire du monde. Prenons conscience de cet instant, de notre grande tâche, et de nos forces innombrables — car chacun de nous est l'immense armée qui livre assaut aux forces obscures de la bêtise, de l'injustice et de la férocité, qui asservissent, exploitent et martyrisent l'humanité.

M. Marcel Carné dirige une enquête sur : « Le Cinéma et la Jeunesse ». En attendant qu'y répondent les jeunes, la revue publiera les réponses de MM. Jules Romain, Jean Painlevé, Jean-Richard Bloch et Jean Renoir.

Mrs Betty Shields Collins, « secrétaire du Mouvement du Congrès mondial de la jeunesse », déclare la volonté de paix de la jeunesse. Une place importante est accordée à « l'organisation des loisirs de la jeunesse française ».

« Le Romancero de la guerre civile » est constitué de poèmes espagnoles inspirés par les souffrances et les espoirs des combattants pour la liberté de l'Espagne républicaine. M. Jean Cassou en présente quelques extraits inédits, regrettant l'absence de tout poème de Frederico Garcia Lorca fusillé à Grenade par les fascistes-rebelles. Vicente Aleixandre chante un autre fusillé : José Lorente Granero et il exalte ainsi le sacrifice nécessaire à la cause sainte (traduction de M. Georges Pillement) :

José n'est pas mort. Regardez!
Resssuscité, il n'est pas mort;
il n'est pas mort, oui, et non plus
jamais le peuple ne mourra.

C'est en vain que fusils et balles
veulent transpercer sa poitrine.
Bombes et canons pourront bien
essayer de briser son corps.
Mais le peuple vit et vaincra,
peuple sans peur, peuple sans tache,
qui dans une aurore de sang
paraît comme un soleil naissant.

MÉMENTO. — *La Nouvelle Revue française* (1er août) : « Un régulier dans le siècle » ou M. Julien Benda par lui-même, début d'une série nouvelle des confessions du clerc qui n'a pas trahi. On y trouve un portrait de Charles Péguy et des allusions à divers qui ne plairont pas à tout le monde. — Un « Jules Laforgue » très compréhensif et très sensible de M. Saint-Clair. — D'un anonyme : « Voyage au pays des Tarahumaras ». — « Prière à l'inconnu », poème de M. Jules Supervielle. — « Les étrennes » par M. Marc Bernard. — « Lettres anglaises », de divers, traduit par M. Germain Laudier.

Mesures (15 juillet) publie les pièces en un acte qui ont reçu le prix du concours organisé par la revue : « L'Ampélour » par M. Audibertie et « Maïe » de M. Roland Piernal, qui est une œuvre poignante, très dramatique, dans une atmosphère où un musicien se sentirait inspiré. — Un article de bonne critique sur « Hölderlin et l'essence de la poésie ». — Un « Argo » de MM. B. Taladoire et E. Fuzellier, disciples de M. Giraudoux. — « Cantique de Jonas dans la baleine » de M. Joseph Carnel, poète catalan.

Le Cahier (juillet-août) : « Les courants de la littérature française », par M. E. Jaloux.

Revue des Deux Mondes (1er août) : *** : « L'aviation et les armées ». — M. André Joubin publie des lettres inédites de Beaumarchais relatives au mariage rompu de sa fille avec Raymond de Verninac qui allait devenir le beau-père d'Eugène Delacroix.

Etudes (20 juillet) : Lettres inédites de Louis Le Cardonnel à Mme Delzant, publiées par Mme Savigny-Vesco.

La Revue Universelle (1er août) : « Les Japonais devant Pékin » par M. J. Fontenoy. — De M. R. d'Oléon : « Réalité et théories physiques ». — Dans sa chronique sur les livres, M. Léon Daudet comprime en un distique le fameux quatrain de Banville :

Les demoiselles chez Ozy
menées
Ne doivent plus songer aux hy-
ménées.

L'homme réel (juin) : M. L. Jaurot : « Affaires d'Espagne ». —

De M. A. Treint la deuxième partie de son étude sur « Le fascisme italien ». — « L'Europe et le Problème allemand » par M. W. Heim. — « L'authenticité dans le style d'Henry Poulaille » par M. Ch. Bontoux-Maurel.

Le Lunain (juillet) : Un excellent « Stanislas de Guaita », par M. V. E. Michelet. — « Meurthe », poème de M. Ernest Tisserand. — « Ximénès Doudeau », par M. Hubert Fabureau. — « *L'Anthelli* de Jules Stowacki » par Mme Rosa Bailly. — « Par delà les antiphonaires », poésie de M. Louis de Gonzague Frick.

Arts et Idées (août) : Enquête sur l'art et la morale : réponses de MM. Georges Duhamel, Gabriel Brunet et M. L. Rocuant. — « La Fontaine avec nous ! » par M. Lucien Combelle. — « Molière et Rembrandt », par M. H.-P. Livet.

Loisirs et profession (juillet) : « Le Morvan dans la littérature », par M. G. Riguet. — « Etudiants de jadis » par M. A. Fargetou.

Les Primaires (juillet) : « Le Pou du ciel » par M. David H. Keller (traduction de M. R. Messac). — Poèmes de M. L.-Ch. Baudoin. — « Réunion du Conseil », par M. J. Eivrac.

La Phalange (15 juillet) : Poèmes de MM. Saint-Georges de Bouhélier, Ch.-A. Grouas, G. Gandolli, Yves Gandon, R. Gouère, A. Devaux, P. de Rozas.

Le Divan (juillet-août) : « En marge de l'anthologie » par M. Maurice Rat. — « Hortus Claussus », de belles proses poétiques de M. Henri Michel. — « Le public et la sincérité », lettre ouverte de M. J.-F. Cahen à M. A. Gide.

Acéphale (juillet) publie : de bien remarquables dessins de M. André Masson ; un « Héraclite » de Nietzsche, inédit en français ; « Dionysos philosophe », par M. Jules Monnerot ; la « Chronique nietzschéenne » de M. G. Bataille ; de M. P. Klossowski : « Don Juan selon Kirkegaard ».

Dante (juillet-août) : N° pour le centenaire de Leopardi.

Le Berry médical (3e trimestre 1937) : De M. le Dr L. Robert : « Variations sur le ver solitaire », et du même une intéressante étude sur : « Le prénom ». — « Aphorismes médicaux », par M. le Dr Estachy.

Revue de l'Alliance française (juillet) : Discours de M. Joseph Bédier pour installer M. Georges Duhamel à la présidence. — « Le vieux Pondichéry », par M. Samuel Rocheblave. — « Le Roussillon », par M. F. Saisset. — « Le quartier Saint-Séverin et la montagne Sainte-Geneviève », par Mme Marthe Gagne.

La Guiterne (juillet) : « La poésie au service de la Botte », par Philéas Fogg. — Poèmes de MM. Augliviel, S. Hennequin, J.-L. Au-

brun, A. Mortier, J. Arabia et Mme S. de Bressieux. — « Les métamorphoses de Chrysis » par M Auriant

La France active (juillet-août) : « Le mal politicien », par M. Henri Mazel. — Une belle, utile, généreuse défense de Georges Darien, par M. Auriant, sous ce titre : « Un ennemi du peuple ».

Les Cahiers poétiques de Corymbe (mai-juin) sont un hommage à M. Fernand Gregh pour le quarantenaire de son premier recueil poétique : *La maison de l'enfance.*

Psyché-Sôma (sans date) : « Alphabet » et « Promenades idéologiques », par M. Abel Clarté. — « Chants à la bien-aimée », de M. Paul Fort. — « Reculs » poèmes de M. L. Brémond. — « Le mage », par M. A. Grimaud — « Banalité », par M Maurice Périsset. — « Prière », de M. G. Barrelle.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Informations? Non, mais polémique (*Paris-Centre*, 3 août). — Les deux « gosses » (*la Liberté*, 4 août). — Hommage à Proudhon (*idem*). — Rêves populistes et sculpture (*Jean-Jacques*, juin). — Pour la création de bibliothèques communales rurales (*idem*). — Pour la radio aux champs (*l'Emancipation paysanne*, 5 juillet). — Ce que le Livre doit à l'Alsace (*Journal des Débats*, 21 juillet; *Toute l'Edition*, 1er août).

Nous imaginons l'ahurissement des Français sous l'avalanche de nouvelles contradictoires, que leur servent les journaux à propos du conflit sino-japonais, lisons-nous dans **Paris-Centre** sous la signature de Saint-Brice. Que serait-ce s'ils recevaient sur le crâne les quelque deux cents télégrammes qui chaque jour déferlent en quelques heures dans les salles de rédaction!

Et la quantité n'est rien. C'est la qualité qui fait la difficulté. Rarement s'est manifestée d'une manière plus saisissante la transformation radicale des méthodes d'information.

La voilà bien, la « guerre de propagande » annoncée par Tokio! Et ce n'était pas qu'un prologue. La guerre pour tout de bon a consacré, parbleu! la « guerre de propagande ».

Nous avons connu le temps, pas si ancien, précise Saint-Brice, où la vérité n'était altérée que par la rage de la sensation. Un des jolis cadeaux que nous ont faits les Américains. Maintenant, il s'agit de bien autre chose. Les passions s'en mêlent. Les nouvelles, même les plus officielles, sont empoisonnées du virus de la polémique. Si une chose peut surprendre, c'est que la sophistication systématique de l'opinion publique qui ne respecte même pas les sujets les plus anodins, n'ait pas encore déterminé l'explosion. Est-ce parce que le désir de paix l'emporte sur les excitations? Est-ce parce que

les agitations contradictoires se neutralisent? Il en reste une confusion dont le moindre inconvénient est de brouiller les problèmes les plus simples.

§

L'affaire B... n'est pas simple, qui sent son roman chez la portière mais qui, aussi, pose le problème de la guerre microbienne. Vraiment s'est-il trouvé un journaliste français — un au moins — pour accepter de répandre en Espagne insurgée les germes d'une maladie infectieuse? Mais quel âge ont donc M. Jean-Paul B... et son compagnon? *On ne fusille pas les gosses criminels,* écrit dans **La Liberté** M. Camille Fegy, qui plaide leur défense. Des gosses? Il y a donc des gosses chez les journalistes? M. Camille Fegy précise :

> Nous voulons que toute la lumière soit faite sur cette lamentable histoire, parce que nous voudrions obtenir la grâce des deux malheureux gosses de vingt-quatre ans que des bandits ont fourvoyés dans cette affaire criminelle.

Des gosses de vingt-quatre ans!... Quel âge faut-il donc qu'on ait, pour être tenu susceptible de mesurer toute l'horreur que représente la contamination du prochain par voie de bacille?

> Je m'adresse ici à tous les confrères qui ont connu Jean-Paul B... (écrit le rédacteur de *La Liberté*), grand gamin audacieux et immoral, qui s'en allait loger en garni, chez Deibler, pour faire un reportage sur la vie intime de M. de Paris et qui a failli, m'a-t-on dit, réaliser cet exploit amusant : voler le couperet de la guillotine...
>
> Jean-Paul B..., qui avait de l'étoffe, de l'allant, aurait pu, s'il avait su « besogner », piétiner, se contenter des travaux obscurs et anonymes, devenir un très grand journaliste. Jean-Paul B..., gamin sans caractère, comme la guerre en a trop produit, s'est laissé prendre à l'argent facile des espions russes.
>
> Quel rêve : réaliser cinq cents billets, faire flamber la vie comme un alcool.
>
> Je l'entends encore me dire, en mars dernier : « la chance a tourné. »
>
> Comme il y croyait, le petit monstre.

Conclusion :

> Mais il ne mérite pas douze balles.

Et au refrain :

On ne fusille pas les gosses criminels.

Voyez donc le beau Poulbot : « Et qu'est-ce qu'il a fait, celui-là, pour avoir mérité le bonnet d'âne? — Il a inoculé la tuberculose à sa petite sœur, la fièvre de Malte à son petit frère et la scarlatine à sa nourrice. — Oh! le sacré gosse! »

Mais les petits Poulbot ont moins de vingt-quatre ans. Beaucoup moins.

§

C'est *la Liberté* qui émet un appel pour que Proudhon ait son monument à Paris. Encore que l'auteur du *Principe fédératif* ait déjà sa statue à Grenoble, sa ville natale. M. Gaëtan Sanvoisin, retrace la vie pure de Proudhon,

père de famille, grand ouvrier de l'observation, de la réflexion et de l'écriture, fils d'un père et d'une mère tâcherons de brasserie qui) vécut et mourut indépendant, fier, intègre et pauvre.

Il note :

Proudhon est l'un des plus sûrs médecins appelés en consultation dans les maladies sociales, puisqu'il poursuivit d'une haine farouche, durant son existence entière, l'immoralité et la dépravation.

Quel sculpteur « fera » Proudhon? M. Léon Lemonnier, dans **Jean-Jacques**, journal officiel du Populisme (« le numéro : quinze sous ») émet ses idées sur le sculpteur, selon lui, idéal :

Un sculpteur a besoin de force physique, alors que le peintre (sans offenser personne) peut être un gringalet. Je sais bien que les chefs-d'œuvre de la sculpture se recommandent par leur grâce, leur légèreté. Il n'en reste pas moins que la force physique du sculpteur correspond certainement à quelque chose en lui-même et en sa création.

M. Léon Lemonnier rêve d'un pays où la culture artistique serait assez développée pour que l'inauguration d'une statue devînt une sorte de manifestation grandiose, collective :

Je vois quelquefois, dans mes rêves populistes, une foule immense, attendant que l'on découvre une immense statue et saluant l'apparition de la beauté par une clameur unanime.

Cela arrive au music-hall, quand la statue — de taille moyenne, il est vrai — s'appelle Joan Warner, remarquerons-

nous. Mais pourquoi M. Léon Lemonnier tient-il ses rêves « pour plus ou moins facétieux » ? C'est bien ainsi qu'on souhaite que la foule salue, le jour de l'inauguration, et le *Balzac* de Rodin, et le *Baudelaire* de Fix-Masseau. C'est ainsi que cela se passa, à Arles, lorsque Frédéric Mistral lui-même tira son chapeau devant la statue de Frédéric Mistral.

§

M. Serge Petitlaurent, dans **l'Emancipation paysanne,** rêve, lui, d'une radio paysanne :

Le paysan n'a pas, comme le fonctionnaire, l'ouvrier, l'employé, des loisirs fixes et réguliers. Ce n'est pas l'horloge mécanique des hommes qui rythme ses travaux et son repos, mais la grande horloge, aux déclics presque imprévisibles, du temps et des saisons. Ni les heures d'émission, ni les programmes ne sont faits, en général, pour les paysans. A sept heures, le soir, où chacun tourne le bouton de son poste, le paysan est encore en pleins travaux, l'été, ou déjà au lit, l'hiver.

Mais le paysan n'a-t-il pas un ami fidèle, dans le livre? Le livre s'accommode des heures, des instants les plus divers. Un bon poste, c'est peut-être bien; une bonne bibliothèque, c'est peut-être mieux.

Il faut favoriser la création de bibliothèques communales rurales, écrit dans **Jean-Jacques** M. Marcel-Pierre Rollin. Un modique prélèvement sur les budgets communaux, le concours de l'Etat, l'aide indispensable et d'avance accordée de l'instituteur, des livres choisis au début pour ne pas effrayer par des textes trop arides les futurs lecteurs et je suis persuadé que le goût de la lecture se répandrait dans les campagnes.

J'ai vu ces temps-ci, d'une part une jeune paysanne appliquée à lire à son amoureux un livre d'Eugène Le Roy, dans le calme du soir, toute batteuse apaisée, d'une autre un laboureur qui tout en aiguillonnant ses bœufs, à deux pas de sa ferme, prêtait l'oreille à la voix d'un homme invisible, appliqué, lui, à opposer à la paix des champs le cours de la Bourse, sinon la « guerre de propagande ». Les deux sont respectables, c'est possible. De ces deux « bucoliques » je préfère cependant la première.

§

Le livre trouve, en Alsace, de merveilleux atouts. A l'époque des distributions des prix, M. Paul Bastier, dans le **Journal des Débats,** rappelait que :

dans quatre communes des départements du Rhin, une fête en l'honneur de la langue française vient rehausser d'une particulière allégresse la semaine du 14 juillet. En 1921, une Alsacienne au grand cœur, Mme Langweil, fonda le « Comité du Prix de français », instaurant dans une province aimante des coutumes, une nouvelle tradition. Les enfants reçoivent de magnifiques prix qui font bien des heureux; car lorsque un paysan d'Alsace dit en patois : « Mon fils est un bon Français », cela signifie : « il est joliment fort en français.

Et M. Georges Bergner, dans **Toute l'Edition,** relate ceci, qui est essentiellement sympathique :

Au lendemain de la guerre, le docteur Pierre Bucher, patriote magnifique de foi et de sens pratique, fonde dans sa province un ensemble d'œuvres et d'associations destinées à recréer la vie française, interrompue pendant quarante-huit ans. Au nombre de ses initiatives, figure *Le Livre français en Alsace et Lorraine,* dont il confie la gestion à un comité de dames. Il s'agit de faciliter l'accès à la littérature française d'une population jusqu'alors immobilisée dans son dialecte, comme dans un étau. Question linguistique, mais aussi intellectuelle et morale.

Aujourd'hui alors que Mme J.-A. Jaeger, fille du docteur Bucher, préside ce vaste mouvement désintéressé de librairie. 4.200 bibliothèques ont été installées dans les communes désannexées, 250.000 volumes et 100.000 brochures ou périodiques ont été distribués, une vaste bibliothèque circulante fonctionne à plein rendement. Les éditeurs répondent généreusement aux appels de cette œuvre. D'éminentes personnalités la patronnent. L'Institut lui a décerné, voici treize ans, son prix de Gas et Forestier. Néanmoins, elle doit constamment redoubler d'efforts pour conserver des sympathies efficaces.

Aussi, récemment, a-t-elle ouvert, à Strasbourg, une exposition de deux mille volumes et manuscrits qui illustrent un siècle alsacien de littérature française, 1830-1930.

M. Charles Schmidt, inspecteur général des Bibliothèques et Archives, l'a inaugurée avec joie. Arrière-petit-fils d'un libraire

strasbourgeois, fort attentif au mouvement des esprits dans sa province d'origine, il a exprimé le souhait que les générations, comme les livres, fassent la soudure par-dessus l'annexion.

Dans une lettre de Maurice Barrès exposée de pair avec un poème autographe de M. Paul Claudel sur la cathédrale de Strasbourg et bien d'autres manuscrits, on lit : « Ce Strasbourg qu'aujourd'hui nous sommes unanimes à déclarer la plus belle ville de France... »

... Une ville, en tout cas, ajoute M. Georges Bergner, où la défense des livres, commencée il y a dix-huit ans, poursuivie méthodiquement, donne des résultats remarquables.

Strasbourg qui a été à la peine, qui est à l'honneur, a bien mérité du Livre.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Gabriel Pierné. — Un musicien véritable : c'est par ces deux mots que peut être défini Gabriel Pierné, et ce musicien, qui, dans tous les domaines de son art, a laissé des œuvres dont quelques-unes sont parmi les meilleures de la production contemporaine, a joint à ces mérites des qualités de cœur exceptionnelles. Si Gabriel Pierné avait employé à défendre ses propres ouvrages le temps, l'habileté et la subtilité qu'il mit si généreusement au service de ses confrères, son nom serait revenu plus souvent sur les programmes et on n'eût point vu ce paradoxe qu'un des maîtres incontestés de la musique française, chef d'orchestre-président d'une des associations symphoniques les plus puissantes, n'ait joui d'aucun traitement de faveur et ait donné aux jeunes arrivistes, entre autres exemples, celui de la patience.

Né à Metz, en 1863, Pierné vint à Paris et eut pour maîtres au Conservatoire César Franck et Massenet. Avant de remporter, en 1882, avec la cantate *Edith*, le premier Grand Prix de Rome, il a été lauréat des classes d'orgue, d'harmonie, de contrepoint et de fugue. Cette solide préparation, cette double influence du *Pater seraphicus* et du sensuel auteur d'*Esclarmonde* expliquent assez bien l'art de Gabriel Pierné. Ce qu'il doit à Franck, on le discerne dans l'inspiration de ses ou-

vrages religieux comme son *Saint François* ou ses *Paysages Franciscains* dont l'harmonieuse noblesse évoque le souvenir de son ancien maître. Mais — je m'en faisais la remarque en entendant sous les voûtes de Saint-Sulpice l'orchestre Colonne adresser un dernier hommage à celui qui, tant d'années, le conduisit — si la probité et la distinction d'esprit de Pierné sont des qualités sœurs de celles que révèlent *Rédemption* ou les *Béatitudes,* la musique de Pierné est plus limpide, elle ne laisse point voir ces tourments, cette anxiété qui donnent à la musique de Franck un sens si dramatique. Non point que Pierné soit pour cela un de ces musiciens superficiels incapables de traduire les aspirations les plus hautes, non point qu'il garde, comme Massenet, je ne sais quoi de trop gracieux là où il faut tout autre chose que de la joliesse. Mais si ses *Paysages franciscains* sont baignés d'une si douce lumière, c'est précisément parce que la grâce de son esprit, pour virile qu'elle soit, n'en est pas moins fine, c'est parce que, jusque dans l'émotion la plus sincère, cet esprit demeure élégant et clair. La lumière de l'Ombrie et de la Toscane est bien celle qui l'éclaire, et sa musique a ses transparences, ses ombres jamais épaisses; elle ignore et la lourdeur et l'emphase comme elle ignore la vulgarité. Quand elle retrouve le charme enveloppant de Massenet, elle ne risque point de tomber dans l'excès, défini par l'écart de sens qui sépare les mots sentiment et « sentimentalité ». Il plaît, mais sans vouloir plaire, ou du moins sans paraître le chercher tout exprès. Il y a telle page de *Sophie Arnoult* qui est toute pleine de grâce légère et de cette émotion contenue. Il est remarquable que le musicien de saint François ait été aussi le musicien de *Fragonard* et de la belle amie de Lauraguais. Il semble qu'il y ait opposition entre ces deux manières, mais point : Raphaël, du même pinceau, a bien peint le corps voluptueux de la Fornarina et la figure angélique de la Madone de Foligno.

Voilà sans doute ce que la postérité retiendra de lui, ces deux aspects complémentaires et inséparables de sa musique: c'est à tous les deux qu'elle doit son charme, son originalité. Et si l'on va plus loin dans l'analyse, on retrouve chez lui comme chez d'autres qui furent parmi les meilleurs, cette solidité constructive que donne au compositeur la pratique de

l'orgue. Pierné fut le successeur de Franck à la tribune de Sainte-Clotilde — successeur digne de recueillir l'héritage spirituel du maître qui avait été aussi son ami. La musique religieuse de Pierné ne ressemble point à celle de Franck, et pourtant elle est de même ordre : je n'en veux pour preuve que le *Credo* dont l'explosion achève l'*An Mille* avec une si majestueuse simplicité.

Choisi par Edouard Colonne pour le suppléer à l'Association des Concerts Symphoniques du Châtelet, au pupître — la succession était lourde — Gabriel Pierné se révéla un chef remarquable, aussi bien par la correction compréhensive de ses interprétations des classiques que par son sens pénétrant de la musique moderne. Chaque année il dirigeait quarante-huit concerts, et quand on sait ce que représente un tel labeur, quelles fatigues il impose, quelle énergie il réclame, on ne peut qu'admirer le dévouement d'un homme qui, sollicité par son travail personnel de composition, absorbé d'autre part par les fonctions acceptées parce qu'il avait conscience des services qu'il y pouvait rendre, a conservé la direction de ce grand orchestre de 1910 à 1934 et ne l'a laissée qu'au jour où sa santé — compromise d'ailleurs par ce surmenage — l'a contraint de passer la baguette à M. Paul Paray. C'est que là encore Gabriel Pierné s'était voué à l'accomplissement d'une véritable mission. Serviteur passionné des maîtres, de tous les maîtres, son éclectisme venait surtout de ce qu'il ne perdait jamais de vue le rôle éducateur du concert. Ces idées, je me souviens comme il les avait développées avec chaleur un jour, pendant une *interview* qu'il me donnait, insistant sur ce qu'il faut que les grandes associations symphoniques donnent chaque année des œuvres nouvelles montées avec autant de soin qu'on en met aux exécutions des œuvres connues, et puis révèlent aux jeunes gens point encore initiés les grands ouvrages qui font partie du patrimoine intellectuel dont nous devons tous connaître les richesses. Ses goûts personnels, il savait, dans l'accomplissement de cette tâche, ne jamais leur donner le pas sur ce qu'il considérait à juste titre comme son devoir. Mais quand l'occasion lui en était offerte, avec quel élan, avec quelle tendresse, il savait interpréter la musique qu'il chérissait — qu'il s'agît de la *Sym-*

phonie de Franck, des *Nocturnes* de Debussy, ou de la *Symphonie Cévenole* de Vincent d'Indy!

L'œuvre qu'il laisse est considérable et je n'entreprendrai point ici de l'énumérer. Ses grandes compositions : *La nuit de Noël, la Croisade des Enfants, les Enfants à Bethléem, l'An Mille. Saint François d'Assise,* ses ouvrages symphoniques, et ses suites d'orchestre, ses *Paysages Franciscains,* ses *Variations sur un thème pastoral,* sa *Fantaisie Basque,* son *Concertstück pour harpe et orchestre,* son *Concerto en ut mineur pour piano et orchestre,* et puis, au théâtre, d'exquises partitions : musique de scène pour *Yzeyl,* pour *La Princesse lointaine,* pour *Ramuntcho;* opéras et opéras-comique : *La Coupe enchantée, Vendée, la Fille de Tabarin, On ne badine pas avec l'Amour, Sophie Arnould, Fragonard,* — et puis encore des ballets : *Les Joyeuses Commères de Paris, Cydalise et le Chèvre-Pied, Impressions de Music-Hall, Images, Giration,* montrent une fécondité qui n'a jamais admis, cependant, la facilité. Mais c'est peut-être dans la musique de chambre que Gabriel Pierné s'est le mieux révélé lui-même. Il avait tardé davantage à produire des ouvrages de ce genre, et, dès sa *Sonate pour Piano et violon,* venant après quelques pages de moindre importance, il se classait parmi les maîtres. Son *Quintette* pour piano et cordes, son *Trio,* sa *Sonate pour piano et violoncelle* et surtout sa *Sonata da camera* pour flûte, violoncelle et piano, mirent en pleine lumière ses qualités originales, dont la profondeur sait souvent se dissimuler sous le charme et dont la tendresse se cache parfois sous l'ironie. Un *Trio à cordes* encore inédit, des *Variations libres,* pour quintette, un *Quatuor de saxophones,* obtenaient récemment encore le plus vif succès.

Ses mélodies ont connu, pour la plupart, une fortune méritée : la verve de Chabrier se retrouve dans le *Petit Rentier,* et la sève populaire la meilleure dans ses Chansons de jeu et rondes enfantines.

Les honneurs qui lui étaient venus, il les avait acceptés avec cette simplicité qui donnait tant de charme à ses relations. Sa carrière a été longue et brillante, sa vie parfaitement droite, laborieuse et digne. Cet honnête homme et ce grand artiste a ignoré l'intrigue et l'envie. Il n'a jamais cher-

ché le succès ni la popularité et il a pourtant rencontré l'un et l'autre.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le parc de Sceaux et le musée de l'Ile-de-France. — Controverse sur la muséographie.

On pourrait écrire un volume avec tous les projets de « clous » dont on nous avait promis la réalisation pour l'Exposition et qui sont restés dans les limbes des cartons d'architecte : nuages lumineux, tour de mille mètres, en haut de laquelle on devait accéder en automobile, etc... Ceux qui nous séduisaient le plus consistaient dans l'établissement de constructions qui auraient eu un caractère définitif et devaient survivre à l'Exposition. Le projet de Le Corbusier, qui prévoyait tout un programme cohérent d'urbanisme (le seul qui ne fût pas dérisoire dans la banlieue de Paris) en construisant des édifices durables dans la perspective de l'Arc de Triomphe de Neuilly au Rond-Point de la Défense, ce projet a été rejeté avec tant d'autres. Un autre nous paraissait tout à fait séduisant, — parce que lui aussi évitait d'encombrer le centre de Paris et que ses frais d'établissement auraient servi l'avenir : une exposition de jardins dans le **Parc de Sceaux.** Ce domaine, acheté dernièrement par le Conseil général de la Seine, possède la noblesse et la grandeur de toutes les créations de Le Nôtre. La restauration du grand parc abandonné est une des plus heureuses qui aient été faites depuis longtemps aux portes de la Capitale. Les lotissements ont été limités avec soin. La cascade monumentale, les jardins qui ont été tracés autour du Pavillon de l'Aurore, nous laissaient attendre d'autres innovations ou restaurations qui auraient pu montrer ce que les Français savent faire dans un art où ils ont toujours excellé. De vastes programmes furent préparés; ils restèrent sans suite, — ce qui nous paraît fort regrettable. On a craint d'engager des frais dans un endroit trop éloigné du Centre de Paris. Je crois pourtant qu'avec un service de transports bien établi, un centre d'expositions dans ces lieux particulièrement agréables aurait attiré les

visiteurs. D'autres dépenses ont été faites qui sont, à coup sûr, plus contestables.

Nous sommes donc obligés de renoncer aux jardins. Par contre, le château, — ce banal édifice qui remplace les bâtiments de Perrault, — abrite à présent une exposition, prélude au **musée de l'Ile de France,** qui trouvera là son cadre parfait. De même que Carnavalet est consacré à l'histoire de Paris, ce musée est consacré à l'histoire de l'Ile-de-France, — et l'on sait d'ailleurs que c'est M. Robiquet, l'ancien conservateur de Carnavalet, qui se trouve présider à ses destinées. Avec les transformations de la banlieue parisienne, il est heureux de voir ainsi conservés et groupés les aspects de cette province charmante et glorieuse, qui perd un peu chaque jour de ses charmes et de ses gloires passées. Le document s'y confond presque toujours avec l'œuvre d'art. Oudry, Huet, Hubert Robert, figurent avec des œuvres pleines de charme et de distinction. Le paysage du début du XIXe siècle y est amplement et agréablement représenté. Corot, dont le nom seul est un symbole, y triomphe avec quelques toiles d'une fort jolie qualité. La pièce la plus étonnante nous paraît être ce dessin rehaussé de Fragonard : *La Fête de Saint-Cloud,* esquisse de la toile qui figure en ce moment aux Chefs-d'Œuvre de l'Art français. Ce dessin est d'une souplesse, d'une agilité, d'un caractère féerique, et d'une puissance d'évocation qui tient du prodige. La comparaison que l'on ne peut manquer de faire avec la peinture ne tournera pas à l'avantage de celle-ci.

§

La question de l'aménagement des musées et de la présentation des œuvres d'art semble particulièrement intéresser le public. A propos de l'exposition Van Gogh, dont nous avons rendu compte dans un précédent numéro, notre confrère *Beaux-Arts* mène une enquête qui a pour thème les nouvelles **conceptions muséographiques.** Divers correspondants nous ont fait part de leur opinion à la suite des quelques lignes écrites sur ce sujet. Nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs ce passage d'une lettre qui émane d'un profeseur d'un lycée du Centre. Ce professeur, qui passe la

plus grande partie de ses vacances, nous dit-il, à « parcourir lentement la France », connaît particulièrement bien les musées de province. Il connaît même ceux des petites villes où le gardien n'ouvre sa porte qu'une ou deux fois par semaine. Il déclare n'en avoir jamais vu où il n'ait découvert quelque pièce digne d'intérêt : ici, la belle peinture d'un anonyme, là, une curieuse collection de médailles.

... Ces musées restent généralement désertiques, à peu près ignorés de la population locale. Les voisins n'ont jamais l'idée d'y entrer pour utiliser leurs loisirs. Mais il faut convenir qu'ils se sont présentés de façon à rebuter le public le mieux disposé. Lorsqu'il existe un catalogue à jour, celui-ci est un simple répertoire rédigé sans aucune préoccupation d'enseignement. Le visiteur ne peut pas tirer profit de sa visite. Vous avez peut-être raison de signaler certains excès contraires qui se manifestent à l'Exposition et de souligner leur ridicule. Pourtant, vous ne devez pas vous appuyer sur ces fautes pour critiquer les principes. Elles ne doivent pas vous empêcher de réclamer le musée commenté, éclairé à l'usage public qui, à défaut de distractions supérieures qu'il vous faut tenter de mettre à la portée de son esprit, ira fatalement chercher les plus grossières.

Autre son de cloche. De Paris, un amateur très distingué, fervent ami des musées, nous fait l'honneur de nous écrire :

Tout plaisir est le fruit d'un effort et d'un choix; supprimez l'effort et le choix, le plaisir s'envole. — Si, l'effort subsiste; mais d'*intellectuel* il est devenu *physique*. Vous me conviez à noter, debout et en marchant, moyennant finance et à des heures réglées, les renseignements que je pouvais acquérir, assis dans un fauteuil et les coudes sur la table d'une bibliothèque. Et on appelle cela : sollicitude! Non, merci! Je ne voudrais pas attrister les auteurs de ces tentatives, mais j'aimerais mieux les voir dépenser leur science et leur érudition dans l'élaboration d'ouvrages techniques qui seraient des instruments de travail bien plus aisés, et à portée de la main. Mais le public ne les achèterait pas, me dites-vous. Et bien! tant pis pour ce public. Pourquoi faire la courte-échelle au cul-de-jatte? Pour qu'il puisse voir ce qui se passe de l'autre côté du mur? Il n'y a personne pour le recevoir et il s'y cassera le nez.

— Quels sont les gens susceptibles de s'intéresser à la genèse d'une œuvre. Un très petit nombre de spécialistes. La naissance doit s'entourer de mystère et l'usage n'est pas de convier la foule à un accouchement. Pour admirer la belle fille qui passe, faut-il connaître la façon dont ses parents l'ont engendrée, l'étudier depuis

le sein de sa mère jusqu'à sa puberté, faut-il pratiquer des coupes verticales et horizontales sur ses viscères, étudier ses sécrétions au microscope et la radioscoper? Car enfin c'est là ce que propose le Muséographe. — Un musée d'art n'est pas un Musée Dupuytren... J'entrevois le jour où on remplacera les inscriptions par des annonces parlées — car lire est encore un effort — avec le concours du phono et de la radio.

Et mon correspondant conclut par une galéjade qui résume assez bien son sentiment. Ayant vu quelque affiche annonçant la vente d'une propriété bâtie avec « jouissance immédiate », il imagine qu'on pourrait écrire à l'orée des salles des musées bien à la page : « Jouissance artistique immédiate. S'adresser à M. le Conservateur. »

Ces deux lettres traduisent deux tendances qui ne doivent pas s'exclure. L'erreur est d'apporter dans ce genre de controverses les passions de la politique. Qu'on désire attirer plus de monde au musée, le rendre plus accueillant, plus significatif et plus vivant, je n'y vois qu'avantages. Je m'étonne d'ailleurs que mon correspondant le professeur ne n'ait pas parlé de l'intérêt qu'il y aurait à y conduire les élèves de nos lycées, à les placer devant une bonne peinture comme on les place devant une belle œuvre littéraire. Il souhaite que l'exposition ou le musée s'adresse pour leurs commentaires à un public qui n'a pas d'éducation artistique. Pourquoi ne pas commencer par la jeunesse?

La présentation pédagogique des œuvres d'art demande pourtant infiniment de réserve et de tact. Je pense que l'œuvre d'art elle-même, et non seulement sa naissance, doit être entourée d'un certain mystère. L'émotion qu'elle nous communique n'est pas en rapport avec les explications qu'on nous fournit ni avec ce genre de dissections qui alarment l'auteur de la deuxième lettre que je cite. Quelques connaissances sommaires n'ajoutent pas grand chose à la réaction de sensibilité du spectateur. On risque même le contraire. L'exposition Van Gogh est réussie parce qu'il s'agit d'un peintre dont la vie et l'œuvre se prêtent particulièrement bien à ce genre d'évocations, et surtout parce qu'elle fut organisée avec beaucoup d'intelligence et de goût. Mais supposons un tel programme confié à des organisateurs d'un esprit moins fin

ou moins scrupuleux. (La chose pourrait bien arriver). Imaginons ces « slogans » à la mode du jour disposés avec beaucoup de bonnes intentions pour nous amener à la compréhension de l'œuvre d'un peintre ou d'un sculpteur, ces photomontages destinés à nous faire pénétrer le génie d'un artiste... On peut frémir. Que nos musées doivent être remaniés pour la plupart, nul n'en disconviendra. L'exemple des nouveaux aménagements du Louvre prouve assez qu'il y a bonne besogne à accomplir.

Les réserves que nous faisons concernent d'ailleurs les Musées d'Art seulement. Et nous ne saurions trop souhaiter que les musées scientifiques, les musées d'histoire ou d'archéologie, fussent au contraire présentés avec tous les moyens pédagogiques et toutes les conditions de lisibilité nécessaires. Ceci nous paraît particulièrement excellent pour des musées régionaux, ou ces musées de terroir dont nous voyons un parfait exemple — qu'on aimerait voir se répandre — au Centre rural de l'Exposition. L'artiste, l'artisan, le peuple tout entier tireraient un profit à voir expliqués de façon claire et précise les meilleurs vestiges des traditions locales qui ont formé leur pays.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

HISTOIRE DE L'ART

La crise du livre d'art. — Rembrandt. — Claudel et la peinture hollandaise. — Masaccio. — Uccello, Castagno et Veneziano. — Gaddi. — L'Art à Urbino. — Juste de Gand. — Les éditions d'art et d'histoire. — Andreescu. — Mémento.

Qu'il y ait stagnation, en France, dans le domaine des publications d'histoire de l'art, je pense que c'est un fait qui frappe tout le monde. Les éditeurs publient très peu d'ouvrages et ils n'osent plus entreprendre ces éditions luxueuses qui, au cours de ces dernières années, ont eu une certaine vogue. Quelques maisons étrangères sont peut-être plus audacieuses; il n'importe; on a bien l'impression que le livre d'art est celui qui souffre le plus de la crise actuelle. En Allemagne on s'efforce cependant de donner au public des livres abondamment illustrés et honnêtement rédigés à des prix très raisonnables; c'est le cas de ceux que nous devons à la maison d'édition *Phaidonverlag*. Elle a publié le *Dürer* de

Waetzold et le *Velazquez* de Justi, vulgarisant ainsi des livres devenus classiques en Allemagne; et le *Van Gogh* qu'elle vient d'éditer est vraiment stupéfiant de bon marché (50 fr. environ) si on songe à l'abondance des illustrations qui sont réussies dans l'ensemble (les illustrations en couleurs comprises).

On ne trouve pas dans l'édition française un effort de cette qualité. Les livres que nous avons à signaler ont certes leur intérêt; mais ils sont loin d'offrir au public les mêmes avantages que ceux des éditions *Phaidonverlag.*

Voici par exemple le volume de M. de Hevesy sur **Rembrandt** (1). Il a le défaut de ne pas être illustré, ce qui est malgré tout un peu désagréable. Il est destiné à ceux qui connaissent déjà assez bien l'œuvre du grand Hollandais. La biographie telle qu'elle nous est présentée est vivante, complète et dénote une connaissance approfondie du milieu dans lequel s'est développé l'art de Rembrandt. Parfois on côtoie la vie romancée, mais c'est à peine perceptible et dans l'ensemble l'étude est probe. On voit s'y mêler de façon agréable les considérations artistiques et les anecdotes qui donnent à la vie du peintre tant de pittoresque : vie étonnante faite de contrastes — un peu comme sa peinture. Un chapitre intéressant est celui où l'auteur nous dit ce qu'a été « la justice des siècles » et nous montre comment a grandi la gloire de ce génie dont la mort, en son temps, passa presque inaperçue. Pour terminer son livre, M. de Hevesy a eu l'idée originale de nous donner une liste des tableaux perdus de Rembrandt : et cette liste contribue à montrer ce qu'avait de miraculeux la fécondité de l'auteur de la « Ronde de nuit ».

De Rembrandt il est aussi assez souvent question dans l'**Introduction à la peinture hollandaise** de Paul Claudel (2) qui est mieux que ce qu'annonce le titre, car elle révèle une parfaite compréhension non seulement de la peinture hollandaise, mais de la Hollande et de l'âme hollandaise. Le point de vue de M. Claudel n'est pas le même que celui d'Eugène Fromentin qui, dans les *Maîtres d'autrefois,* s'ex-

(1) De Hevesy : *Rembrandt.* Firmin-Didot, éd. Paris, 1935.
(2) Publié par la *N. R. F.*, 1935.

prime comme un peintre. M. Claudel recherche ce qu'il y a d'humain dans la peinture d'un Ver Meer et il a plaisir à y retrouver l'écho de ce qu'il a aimé dans les paysages et dans les maisons de Hollande. Certaines pages sont d'une grande beauté évocatrice et nous renvoyons le lecteur à celles qui analysent les Franz Hals de Harlem, et surtout ces deux étonnants chefs-d'œuvre que sont *les Régents* et *les Régentes* de l'Hospice.

Selon M. Claudel, la peinture de Rembrandt ne constitue pas, comme le voudrait Fromentin, une exception, mais plutôt un « approfondissement triomphal », et il faut lire les développements subtils à travers lesquels on voit *la Ronde de Nuit* apparaître comme une « grande démonstration » ; après avoir dit — et le plus justement du monde — ce qui différencie les « natures mortes » flamandes et celles des peintres hollandais, M. Claudel démontre que la *Ronde de Nuit* est composée quelque peu comme une « nature morte ». Ce petit volume est rempli d'observations de cette qualité; et nous pensons assez de bien de ces cent pages, riches et denses, pour chercher à leur auteur une petite querelle. Pourquoi faut-il que son admiration pour la peinture hollandaise le rende — au moins en apparence — injuste vis-à-vis de la peinture italienne? Je me contente de citer les quelques lignes qu'il consacre à celle-ci : « Elle est sortie, dit-il, tout entière de la mosaïque et de la fresque (et reconnaissons qu'il y a une part de vérité dans cette affirmation). C'est un décor sur un mur, un bas-relief aplati et colorié (nous sommes déjà plus loin de la vérité). Dans les églises ou sur la paroi des palais, autour de sujets que fournissent la religion, la mythologie ou l'histoire, l'artiste, obéissant à une inspiration dramatique, quand ce n'est pas, trop souvent, à une rhétorique conventionnelle, a établi de larges compositions qui sonnent comme des opéras » (c'est là une généralisation qui n'est guère admissible; qu'en cette année où on célèbre le sixième centenaire de la mort de Giotto, M. Claudel songe à l'Arena et à la basilique d'Assise; qu'il n'oublie pas non plus Masaccio et Piero della Francesca; et je suis persuadé qu'il revisera son jugement sur la peinture italienne).

§

Plusieurs volumes récents nous permettent du reste de considérer à nouveau quelques-uns des moment essentiels de l'histoire de cette peinture, et d'abord celui de Mary Pittaluga sur **Masaccio** (3). Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du beau livre que M. Mario Salmi a consacré au peintre de Santa Maria del Carmine. Celui de Mary Pittaluga est également digne de l'artiste qui, on le voit, jouit d'une grande vogue en cette époque où on aime ce qui est solidement et robustement construit. Mary Pittaluga a l'ambition d'intégrer l'histoire de l'art de Masaccio dans celle de l'humanisme italien, et ce point de vue qui est développé avec intelligence contribue à grandir le rôle du peintre de la chapelle Brancacci. Signalons en passant la définition très juste qui est donnée de l'humaniste : ce n'est pas l'érudit qui se limite à l'étude de l'antiquité, c'est le penseur doué de sensibilité et d'intelligence subtile, qui s'intéresse à l'homme et à tout ce qui concerne l'être humain. Aussi bien le Quattrocento est-il surtout caractérisé par cette étude de l'homme, alors qu'au contraire le Cinquecento s'intéresse à la nature, au monde entier dont l'homme n'apparaît plus que comme un élément.

En insistant ainsi sur le rôle de l'humanisme au xv[e] siècle, Mary Pittaluga arrive à préciser ce que la peinture italienne doit à Masaccio, qui a montré à ses contemporains, par un art d'une originalité puissante, ce qu'était le destin de l'homme. Il est humaniste, lui aussi, à sa façon, et il n'est pas impossible qu'en écrivant son « Traité de la peinture », Leon Battista Alberti se soit inspiré de tout ce que le *Tribut de Saint Pierre* apportait de nouveau et de fécond (4).

Autre moment essentiel de l'histoire de l'art italien, celui que M. Mario Salmi évoque en un livre important qui vient de paraître : **Paolo Uccello, Andrea del Castagno, Domenico Veneziano** (5). Pourquoi unir dans une même étude ces trois

(3) Mary Pittaluga, *Masaccio*, 1 vol. illustré, 196 p. Le Monnier, édit., Florence, 1935.

(4) Mme Mary Pittaluga donne en appendice à son volume une liste des œuvres authentiques de Masaccio et une autre des œuvres perdues. Toutes deux sont accompagnées de commentaires très utiles.

(5) Un volume, 146 pages de texte, 200 illustrations, Casa editrice « Valori plastici », Roma.

artistes qui semblent au premier abord assez différents dans leur esthétique? N'oublions pas qu'on retrouve dans le « colorisme » de Veneziano les caractères essentiels de la peinture d'Uccello et de celle de Castagno. Cela seul suffit à prouver qu'il y a des affinités entre ces trois artistes. Paolo Uccello est, sans doute, aujourd'hui, celui qu'on admire le plus; de ce novateur on veut faire, nous le savons, l'ancêtre du cubisme et il n'y a, semble-t-il, de l'un à l'autre que des rapports lointains et superficiels. M. Salmi, après avoir analysé l'essence même des œuvres qui nous restent d'Uccello, reconnaît en leur auteur, non un « gothique », attardé, comme on l'a parfois prétendu, mais un artiste intimement uni au mouvement de la Renaissance. La perspective et la géométrie ont été, pour lui, des moyens techniques grâce auxquels il a créé un monde qui est bien à lui, où la réalité s'ordonne selon des principes rigoureux et où abondent les éléments dramatiques. Dans son portrait équestre de Giovanni Acuto, dans son *Déluge,* dans ses *Batailles*, le peintre part d'observations réelles que modifie son intellectualisme au point d'évoquer le côté permanent des choses et des êtres.

Andrea del Castagno, précoce dans son génie (puisqu'il ne vécut que 34 ans), sut individualiser les figures de ses personnages, à l'image de celles du sculpteur Donatello dont il admirait la puissance. Les corps ont, chez lui, une grande beauté plastique, et ils semblent vivre, dit justement M. Salmi, dans la dure matière du marbre ou du bronze.

Il y a autre chose chez ce Domenico Veneziano qui fut si sensible à l'art d'Uccello et à celui de Castagno, et c'est un colorisme attirant et lumineux où s'équilibrent les tendances de l'art vénitien et celles de l'art florentin. En définitive grâce à ces trois artistes la peinture toscane s'élabore dans ses données essentielles; ils sont, après Masaccio, les grands initiateurs d'une des périodes les plus riches de l'art italien; on comprend que M. Salmi ait tenu à ne pas les séparer, puisque leur influence fut convergente.

L'auteur de cette brillante étude est en même temps un animateur intelligent et actif, et c'est lui qui a créé deux collections qui s'annoncent comme devant être précieuses pour les historiens de l'art. L'une comprendra des monogra-

phies et des études publiées par l'Institut d'histoire de l'art de l'Université de Florence. Ces volumes seront l'œuvre d'anciens élèves de cet Institut que dirige M. Salmi. Le premier est consacré à l'art d'**Agnolo Gaddi** (6) et il faut remercier M. Roberto Salvini de nous avoir donné sur ce peintre une étude détaillée et complète. Celle-ci a en outre le mérite d'évoquer les grands problèmes que posent l'avènement du giottisme et celui de la tradition siennoise. Bien des historiens de l'art ont eu tort de définir l'esthétique d'Agnolo Gaddi par rapport à Giotto — et de la déprécier par là même. Or les fresques de cet artiste à Santa Croce montrent, comme l'a très bien établi Siren, un curieux mélange d'éléments artistiques florentins et siennois. Il faut donc juger Agnolo Gaddi sans le rattacher étroitement au giottisme; il a une valeur personnelle très nette et M. Salvini lui assigne le rôle d'initiateur d'un monde nouveau, celui du « gothique fleuri ». Son maniérisme a créé des êtres de légende et de rêve qui n'ont plus rien à voir avec les scènes austères et majestueuses de l'*Arena*. Sur le rôle d'Agnolo Gaddi, sur la parenté de son art avec celui de Lorenzo Monaco, M. Salvini argumente avec intelligence. Il affirme aussi que Nicolas de Pise, Duccio et Giotto ont encore une vision du monde essentiellement médiévale. Thèse qui contient une part de vérité, mais qu'il faut atténuer en songeant à ce que dit Gino Severini dans ses remarquables *Ragionamenti sulle arti figurative* (7) : « nous sentons que l'art d'un Giotto est très proche de nous, et il nous apparaît comme étant plus moderne que celui d'un Rubens » (p. 18).

La deuxième collection que dirige M. Salmi sera de la plus grande utilité. Il s'agit d'une série de recueils de sources qui s'inaugure par une importante publication du savant allemand Georges Gronau : **Documenti artistici urbinati** (8). Les documents qui y sont publiés proviennent des Archives de Florence, et parfois de celles de Pesaro. Ils nous offrent de nombreuses précisions sur la vie artistique à Urbino

(6) R. Salvini. *L'arte di Agnolo Gaddi*, Sansoni, éd., Florence, 1936.
(7) Ulrico Hœpli, édit., Milan, 1936.
(8) Le titre de la collection est le suivant : *Raccolta di fonti per la storia dell'arte*. L'éditeur est G. C. Sansoni, de Florence. Le volume de Gronau a paru en 1936.

à l'époque de Francesco Maria I, de Guidobaldo II et de Francesco Maria II. C'est ainsi que, par une lettre qu'écrivit Guidobaldo lorsqu'il était encore duc de Camerino, est détruite définitivement la légende qui faisait (on ne sait pourquoi) de la duchesse d'Urbino le modèle de la « Vénus » de Titien (Offices). Nous assistons aussi aux vicissitudes de la construction de la « Villa dell' Imperiale » à Pesaro et aux difficultés financières qui assaillent l'architecte Girolamo Genga. Il est ensuite question de Sebastiano Serlio, de Battista Franco et de Palma le Jeune. Les nombreux documents qui concernent Baroccio sont précieux pour sa biographie et l'étude de son œuvre : l'artiste y apparaît consciencieux et lent dans son travail. Le chapitre consacré à Zuccari nous dit ce que fut le séjour de ce peintre en Espagne et combien son art y fut discuté. Le protecteur de Zuccari, Francesco Maria II, était un Mécène intelligent et fin, dont M. Gronau nous indique les préférences. Ce grand admirateur de Raphaël avait un faible pour les tableaux flamands, et à partir de 1589 il comptait au nombre de ses peintres ordinaires un « Giovanni pittore fiamingo ».

Ce n'était pas la première fois qu'on s'intéressait, dans le duché d'Urbino, à la peinture flamande. Il y avait un précédent fameux, celui de **Juste de Gand** (9), peintre de Frédéric de Montefeltre. M. Jacques Lavalleye vient d'en évoquer la figure en un livre copieux qui est en même temps une contribution intéressante aux relations artistiques qui furent nombreuses, dès le début du xv[e] siècle, entre les Flandres et l'Italie.

Le cas de Juste de Gand est typique : on ne connaît de lui qu'une œuvre certaine, c'est la *Communion des Apôtres* qui est la partie essentielle du retable dont Uccello avait exécuté, en 1467-68, la prédelle (10). Quand il peint cette œuvre, Juste est âgé de 35 ans; en dépit de certaines influences italiennes assez perceptibles, l'ami de Van der Goes est resté essentiellement flamand; il est, dit très justement

(9) J. Lavalley, *Juste de Gand*, Bibliothèque de l'Université, Louvain, 1936.

(10) Pourquoi Uccello n'exécuta-t-il que la prédelle, et non l'œuvre entière? C'est un problème sur lequel s'exerce en vain la sagacité des historiens de l'art.

M. Lavalleye, « dans la tradition gothique de son temps et de son milieu d'origine ». C'est en prenant comme point de départ le tableau d'Urbino qu'on attribue à Juste d'autres œuvres comme la *Crucifixion* de la Collection Descamps, à Bruxelles, ou le *Triptyque du Calvaire*, de la cathédrale Saint-Bavon. Reste la question du *Studio* de Frédéric de Montefeltre et de sa décoration. Les portraits qui l'ornaient autrefois sont-ils exclusivement l'œuvre de Juste de Gand? D'aucuns y découvrent la collaboration de Melozzo et récemment M. Carlo Gamba a émis la séduisante hypothèse que le peintre espagnol Pedro Berruguete avait peint plusieurs de ces portraits. M. Lavalleye croit que c'est à Juste de Gand seul qu'il faut attribuer cette étonnante galerie d'effigies qui a tant impressionné les contemporains. L'heure ne serait-elle pas venue d'ailleurs de reconstituer le *studio* de Frédéric de Montefeltre dans sa splendeur première? Les portraits que conservait la galerie Barberini vont y retrouver leur place. Pourquoi ceux du Musée du Louvre n'y reviendraient-ils pas, eux aussi? Il y aurait là matière à négociation utile et intéressante. Nous nous joignons à M. Lavalleye pour souhaiter qu'un jour le plus bel ensemble iconographique du Quattrocento soit exposé dans le cadre pour lequel le peignirent Juste de Gand et ses disciples.

§

Les expositions du Musée de l'Orangerie donnent lieu à de très utiles publications aux **Editions d'art et d'histoire** que dirigent J. et R. Wittmann (11). C'est ainsi qu'ont paru le *Rubens* de Gustave Vanzype et le *Degas* de Georges Grappe, qui offrent, dans leurs soixante pages, un résumé vivant et complet de l'activité de deux très grands artistes. Cette nouvelle collection, heureusement conçue, semble destinée à un réel succès. Les titres en sont variés : à côté des *Vieilles maisons du terroir* de Joseph Gauthier et de la *Cathédrale d'Amiens* de Madame Lefrançois-Pillion, une de nos meilleures archéologues, paraît le *Breughel* de M. Marcel Brion, qui est certainement un des livres les plus évocateurs et les

(11) Librairie Plon, Paris.

plus intelligents qui aient été consacrés à ce « génie patient et clairvoyant, humble et passionné qui, dit excellemment M. Brion, posséda la rare sagesse de n'excéder jamais les limites de la nature et de l'humain ».

De Bucarest nous parvient une biographie du peintre roumain **Andreesco** par M. Busuioceanu (12). C'est une étude pénétrante; avec ses nombreuses illustrations, elle nous donne une idée complète de cet artiste si sensible qui, mort tout jeune (à trente-deux ans) peut être considéré comme un des créateurs de la peinture roumaine moderne.

MÉMENTO. — Nous avons signalé dans une précédente chronique le premier tome du *Manuel d'histoire de l'art italien* que publient MM. Paribeni, Mariani et Mme Serra (13) pour les lycées d'Italie. Le tome II, qui va du XVIe siècle à nos jours, vient de paraître. Intelligemment illustré, il est un très bon volume d'initiation pour le « public cultivé » auquel il est également destiné.

Le volume de Mlle Rachel Valentino, *La formation de la peinture française* (14), porte un curieux sous-titre : « Le génie celtique et ses influences. » Il remonte au déluge, puisqu'une introduction expose « l'origine paléolithique des arts graphiques ». Les notions les plus variées s'y entrechoquent et on ne sait trop où l'auteur veut nous mener, ni pourquoi ce livre a été écrit. On aura une idée de ce qu'il contient par cette simple citation : « A l'équilibre continuel que l'esprit celte a su garder parmi tant d'influences qui eussent pu l'envahir, la peinture française doit d'avoir bénéficié des unes et des autres sans jamais s'abandonner à aucune; certes, elle a bien commencé par revêtir la livrée byzantine (*sic*) mais elle ne l'a pas conservée intacte pendant des siècles comme la peinture italienne...; elle a connu la façon doucereuse de Sienne, mais en a rejeté la fadeur (!), etc... »

JEAN ALAZARD.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Quelques lettres de Barbey d'Aurevilly (1).

C'était en 1882. Barbey d'Aurevilly avait 73 ans. Il fréquentait

(12) Fondation pour la littérature et l'art « Carol II », Bucarest, 1936.
(13) R. Paribeni, Mariani, Beatrice Serra. *L'Arte italiana*, vol. II, Soc. éd. internat., Turin, 1936.
(14) Editions Maisonneuve, Paris, 1936.
(1) Je prie M. Gosset, exécuteur des volontés de Barbey, en ce qui concerne la correspondance, d'agréer mes remerciements de l'autorisation qu'il m'a donnée de publier ces lettres et je remercie également M. Plihon, libraire à Rennes, de m'avoir établi la bibliographie des ouvrages de Paria Korigan. — R. M.

alors assidûment chez M. Hayem, industriel à Paris, dont l'un des fils, Charles Hayem, fut un protecteur des arts et des artistes et avait reconnu le talent du peintre Emile Lévy. Celui-ci, ancien prix de Rome, a laissé d'excellents portraits. Les meilleurs, surtout le portrait d'homme qui est au Louvre, situent l'auteur dans le voisinage de Ricard, de Dehodencq et d'Emile Deroy.

Présenté à Barbey d'Aurevilly, le portraitiste rêva d'une effigie somptueuse du grand écrivain, et Charles Hayem lui dit que si Barbey consentait à poser, il se chargerait des frais. Barbey approuva le projet, qui fut promptement réalisé. Le portrait est trop connu pour en donner une description. Il resta longtemps au Luxembourg et appartient aujourd'hui au musée de Versailles.

Les quelques lettres inédites que voici sont le témoignage des bonnes relations de Barbey d'Aurevilly avec son peintre. L'intérêt s'augmente ici d'une lettre adressée à Mme Levy, qui ne fut pas une banale correspondante, mais une romancière de talent.

Née à Rennes en 1835, Mme Levy ne commença d'écrire qu'en 1882. Elle venait d'épouser, en secondes noces, Emile Levy, et son premier livre, un recueil de nouvelles intitulé *Récits de la Luçotte,* parut au moment même où Barbey se présenta, pour la première fois, chez le peintre.

Mme Levy profita de l'aubaine et demanda un article au critique du *Constitutionnel* qui — comme on le verra — s'exécuta galamment.

L'article est élogieux, mais l'éloge n'est pas une flatterie. Le livre mérite d'être lu pour les raisons données par Barbey et le reproche fait à l'auteur, d'avoir pris un pseudonyme très masculin d'apparence, est également juste. Mme Levy signa Paria Korigan. « *Les Récits de la Luçotte,* écrit Barbey, suffisaient comme titre et ainsi on évitait ce ridicule du temps de *faire l'homme,* comme George Sand et Daniel Stern et toute la plèbe des bas-bleus, dont c'est la manie ! »

L'article de Barbey parut au *Constitutionnel* en juillet 1882 et il forme le dernier chapitre du recueil *Romanciers d'hier et d'avant-hier,* publié chez Lemerre en 1894. Mme Levy ne tint pas compte de l'observation du maître et c'est en conservant son pseudonyme de Paria Korigan qu'elle fit paraître dix romans dont *Just Lhermenier* qui, en 1884, eut du succès. Tous ces romans sont oubliés et à peu près introuvables en librairie. Les amateurs de régionalisme pourraient se préoccuper des *Récits de la Luçotte,* où le patois de la région de Rennes tient une grande place.

Ce patois, déjà utilisé par Paul Féval dans *Château pauvre,*

Mme Levy s'en servit de la manière la plus heureuse. Il fut pour beaucoup dans les sentiments d'admiration que *Monsieur Paria Korigan* inspirait à l'auteur de *l'Ensorcelée,* ce fanatique du patois qui parlait et écrivait celui de sa Normandie avec tendresse.

Les lettres qui suivent sont toutes écrites à l'encre rouge. Elles sont incomplètement datées, mais nous savons, d'après les enveloppes et l'article du *Constitutionnel,* qu'elles s'échelonnent du 28 juin 1882 à fin novembre de la même année.

RENÉ MARTINEAU.

28 juin.

Madame,

Je serais très sensible à vos reproches si je les méritais. J'ai promis, je tiendrai, mais vous ne savez pas ce qu'est la vie des critiques qui ont sur leur table, échelonnés *par rang de dates,* des paquets de livres qu'il faut lire pour en rendre compte. Vous ne savez pas cela, heureuse femme! Eh bien, je vous l'apprends.

Vous, vous avez votre désir de femme et d'auteur qui débute. C'est très cuisant, cela. Mais je trouve si joli le désir que je n'y ai jamais résisté.

Je ne résisterai donc pas au vôtre, mais faites-moi crédit de quelques jours. Une autre raison encore de ne m'être pas encore exécuté (je dis moi, non pas vous) c'est un roman (2) que je viens de publier dans le *Gil Blas* et qui m'a pris tout mon temps de critique. J'ai interrompu depuis quinze jours mes articles au *Constitutionnel.*

Suis-je justifié?

Agréez, Madame, mes sentiments de respect.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

10 novembre.

Mon cher monsieur Levy,

J'aurais répondu à votre gracieuse lettre sur-le-champ sans la raison que voici : je suis en proie, depuis quelques jours, à une affreuse grippe qui fait de moi l'homme le *moins* à peindre et j'ai attendu jusqu'à ce moment à vous répondre, espérant être présentable demain. Je ne le serai point, je le

(2) *Une histoire sans nom.*

vois; aussi vous prié-je de remettre notre première séance à samedi à 1 heure et demie ou 2 heures.

Et puisque vous avez la bonté de me donner à choisir mes heures, Monsieur, et que moi, je suis obligé de les arracher à mes damnées occupations, ce sera toujours, si vous le permettez, l'après-midi, vers deux heures, que je serai chez vous. Le matin, ce me serait impossible.

Du reste, nous nous entendrons sur ce point *samedi.* Pas de réponse de votre part voudra dire que vous m'attendez ce jour-là.

Je vous dirai mieux ce jour-là ce que je vous suis, le plus sympathique et le plus dévoué de vos serviteurs.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

Mon trop aimable monsieur Levy,

Je viendrai à onze heures demain à travers brouillards et ténèbres, s'il y en a. Je déjeunerai chez vous avec vous et comme vous.

Ah! par exemple, la cuisine ce m'est bien égal! Ce qui ne m'est pas égal, c'est de déjeuner avec vous.

Votre ami en herbe et même, je crois, déjà en fleur.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

Samedi.

Cher Monsieur,

Je vous écrit *al punto d'all'aurora* pour ne pas vous donner l'ennui de m'attendre. Un feuilleton de théâtre *inévitable* me prend le temps que je voulais vous donner aujourd'hui. Excusez-moi. Si, comme je l'espère, je vous vois ce soir au bal de M. Hayem, je m'excuserai mieux!

Je vous offre *lundi* ou *mardi* ou même tous les deux.

Votre reconnaissant et dévoué.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

(en hâte).

—

24, lundi.

Mon très cher monsieur Levy,

Une circonstance inattendue m'est tombée, comme une tuile, sur la tête ce matin. J'en ai pris mon parti pour vous en me disant que la lumière n'était pas belle, avec ce temps aux yeux trop gris. Mais demain, quels que soient les yeux du temps et les circonstances, je serai chez vous. Pour aujourd'hui, excusez-moi.

Que votre amitié me soit indulgente et pardonne à la mienne qui n'aura jamais probablement l'occasion de l'être avec vous.

Permettez-moi ce nom d'ami.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

—

Lundi.

Mon cher monsieur Levy,

Me voici solide et prêt à remonter sur l'estrade quand vous le voudrez. Dites-moi vos jours.

J'ai été horriblement malade de ce misérable foie, mais avec la complication terrible d'une indigestion de moules à tuer quatre charretiers de mon pays. Le coup de Gong a été si fort que j'en ressens encore les vibrations dernières. Cependant, je puis être à vous.

Je le suis de cœur, vous le savez.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Une nouvelle Convention de Genève. — Au début de juillet 1927, une conférence diplomatique, réunie à Genève, fondait l'Union internationale de Secours (U. I. S.). Et, dès la fin de décembre 1932, la Convention nouvelle entrait en vigueur.

Le grand public semble l'ignorer aujourd'hui.

Les Etats qui l'ont signée s'engagent à s'aider réciproquement lorsque l'un d'eux subit certaines calamités, — assurance prise en commun pour lutter contre les fléaux que la nature tient en réserve et secourir les victimes : tremblements de terre, raz de marée, éruptions volcaniques, cyclones, séche-

resses, inondations, épidémies, famine, invasions de sauterelles, et bien d'autres.

On s'étonne que le monde ait attendu si longtemps une mesure à ce point légitime et nécessaire! Plus d'un demi-siècle après la Convention de Genève du 22 août 1864, qui fondait la Croix-Rouge.

Les stoïciens déjà enseignaient à l'ancienne Rome la doctrine fondamentale de la solidarité humaine: « Les hommes sont nés les uns pour les autres, c'est-à-dire pour s'entr'aider et se faire du bien mutuellement. » Et Cicéron, vulgarisateur de la philosophie stoïcienne, affirmait que « rien n'est si conforme à la nature, si capable de donner une vraie satisfaction, que d'entreprendre des travaux, même les plus pénibles, pour la conservation et l'avantage de toutes les nations. »

Vint le christianisme et son évangile d'amour. Pendant le moyen-âge, les ordres monastiques ne ménagèrent pas leur dévouement aux victimes de la peste. Mais le principe de solidarité entre les peuples ne sera inscrit dans un pacte qu'en 1291 : ce pacte est la charte constitutionnelle de la Suisse primitive: ...« A tout événement, chacune des dites communautés promet à l'autre de venir à son aide en cas de besoin... »

De 1291 à 1927, aucun traité analogue n'existe.

Sans doute, dès le XVIIIe siècle, des philosophes comme Montesquieu, Burlamaqui, influencé par Rousseau, l'Allemand Wolff, et le Neuchâtelois Vattel ont évoqué les devoirs qui s'imposent aux hommes et aux sociétés d'hommes.

« Les offices d'humanité sont ces secours, ces devoirs, auxquels les hommes sont obligés les uns envers les autres en qualité d'hommes... qui ont nécessairement besoin d'une assurance mutuelle pour se conserver », a dit le Neuchâtelois (1).

Mais ce n'était là que de belles prophéties.

Sans doute, certaines catastrophes retentissantes, le désastre de Lisbonne, en 1755, celui de Messine, en 1908, ont suscité une émotion universelle. A Messine, des marins de toutes les flottes, des sauveteurs envoyés par toutes les Croix-Rouges prodiguèrent leurs efforts, mais ces généreux efforts, n'étant pas coordonnés, demeuraient trop souvent inefficaces.

(1) Marc-Auguste Borgeaud : *L'Union internationale de Secours*, Librairie du Recueil Sirey, Paris, 1932.

M. Giovanni Ciraolo, avocat et écrivain, acouru à Messine où une partie de sa famile avait trouvé la mort, garda le souvenir affreux de ces recherches dans les décombres — des survivants agonisaient peut-être sous ces ruines! Et ce souvenir devait lui inspirer plus tard l'idée de l'Union internationale de Secours, de même que la vision terrible des blessés de Solférino avait inspiré au Genevois Henri Dunant l'idée de la Croix-Rouge.

Devenu Sénateur et Président de la Croix-Rouge italienne, M. Giovanni Ciraolo se posait sans cesse la même question : Pourquoi, devant la menace des grandes calamités, l'homme ne fait-il même pas preuve d'un minimum de prévoyance, d'union, de technique, ni d'aucune clairvoyance (2)?

Et il conçut le projet d'une organisation internationale destinée à lutter contre les forces destructives de la nature et à venir en aide aux peuples sinistrés.

En 1921, il exposait ce projet à la dixième Conférence internationale de la Croix-Rouge, réunie à Genève pour la première fois depuis la guerre mondiale, et, l'année suivante, à la Conférence Economique des Etats, tenue à Gênes, qui envoya le « projet Ciraolo » au Conseil de la Société des Nations. En juillet 1923, M. Ciraolo soumit au Conseil un second projet : « Statuts et Pacte fondamental de fédération des Etats pour le mutuel secours aux populations frappées par les calamités. » Le Conseil déféra ce programme à la quatrième Assemblée qui l'accueillit avec sympathie. Les débats commencèrent et aussi les consultations avec les Etats. Désormais, l'œuvre naissante avait deux marraines : la Croix-Rouge et la Société des Nations. L'enthousiasme, la foi patiente du sénateur Ciraolo remportaient la victoire.

Le 20 juin 1923, le Comité de la Croix-Rouge adressait un appel aux savants du monde entier, les invitant à mettre en commun leurs études et leurs observations et à préparer un atlas des calamités. Car il ne s'agit pas seulement de secourir les victimes, il s'agit aussi de connaître mieux les fléaux, pour essayer de les prévenir. Les recherches coordonnées des savants s'éclaireront réciproquement. L'année suivante, com-

(2) Giovanni Ciraolo : *La leçon d'une catastrophe*, extrait de la *Revue Internationale de la Croix-Rouge*, Genève, 1933.

mençait de paraître, sous les auspices de la Société de Géographie, à Genève, une revue, dirigée par M. Raoul Montandon : *Matériaux pour l'étude des calamités.*

Sitôt la nouvelle Convention signée, des commissions scientifiques d'experts et de techniciens se formèrent dans les différents Etats (3).

La Commission française, la première en date, fut instituée par un arrêté du 5 mai 1928 « près le Ministère de l'Instruction publique », sous la présidence du général Chapel. Elle comptait le directeur de l'enseignement supérieur et douze savants, géologues, géographes, météorologues, hygiénistes, entomologues, auxquels, en avril 1931, on adjoignit cinq nouveaux membres dont un astronome et un parasitologue.

De nombreux pays suivirent l'exemple de la France et cette collaboration scientifique internationale a déjà donné des résultats. Ainsi, M. Vayssière a pu déclarer, en 1935, que les missions d'étude au Maroc luttant contre les vols de sauterelles, — ce fléau permanent — ont réussi à enrayer complètement la prochaine série d'invasions.

A Paris, au début de septembre 1937, un Congrès, sous le patronage de l'U. I. S. et du Gouvernement français, envisagera les problèmes que soulève la lutte contre les fléaux naturels; cette première conférence internationale sera présidée par le professeur Edmond Rothé, directeur de l'Institut de Physique du Globe, à Strasbourg et Président de la Commission d'étude des calamités.

Indépendante de la Croix-Rouge, mais en relations étroites avec elle, l'Union internationale de Secours, à peine fondée, poursuit sa marche bienfaisante (4). Cette collaboration entre les Etats appelés au secours d'un pays ravagé par une catastrophe, ces recherches en commun, paraissent un moyen, peut-être le meilleur, de raprocher les peuples : en face de la souffrance et de la mort ils ne se regardent plus comme des étrangers et des ennemis.

NOELLE ROGER.

(3) Trente Etats, ont, à ce jour, signé la Convention.

(4) Lorsqu'en juin 1935, le Béloutchistan fut ravagé par un tremblement de terre qui fit plus de 5.000 victimes, le Comité exécutif de l'U. I. S. signalant le désastre aux Etats membres de l'Union, put réunir une somme de 2.522 livres sterling, qu'il transmit par mandat télégraphique au gouvernement de l'Inde.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Un poète inconnu : Jeanne Plateau. — Mémento.

Grâce à Charles van Lerberghe, à Maurice Maeterlinck et à Grégoire Le Roy qui y virent le jour, grâce aussi à Georges Rodenbach qui lui dédia une partie de sa jeunesse, Gand a joué un rôle considérable dans l'histoire des lettres françaises contemporaines. Aujourd'hui, son apport lyrique semble tari et tout fait redouter que l'avenir confirmera cette carence. Car les lois linguistiques promulguées en Belgique, au cours de ces dernières années, commencent à produire leurs effets. De plus en plus traquée, la langue française agonise en Flandre et la jeunesse intellectuelle, qui aurait pu l'y défendre, se soucie de moins en moins de lui porter secours. Traitée en intruse, elle n'occupe plus dans les écoles, où elle a été supplantée par le flamand, qu'une place de second rang. De sorte que, pour n'être pas honnis par leurs pairs, les van Lerberghe et les Maeterlinck de demain se verront contraints de recourir à un moyen d'expression totalement différent de celui qu'avaient illustré leurs prédécesseurs.

Sera-ce un bien ou un mal? A quelque point de vue que l'on se place, le problème est difficile à résoudre, bien que, sans faire acte de partisan, il soit malaisé d'approuver la subordination d'un langage universellement répandu à un idiome plutôt confidentiel.

Ce n'est pas, hâtons-nous de le dire, que le flamand soit dénué de lettres de noblesse, mais pour remarquables que s'affirment, par exemple, les livres d'un Guido Gezelle et d'un Karel van de Woestyne qui furent de grands poètes, ils n'ont pas jusqu'ici, et quoi qu'en disent leurs zélateurs, dépassé les frontières du petit monde où ils furent conçus.

Il n'est donc pas téméraire d'affirmer qu'écrites en flamand, *La chanson d'Eve* et *La Princesse Maleine* n'auraient jamais valu à leurs auteurs la gloire éclatante qui les auréole, et que, tout compte fait, les revendications flamingantes accumulent autour d'elles de déplorables ruines.

Serait-ce parce qu'ils commencent à s'en rendre compte que certains Flamands pur sang, mais rebelles à l'aventure,

réprouvent nettement les persécutions que la langue française subit en ce moment chez eux et mettent leur point d'honneur à la défendre par tous les moyens?

Pareille attitude cadrerait assez bien avec l'esprit de fronde qui, depuis des siècles, souffle en Flandre et dont les pires tyrans n'ont jamais eu raison.

Sans doter de belliqueux desseins un poète comme **Jeanne Plateau** qui, complètement étrangère aux tumultes du monde, vient de mourir à Gand où elle était née en 1877, on peut néanmoins considérer son œuvre comme un indéfectible hommage au génie français.

Rien n'est mieux ordonné, en effet, que ces strophes inspirées, sous l'égide desquelles une âme pudiquement repliée sur elle-même se confesse, se dupe, s'enchante ou se dérobe.

Nulle ombre, aucun brouillard n'en interrompt l'élan victorieux, et le drame intime qui s'y dissimule trouve dans quelques accords mineurs assez d'échos pour s'inscrire dans l'humain.

Une simple femme, retirée dans un couvent de province et que guette la mysticité d'une ville surpeuplée de fantômes héroïques ou cruels, y a jour par jour transposé les menus émois de sa vie ignorée. Vieille, elle leur doit un perpétuel don d'enfance; malade, elle en fleurit ses minutes d'accalmie; pauvre, elle s'émerveille de leurs richesses inattendues; Flamande, elle les souhaite illuminées d'autant de grâce que celles d'un de ses maîtres aimés, Paul Verlaine.

Mais personne, pas même ses intimes, ne se doute que cette mystérieuse recluse récolte pour la seule joie d'en parfumer sa solitude le miel promis aux dieux et la cire toujours prête à se métamorphoser en lumière.

Pour que prenne fin cette claustration, il faudra que le hasard, sous la forme d'un indiscret, bouscule la ruche et s'empare de sa gardienne.

Comme il la presse de sortir de l'ombre, d'abandonner sa farouche solitude et de faire entendre enfin son merveilleux bruit d'ailes, elle lui répond :

Je n'ai ni l'intention, ni le désir, ni le moyen d'éditer en librairie mes petits poèmes. Je vous avouerai pourtant en confidence que je me berce parfois d'un rêve. Vous me comprendrez, j'en suis sûre.

Si jamais la pauvreté grandissante dans laquelle je me débats depuis la guerre, me permet ce luxe, j'aimerais beaucoup un tirage restreint, rien que pour mes amis. Mais plus tard, à la veille de disparaître et quand j'aurai augmenté mon humble petit trésor poétique. (Lettre du 5 octobre 1933.)

Sur les conseils du même indiscret, devenu son ami, Jeanne Plateau, après maintes hésitations, se décide à briguer un prix de poésie à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises. Son manuscrit compte une quarantaine de poèmes délicieux, mais d'une essence trop rare pour affronter avec quelque chance ceux, plus voyants, d'une verbeuse concurrente.

Ce qui n'empêchera pas, cependant, le prix d'être partagé entre elle et sa rivale et de lui valoir, à défaut d'une notoriété dont elle ne goûterait d'ailleurs pas le prix, sa première joie littéraire, et un obscur mais bienheureux contentement de soi.

Mais, corollaire fatal des succès académiques, le silence, un instant rompu, va se refermer définitivement autour d'elle, lorsqu'au cours de ce printemps, dans une conférence donnée à Gand sur les poèmes d'aujourd'hui, quelqu'un prononce son nom et lit trois de ses poèmes. A peine la dernière strophe s'est-elle effeuillée, que le public, transporté, prétend y reconnaître l'inspiration, l'accent et l'harmonie de Charles van Lerberghe.

Pure illusion pourtant, que celle-là, car la pauvre Jeanne Plateau n'a jamais hanté, même en songe, les jardins édéniques où, sous les baisers divins, palpitent l'âme et la chair d'une Eve endormie. Reniée par la vie, elle n'est et ne se veut qu'une vieille enfant émerveillée, s'efforçant chaque matin d'atteindre le bonheur qui l'a trahie la veille et si, par moments, elle fait penser au chantre des *Entrevisions*, c'est que pour elle comme pour lui, toute aurore est signe de résurrection, et tout réveil, prémices de renaissance.

Que j'ai bien dormi !
J'ai dormi couchée
Sur la sourde nuit
Et, comme une terre altérée,
La nuit

A sourdement bu mes soucis.
Bienheureusement appauvrie,

Je m'éveille, ne sachant plus
Ce que ma propre histoire fut.
La nuit de sable noir a bu
Tous mes souvenirs et leur lie.

O vie, et ta saveur
De jeune humide fleur!
Je l'éprouve sans que me vienne
Aucun arrière-goût d'une vie ancienne.

Je vis à mon premier matin :
Ses ailes, battant l'air de fraîcheur m'environnent,
Sa chair d'or et de lait ne me rappelle rien,
Ses yeux purs n'évoquent personne.

Mes novices regards avec timidité
Palpent le soleil embrumé,
Les maisons de fragile nacre.
J'entends des cloches battre,
Lointaines, délicates,
Et je suis l'enfant sans passé!

Miracle d'une vie cachée qui s'exhausse chaque jour sous l'influx d'une nouvelle et décevante espérance, jamais les poèmes de Jeanne Plateau ne s'encombrent de regrets.

« Si le riche possède davantage, le pauvre possède mieux », écrit-elle dans un essai sur le poète Jean Dominique dont, mieux que personne, elle a compris, analysé et loué l'œuvre exquise.

Tous les jours donc, elle fera le tour de son âme, à la recherche de quelque émoi nouveau.

Et sitôt la récolte faite, une strophe naît, puis deux, puis trois, puis dix... comme autant de roses offertes aux caresses du matin.

Un thème emprunté à la vie courante, sans autres truchements lyriques que des mots usuels, les baigne de sa sève. Parfois, cependant, quelques parcelles d'au-delà s'y inscrivent, cherchant à nuancer d'un peu d'infini la simple chanson qui nous semblait promise.

Mais nés du hasard, bien plus que d'une volonté préconçue, ce ne sont là que fugaces épisodes d'une aventure sans lendemain. Si bien que, presque toujours, les poèmes de Jeanne Plateau, entraînés par la ronde des heures et des saisons, se circonscrivent en jeux charmants où l'arc-en-ciel, les étoiles, la mer, les fleurs, les arbres et les oiseaux, fêtent, comme une sœur élue, l'âme innocente qui s'y épanche.

MÉMENTO. — Aux Editions des Artistes, qui ont à leur actif nombre de réussites, M. Charles Beckenhaupt fait paraître une traduction des *Chevaliers de Fortune,* qu'un conteur allemand, Joseph von Eichendorff, peu connu en dehors de son pays, écrivit aux temps heureux où sa patrie préférait la musique et les lettres au fracas des batailles.

L'histoire de ces chevaliers errants est charmante. Tout imprégnée de fantaisie et rappelant par endroits, tantôt Gérard de Nerval, tantôt Claude Tillier, qui fut si goûté en Allemagne, tantôt même Alain Fournier dont le *Grand Meaulnes* n'a peut-être pas ignoré les livres de von Eichendorff, cette randonnée d'aventuriers à travers des forêts et des villages ultra-romantiques fera les délices des petits et des grands. Toutefois, ce qui constitue le principal intérêt de ce précieux ouvrage, ce sont les bois nerveux et spirituels dont le traducteur l'a orné.

Traités avec une grâce extrême, nets, précis et lyriques à souhait, ils évoquent les délicates eaux-fortes de Duplessis-Bertaux qui, elles aussi, malgré l'exiguïté de leur cadre, s'apparient, on ne peut mieux, aux héros et aux sites qu'elles souhaitent perpétuer.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANTIQUES

Homère : *Hymnes,* texte établi et traduit par Jean Humbert, Paris, Les Belles-Lettres. — Plutarque : *Sur les oracles de la Pythie,* texte et traduction, avec une introduction et des notes, par Robert Flacellière, Paris, Les Belles-Lettres. — Boèce : *La consolation de la philosophie,* traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par Aristide Bocognano, Paris, Garnier.

Que de fois les heureux voyageurs qui devaient se rendre en Grèce ne m'ont-ils pas demandé : « Que faut-il lire pour bien comprendre la Grèce? Quels livres faut-il emporter? » Voici deux ouvrages : les **Hymnes** d'Homère, et le traité que Plutarque écrivit **Sur les oracles de la Pythie,** dont la lecture me paraît tout à fait nécessaire pour rendre parlantes les ruines d'Eleusis, les marbres de Délos et les

pierres de Delphes la Rocheuse. C'est un professeur de l'Université de Lille, M. Jean Humbert, qui a pris soin, pour la Collection des Universités de France, d'établir le texte des *Hymnes* d'Homère et de les traduire. De cette double tâche, M. Jean Humbert s'est si bien acquitté que son ouvrage est tout à l'honneur de la science française et des traditions que s'emploie à défendre, avec un zèle inlassable, l'Association Guillaume Budé. Ce recueil des *Hymnes,* que la tradition de nos manuscrits attribue à Homère, contient une trentaine de poèmes différents par leur inspiration, leur destination, leur date et leur longueur. Leur composition s'échelonnerait de la fin du VIIIe siècle avant notre ère, jusqu'au IVe ou Ve siècle après J.-C. Cependant, malgré leur diversité, écrit M. Jean Humbert, « les poèmes de notre recueil présentent assez de caractères communs pour justifier leur appellation traditionnelle ». On les appelle, en effet, *Hymnes homériques.* Sous ce vocable, le qualificatif *homérique,* ajoute avec raison notre auteur, « ne veut point dire qu'un homme appelé Homère en soit l'auteur; cet adjectif signifie seulement que, du point de vue de la forme, nos poèmes relèvent du genre épique, et s'opposent en cela à des hymnes de types différents ». Ces « hymnes de types différents » sont les hymnes qui, n'étant pas écrits en hexamètres, étaient composés en vers destinés à être soutenus par un accompagnement musical. Le vers épique était récité; la musique n'y servait guère que de prélude et d'intermède. D'inspiration épique, l'hymne homérique est long et surtout descriptif. Il offre le plus frappant des contrastes avec les longues litanies des hymnes qui nous sont parvenus sous le nom d'Orphée, et qui ne sont que des kyrielles de vocables excluant toute description, toute action. Les Hymnes homériques chantent la gloire d'un sanctuaire ou la geste d'un dieu; les hymnes orphiques ne sont que des prières pour implorer une divinité et susciter la ferveur par un chapelet d'épithètes, choisies à dessein d'intensifier la confiance et l'espoir. Des trente-trois Hymnes homériques qui nous restent, les deux plus beaux sont sans doute l'hymne à Déméter et l'hymne à Apollon Délien, avec sa suite pythique. Dans les autres pourtant, se retrouvent aussi les fleurs les plus suaves du jardin des Charites. Mais dans les

deux que nous préférons, c'est l'âme même d'Eleusis, de Délos et de Delphes que nous respirons. L'hymne à Déméter surtout a tout le charme d'un chant de l'*Odyssée.* Et c'est à Eleusis, sur les ruines si saccagées de ses enclos mystiques, qu'il faut le relire pour nous aider à retrouver et à revivre les ferveurs et les espoirs que tant de siècles, pour réagir contre l'appréhension de la mort et se consoler des injustices imméritées d'ici-bas, accumulèrent dans ce site sacré.

A l'hymne à Apollon, nous ajouterons pour nous guider à Delphes, la lecture du traité que Plutarque écrivit **Sur les oracles de la Pythie.** De ce traité, M. Robert Flacelière, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes et Maître de conférences à l'Université de Lyon, vient de nous donner un texte grec parfaitement établi, et une traduction française, qui, pour être littérale, exacte et aussi précise que possible, n'en sait pas moins garder le *decus atticum,* si cher à Marsile Ficin et à tant de glorieux humanistes. Ce traité se présente sous la forme d'une conversation tenue à Delphes, dans le sanctuaire d'Apollon. Un jeune et ardent étranger était venu visiter la rocheuse Pytho; des amis de Plutarque, ou des contemporains habilement choisis pour guider l'étranger et corser l'entretien, servent d'interlocuteurs. L'un, Théon, semble bien être le porte-parole de Plutarque lui-même. Deux guides accompagnent leur groupe. La visite commence par les explications que les guides leur donnent dès leur accès dans le sanctuaire. Suivant la Voie Sacrée, ils ont, à droite et à gauche de leur montée vers le temple, toute une suite d'offrandes, dont les fouilles récentes ont retrouvé les bases. Dans la remarquable introduction qui précède son excellente traduction, M. Robert Flacelière nous donne, avec une science qu'a rendue vivante et sensible un long et tranquille commerce avec le site de Delphes et ses siècles d'histoire, tous les renseignements désirables sur les monuments que rencontrent ou que citent, au cours de leur visite, des pèlerins d'un temps qui témoignait encore de la splendeur de Delphes. A l'intérêt capital de cette vision rétrospective, s'ajoute aussi le charme que donne le sentiment de se sentir en sympathie avec l'âme et le cœur du bon Plutarque. C'est avec une fine intelligence, en effet, que M. Robert Flacelière

essaie de pénétrer dans la pensée si profondément religieuse et mystique de celui qui fut le prêtre du dieu qu'on révérait à Delphes. Pour trop d'hellénistes, Plutarque reste encore un esprit médiocre, un médiocre écrivain et un penseur de minime intérêt. Il était bon qu'avec tact et mesure, compréhension et respect, on remît à sa place le théologue, le sage et l'historien qui, grâce à Amyot, pénétra dans le fond de la conscience française. La joie que nous avons eue à lire la traduction, si bien éclairée par l'introduction qui la commente, du traité dans lequel Plutarque justifie la Pythie de ne plus rendre ses oracles en vers, comme elle faisait autrefois, nous fait ardemment souhaiter que M. Robert Flacelière donne bientôt une suite à ce noble travail et nous rende accessibles, avec le même éclat, les autres dialogues pythiques que Plutarque écrivit en l'honneur d'Apollon Pythien. L'école française d'Athènes ajouterait ainsi à son incomparable fleuron archéologique le parfum mystique de tout l'encens qui se brûlait à Delphes.

Enfin, pour tous ceux qui ne peuvent point se rendre à Délos, à Delphes ou bien à Eleusis, et qui néanmoins veulent s'abreuver aux sources les plus pures de la pensée romaine, signalons la traduction récente du livre principal de celui qui fut le dernier des Romains. Ce livre est intitulé **La Consolation de la philosophie,** et son auteur, Boèce, a plus fait que n'importe quel autre écrivain latin pour propager, durant tout le cours du moyen-âge, les leçons spiritualistes de la philosophie gréco-latine, les certitudes de la raison aristotélicienne et les consolantes ferveurs de la théologie de Platon. La *Consolation* se lit encore avec plaisir et profit.

MARIO MEUNIER.

LETTRES RUSSES

Nicolas Leskov : *Gens d'Eglise* (*Soboriané*). Trad. d'Henri Mongault, N. R. F., 1937. — N. Ostrovsky : *Et l'acier fut trempé*. Trad. V. Feldman, Edit. Sociales Internationales, 1937. — Prof. Etienne de Greeff : *Le drame humain et les « mystiques » humaines*, « Etudes carmélitaines », avril 1937

« L'admirable Leskov ! » s'écria un jour, devant moi, Antone Tchekhov, en parlant de l'auteur des *Soboriané* et du *Zapetchatlenny Angel*. Oui, mais à l'époque déjà lointaine où cela

fut dit, l'épithète *admirable* n'était guère appliquée à Leskov que par quelques personnes de goût, respectueuses de la pensée et des opinions d'autrui. La masse des lecteurs russes partageait docilement l'opinion de la critique littéraire de ces temps-là : celle-ci ne voyait dans Leskov qu'un auteur de second ordre, usant sa plume à dépeindre les milieux ecclésiastiques qui, pour les dignes successeurs des Pissaref et des Tchérnychevsky, élevés dans un radicalisme étroit et sectaire, dans un esprit de laïcité absolu, ne représentaient que le refuge des pauvres d'esprit, des bigots et des fourbes. Bref, tout ce qui sentait la sacristie et tout ce qui avait trait à la religion était, pour la critique littéraire russe du dernier quart du XIXe siècle, entaché de superstition, d'ignorance et d'hypocrisie. Aussi, tous ceux qui s'adonnaient à parler de religion ou à dépeindre la vie de ses ministres étaient-ils considérés moins que rien, malgré tout le talent qu'ils pouvaient y employer. Et Nicolas Leskov fut un de ceux-là. Il serait donc resté un désapprouvé et un méconnu si, au début de ce siècle, sous l'influence du symbolisme qui régénéra les Lettres russes, une vigoureuse réaction ne s'était produite contre la sombre littérature naturaliste du siècle précédent et l'esprit sectaire et étroit qui la soutenait et l'animait. Dès lors, la réputation de Leskov comme écrivain original, égal des plus grands, ne fit que grandir de jour en jour. Elle est devenue aujourd'hui mondiale, car Leskov commence à être traduit dans toutes les langues du globe. En France, ses débuts furent modestes et pour cause : Leskov est un écrivain « difficile » dans toute la force du terme; sa langue drue, si riche, si amusante, si personnelle — la plus personnelle sans doute de la littérature russe avec celle de Gogol — retarda les traducteurs de faire connaître cet auteur au public français. Aussi devons-nous de la reconnaissance à M. Henri Mongault, l'infatigable et intelligent traducteur des écrivains « classiques » russes, pour s'être attaché à nous donner une interprétation impeccable du chef-d'œuvre de Nicolas Leskov, son roman sur les **Gens d'Eglise** (*Soboriané,* 1872).

Dans cette œuvre magistrale, Leskov a placé l'action dans une petite ville endormie de la province d'Orel, à laquelle il donne le nom symbolique de *Stargorod* (Vieille-Ville). Origi-

naire, comme Tourguénief, de cette région un peu arriérée, il a décrit avec complaisance les mœurs patriarcales. Tourguénief ayant pris pour lui les « nids des seigneurs », Leskov se rabat sur les petites gens et découvre parmi eux maints originaux. Dans ce coin perdu, l'herbe pousse drue dans les rues, et la torpeur tient les âmes engourdies. Aussi l'ouvrage de Leskov est moins un roman à la mode occidentale qu'une « chronique », dans le sens archaïque du mot, avec tout ce qu'il comporte de flânerie lente et de commode bonhomie. Cinq parties, de longueur fort inégale, des retours, des pauses, des trous, des digressions, des bizarreries de mise en pages, effaroucheront d'abord le lecteur étranger; néanmoins, pourvu qu'il s'abandonne à cette manière lente, bien conforme à la mentalité russe, il goûtera pleinement les pages, si variées de ton, où Leskov a su magistralement entremêler la familiarité à la grandeur, l'humour à l'émotion, le burlesque au sublime.

Le style se moule à merveille sur le fond. Leskov, qui connaît le russe comme personne, manie sa langue avec une souplesse remarquable. Son penchant pour l'archaïsme peut se donner libre cours dans ses *Soborianè,* mais sans excès; les parties proprement « ecclésiastiques » de la chronique font de larges emprunts au parler ancien, compris entre le slavon et le russe, qu'affectionnaient les « gens d'Eglise ». Et le traducteur a réussi le tour de force de maintenir dans sa traduction, autant que cela se peut, ce caractère légèrement désuet, mais combien savoureux.

C'est tout un monde qui sépare la Russie de Leskov de celle que nous retrouvons dans le roman autobiographique d'Ostrovsky, **Et l'Acier fut trempé.** Ce jeune écrivain soviétique, mort récemment, n'a connu que la Russie de la grande guerre et de la guerre civile, à laquelle il prit part. Les calmes et indolents paysages du temps de Leskov avaient fait place aux champs de bataille, à la morne désolation des campagnes ravagées et abandonnées. Et les gens qu'avait connus Ostrovsky, ce n'étaient non plus les paisibles personnages de Leskov, personnages qu'on avait escamotés ou qui avaient disparu comme par enchantement, mais des hommes de fer et de feu, tendus uniquement vers l'action et le combat; bref, des hommes de proie, dénués de toute sensibilité. Et de même

dans l'ordre intellectuel, il s'était produit aussi un changement radical. La molle philosophie, teintée d'hégélisme, de la fin du XIXe siècle, avait été remplacée par une sorte de mise en pratique d'idées passablement hardies et non moins abstraites, tirées d'une idéologie fumeuse. On croyait généralement qu'un changement aussi brusque et radical ne pourrait jamais se produire dans un pays tel que la Russie. On oubliait que ce pays était celui des possibilités infinies, qu'il fut toujours, sous son calme aspect, celui qui recélait le plus de contradictions, le plus de heurts intérieurs, le plus de volontés ardentes, d'aspirations inassouvies. Et l'œuvre première des bolcheviks fut de laisser libre cours à ces volontés et aspirations comprimées. Ils firent donc, comme le remarque fort justement André Gide (1), « éclater les douves à demi pourries du vieux monde tsariste ». Mais « une fois la révolution accomplie triomphante, stabilisée », il ne fut plus question d'encourager ou de soutenir les tendances destructives d'un peuple chaotique. Cependant, comme la religion, qui fut très longtemps le seul frein, avec la crainte de la police, qui retenait le Russe, avait été proclamée l'opium du peuple, on dut chercher quelque chose d'équivalent pour pouvoir le maintenir dans la servitude, car lui donner une liberté complète, il n'y avait pas à y songer. Et on trouva la mystique de la collectivité; on créa de toutes pièces un état de ferveur collective, durable et solide, dans lequel le rôle de l'intelligence se réduit à l'excitation de l'aveugle affectivité des sujets.

Il faut lire dans le lumineux article du professeur E. de Greeff, **Drame humain et « mystiques » humaines,** les pages qu'il consacre à la Russie soviétique et à la physionomie de Staline qui « crée, taille, érige dans la matière humaine, comme un chirurgien travaille dans la chair..., mais qui ne prend pas la peine d'anesthésier ». Y aura-t-il une fin à cette expérience chirurgicale? M. de Greeff ne tire pas de conclusion. Mais il voit dans les exploits des aviateurs sociétiques une résistance individuelle au régime de fer qui s'obstine à ne reconnaître à la personnalité humaine aucun droit. Ce sont là des occasions à la faveur desquelles la résistance indivi-

(1) André Gide, *Retour de l'U. R. S. S.*, p. 66.

duelle entame le machinisme antihumain, triomphant apparemment jusque-là.

L'adversaire toujours victorieux de toute communauté autoritaire et tyrannique, écrit M. de Greeff, est l'individu, pour la raison bien simple que la vision du monde change continuellement chez l'homme, de son enfance à sa vieillesse, et que sa compréhension change en même temps. Ses conflits intérieurs, ses luttes d'intérêts, son drame d'homme se modifient sans cesse, et sa propre histoire ne coïncide que par rares moments avec les thèmes éternels, objets des drames collectifs. Il a beau vivre le même drame, il n'y participe qu'avec sa personnalité du moment.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES BRÉSILIENNES

Carlos Magalhaes de Azeredo : *O Eterno e o Efemero*, Livraria do Globo à Porto Alegre, et divers autres ouvrages. — José Lins do Rego : *Banguê*, Livraria J. Olympio à Rio. — Peregrino Junior : *Historias do Amazonia*, Livraria J. Olympio, Rio. — Alberto Ramos : *Prosas de Ariel*, éditions Ariel, Rio. — Mémento.

M. Carlos Magalhaes de Azeredo a passé de nombreuses années de sa vie en Italie, c'est une particularité qu'il faut noter en parlant d'un écrivain dont l'adolescence recueillait les derniers échos du romantisme de Gonçalves Dias ou Castro Alves en poésie, Manuel de Macedo, José de Alencar, Bernardo Guimaraes dans le roman, et assistait au départ vers le parnassianisme des meilleurs de sa génération, après Machado de Assis, de son ami Olavo Bilac (1865-1918) auteur des quatre-vingt-dix-neuf sonnets de « Tarde », de Raymundo Correa, le misanthrope de *Faut-il donc haïr pour être juste?*, chantre incomparable d'une nature ardente et voluptueuse, d'Alberto de Oliveira, styliste sans rival, riche d'une imagination lyrique élégamment disciplinée. Eloigné d'eux en fait, écarté de leur émulation directe et des rivalités d'usage, il a suivi des goûts discrètement indépendants et il a pris des choses d'Italie une expérience prolongée et mûrie. La « roseraie d'amour » des vingt ans laisse place, par exemple, dans ses *Horas Sagradas* (1903) aux beaux sonnets de « bronzes florentins ». *Odes e elegias* (1904) exprimait sa grande admiration pour la Ville Eternelle, la Rome du passé, la Rome païenne sans doute, mais aussi la Rome chrétienne d'un attrait moins litté-

raire peut-être. Il composait un *A Léon XIII poeta latino,* élégies avec traduction latine et italienne, « trouvant le moyen de chanter un vieux pape décrépit », écrira-t-on, et de réaliser en toute sincérité ce que l'on qualifiera de tour de force. Il écoutait simplement ici une inspiration déférente et pieuse dont la source se trouve assurément dans l'influence maternelle « à laquelle, outre le don d'imagination et de sensibilité, il doit le meilleur de son caractère moral, et cette radicale émotivité religieuse qui ne devait plus lui permettre, même altérée ou perdue la foi primitive, de rester indifférent au problème et au mystère du divin ». L'atmosphère de cette Rome vaticane favorisait assurément encore l'éclosion de sa *Symphonia evangelica* (1925) où sont évoqués « dans les mêmes voiles de diaphane encens le Rédempteur et l'Immaculée », d'un sentiment mystique délicat uni à de pures beautés formelles. Et tandis qu'il anticipait à sa manière sur l'émancipation des tyrannies du sonnet et sur celles du rythme en introduisant parfois dans la poésie portugaise des mesures adaptées de Carducci, il revenait aux sources nationales en saluant le retour en terre brésilienne des cendres de l'ex-empereur don Pedro, mort en exil, par un magistral ensemble : *A volta do Imperador.* La « voix du poète » apporte au souverain frappé d'exil le témoignage de la pitié et du profond respect de « sa libre âme républicaine »; celle des aïeux jaillit d'une ample évocation historique; puis vient celle du « Brésil nouveau », invité à s'élancer aux conquêtes de l'avenir, tandis que l'auteur formule la réponse apaisante et sereine du patriarche et du sage dont la belle figure avait une renommée mondiale. En 1924, il publiait dans la langue de Pascoli l'un de ses plus gracieux poèmes : *La bella signora convalescente,* et à Rome également, dès 1931, M. G. Alpi lui a consacré une brochure biographique excellemment documentée, lui donnant le titre de « poeta e umanista americano ». Le secret de son équilibre au sein de ces multiples séductions transparaît aux pages d'un recueil d'impressions et de notations en prose intitulé *Ariadne* (1922), notations nées du besoin de clarifier ses idées. Au seuil d'un labyrinthe nouveau ,il invoquait l'Ariane légendaire, pour en obtenir « le fil providentiel qui lui permettrait de recomposer l'unité

de son âme ». C'est une unité qui s'enrichissait sur ses bases essentielles.

En contact avec une humanité cosmopolite, M. Carlos Magalhaes de Azeredo n'a pas manqué d'entendre des histoires inédites. Il en a écrit quelques-unes, qui sont visiblement un choix : *Casos do amor e do Instinto* (1924) et dont l'action se passe pour la plupart en Italie. « L'anneau » conte la mystérieuse aventure d'amour d'un sculpteur célèbre, arrêté une nuit à Bologne, au cours d'un voyage forcé. « Le Lézard bleu » est le fétiche de deux amants, à Capri; quand la rupture les sépare, le petit reptile vivant s'échappe pour regagner les rochers Faraglioni. Et surtout Venise moderne revit dans « Caterina Cornaro », dramatique incendie d'un palais au moment où s'y presse, en costumes de carnaval, une affluence exceptionnelle. Récits d'un mouvement un peu lent, mais sûr et ferme, brodés de détails précis, ornés par un artiste autant que par un observateur avisé. Et dans l'admiration pour l'Italie, rien de comparable à celle que se construisait Stendhal. Parmi les héros de ces récits, il place volontiers l'un ou l'une de ses compatriotes, quelque Anglais cultivé, de préférence peut-être aux Italiens. L'incendie du palais vénitien, origines de scènes passionnelles proches du paroxysme de la sensualité, est provoqué par la colère d'une dame brésilienne à qui l'insolente Caterina Cornaro décoche l'épithète de « créole de Bahia », terme insultant là-bas, parce qu'il y est appliqué seulement aux personnes de couleur. **O Eterno e o Efemero,** son dernier livre, résume en quelque sorte toute son expérience, une longue interrogation des hommes et de la vie, une persistance sans conflit de ses souvenirs d'enfance, de ses nostalgies d'Amérique, parmi ses admiration romaines. Poète, un de ceux pour qui le monde extérieur existe, dit-il, il a consacré beaucoup de lui-même à « l'éphémère ». Il cherche à se consoler à sa façon de la fuite douloureuse des belles images passagères et de tout ce que nous coudoyons de périssable et de fugitif. Ce n'est guère dans le dépouillement de l'art classique et dans la tendance à l'universel des conceptions antiques qu'il s'engage. Il s'efforce d'atteindre, dans « l'enfant qui danse sous la pluie », sous une pluie d'été bienfaisante et douce, l'ivresse cosmique du rajeunissement

végétal que mime inconsciemment son petit voisin. Le noir qui dirige un orchestre de « jazz-band » dans une taverne génoise, originaire de la Guinée portugaise, sur quelques propos échangés dans leur langue commune, lui fait entrevoir un Eden africain dont la griserie éperdue explique sa musique endiablée. Intégrer par les moyens de l'art dans sa vie intérieure la plus grande richesse d'accords que l'on puisse atteindre, demeurer à tout prix dans le domaine de la sensibilité, c'est là une aspiration dont les nuances et l'intensité se révèlent spécifiquement brésilienne. Ainsi, malgré toute la substance reçue de l'étranger, au tournant de sa carrière de poète et d'artiste, Carlos Magalhaes de Azeredo rentre dans la littérature de son pays comme le font chez nous tels ou tels voyageurs, interprètes ou analystes des âmes étrangères; figure un peu à part, toute de noblesse et d'émotivité, mesuré dans la perfection de son style, dépassé par les expériences des jeunes générations qu'il suit, de Rome, avec une curiosité généreuse, mais unique dans la sienne et au fond, imprégné de l'impalpable lumière de la beauté éternelle.

Avec *Menino de Engenho* dont le succès fut très vif il y a quelques années, M. José Lins do Rego nous avait introduits déjà dans le monde si caractéristique des campagnes où la culture de la canne à sucre et le régime de la grande propriété maintenaient une organisation patriarcale de la famille. L'enfant qui venait en vacances dans ce milieu n'y voyait que plaisirs et facilités, l'adolescent y trouvait des complaisances qui menaient directement au dévergondage. Le héros de **Bangué,** chargé d'hérédités morbides, arrivant de la ville à vingt-quatre ans près du grand-père dont il devra recueillir un jour la succession ne parvient pas à s'adapter au rôle de maître, pour lequel il faut de l'énergie, de la vigilance et même à l'occasion une certaine âpreté au gain. D'ailleurs, ceux qui devraient lui transmettre les bonnes traditions le dédaignent ou le rebutent. Amolli par des amours sans gloire, devenu l'héritier de Santa Rosa, il sera livré sans défense aux habiletés des uns, aux négligences des autres et la dernière partie du roman est l'histoire de sa ruine. L'auteur connaît à merveille le milieu qu'il dépeint, il dessine en traits nets les nombreuses figures unies sous le même toit ou

dans les dépendances de l'exploitation, il indique avec clarté les rapports d'intérêt, les variantes locales de métayage au travers desquelles le coulage s'insinue et se généralise. On doit à son talent de suivre avec une curiosité qui ne se lasse pas l'évolution de cette humanité sans grandeur, mais outre ce doigté dans le maniement des comparses, José Lins do Rego a su imprégner le déroulement des épisodes d'un glissement continu, comme inconscient, de fatalité sournoise et invincible, ce qui assure à son étude documentaire, miroir d'un genre de société qui s'en va, une belle tenue d'art.

La matière des contes inspirés de la vie populaire, au Brésil, est d'une richesse qui ne semble pas près de s'épuiser, étant donné que les contrastes ou les différences de latitudes et de régions naturelles suffisent par eux-mêmes à renouveler l'aspect des conflits passionnels les plus ordinaires. L'Amazonie seule en apporterait des exemples éloquents si l'on passait en revue les récits qu'elle a inspirés, depuis Euclydes da Cunha, l'initiateur du genre. Après Alberto Rangel, l'auteur d'*Inferno Verde* dont nous parlerons quelque jour ici comme historien et mémorialiste remarquable, M. Peregrino Junior nous donne ses **Historias da Amazonia** qui sont d'un conteur original, mais aussi d'un médecin autant que d'un moraliste. M. Peregrino Junior a publié d'autre part des travaux de vulgarisation scientifique qui ne s'écartent pas radicalement du champ des investigations littéraires : *Biotypologia e Educaçao, Interpretaçâo biotypologica das Artes plasticas* (Rio de Janeiro, 1936). Ce savoir précis lui a servi, dirait-on, à tracer dans ses « histoires de l'Amazonie » des caractères de femmes sans littérature ni fantaisie, avec des crudités de confidences, des mots spontanés ou des pudeurs de passion ingénue qui ne s'inventent pas. Il n'en faut pas davantage, on le sait, pour donner du bouquet à la narration. Employant de nombreux termes du langage semi-indigène, d'où la nécessité d'un petit lexique, à la fin du volume, cet écrivain n'est pas un auteur facile. Mais il vaut la peine d'être lu de près, et d'ailleurs on l'a déjà traduit. Nos publications de vulgarisation géographique ne nous préparent-elles pas à goûter tous les apports de ce genre?...

M. Alberto Ramos, dont nous avons reçu les **Prosas de**

Ariel a débuté en 1894 par des *Poemas do Mar do Norte* auxquels ont fait suite à intervalles réguliers huit autres recueils de vers, parmi lesquels *O Livro dos Epigrammas* (1924). « On dit qu'admirer est le privilège de la jeunesse. S'il en était réellement ainsi, je pourrais me vanter d'être jeune à soixante ans passés », écrit-il aujourd'hui. Syllogisme dont la majeure n'est pas tout à fait évidente. Mais ce n'est pas toujours l'admiration qui a dicté ces pages de prose, notées semble-t-il en toute liberté, sur tous sujets, au long de sa carrière; souvent, en parlant de choses ou de personnes du Brésil, l'auteur révèle un témoin ironique, voire un critique perspicace. Le multiforme Génie dont il se réclame n'est pas l' « Ariel esclave » de M. Louis Mandin. Il a ses problèmes à résoudre qui ne sont pas les nôtres, qu'il sait aborder de front : « le mulatisme », le problème de l'avenir du portugais, de l'évolution de la race, la part du français dans la culture, etc. On garde de l'ensemble l'impression d'un esprit mûr, équilibré, d'une sagesse instinctive et sans dogmatisme.

Mémento. — *Enfance,* par Ribeiro Couto (Les cahiers du Sud), nous donne la traduction par Jean Duriau des plus belles pages de souvenirs d'enfance de l'exquis poète dont nous avons étudié antérieurement ici les principaux ouvrages. — *Linterna Verde* (novembre 1936), bulletin de la société Felippe d'Oliveira, réunit comme toujours des articles substantiels signés des noms les plus brillants de la génération montante : *Poesia* 1936, par Alfonso Arinos de Mello Franco, « le Modernisme est-il fini au Brésil? » par Manuel de Abreu, etc., etc. — *Historia secreta do Brasil,* 1re partie, M. Gustavo Barroso (Bibliotheca pedagogica brasileira). — *Un curso de Historia da America no Collegio Pedro II,* discours d'ouverture et d'orientation par l'éminent professeur Jonathas Serrano. — *Historia e Critica da Poesia Brasileira,* ouvrage trop important pour la place dont nous disposons cette fois. Etc.

MANOEL GAHISTO.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Wladimir d'Ormesson : *L'Europe en danger; le Communisme, c'est la guerre!* Flammarion. — Paul Valayer : *La guerre qui rôde;* Hachette. — Marc Vichniac : *Léon Blum;* Flammarion. — Alfred Pereire : *Vie de Pie XI*; Gallimard. — Mémento.

M. d'Ormesson, dans une intéressante brochure, expose que **le Communisme, c'est la guerre!** Mais son argumentation est

que c'est l'Allemagne qui cherche les prétextes de faire la guerre; rendons justice à M. d'Ormesson : il ne réédite pas l'accusation absurde, si souvent proférée dans ces derniers temps, que les Soviets poussent à la guerre. Seulement, il se demande si nous sommes devant cette alternative : guerre pro-soviétique ou capitulation? Il suppose en particulier que l'Allemagne pourrait nous placer devant l'alternative : ou faire cause commune avec l'U. R. S. S. ou la lâcher. Le Reich, dit-il, est en état de frapper brusquement un coup de massue; il va avoir une armée de choc forte de 900.000 hommes avant même de mobiliser.

Pour échapper à cette « immense alternative », M. d'Ormesson dit qu'il faut que la France ne se laisse pas « isoler » en Europe, qu'elle fasse au contraire « appel au sérieux de l'Europe » et s'efforce de « l'arrêter par des mesures sérieuses sur la pente où elle glisse ». Ces phrases prouvent que M. d'Ormesson ne veut pas voir comment se présente le problème du maintien de la paix. Il y a en Europe 5 grandes puissances, 4 grandes armées et 4 grandes flottes. Pour raisonner comme Bismarck en 1880 (lors de ses négociations avec Sabourov), il faut toujours pour le cas de conflit avoir au moins une grande puissance avec soi. Sur mer, nous tâchons d'avoir l'appui de l'Angleterre; mais comme celle-ci n'a pas d'armée de terre, nous cherchons sur terre à avoir l'appui des Soviets (qui n'ont pas de marine importante). Je dois rendre justice à M. d'Ormesson, il n'a pas parlé de rechercher l'appui de l'Italie : la voisine perfide; mais il est aussi chimérique de compter sur un appui des Etats profiteurs : Belgique, Pays-Bas, Etats scandinaves, baltiques et balkaniques. L'Europe, dans le cas envisagé, c'est la Tchécoslovaquie et la Pologne. Le sort de l'Europe actuellement dépend beaucoup de cette dernière, et des calculs mystérieux de M. Beck, comme en 1915 des calculs machiavéliques de Ferdinand de Bulgarie.

M. Paul Valayer, qui avait publié en 1935 un livre où il se demandait : *L'Allemagne fera-t-elle sombrer l'Europe?* est retourné à l'automne 1936 dans le Reich et en a rapporté la matière d'un livre auquel il a donné le titre significatif de : **La guerre qui rôde.** Il se demande pourquoi :

Des ambitions dynastiques favorisent-elles sa maturation? En aucun temps les monarques n'ont montré un tel esprit d'effacement. Des aspirations nationales expliquent-elles certains spasmes? Jamais les nationalités n'ont été moins opprimées. Subsiste-t-il des traces de l'instinct... qui porte à haïr... l'être parlant un autre idiome? Jamais les mains n'ont été aussi avides de s'unir... La guerre rôde parce que les dirigeants ne possèdent, en aucun endroit, la simplicité de cœur des dirigés.

M. Valayer a pu se rendre compte de ces vérités d'abord aux Jeux olympiques de Berlin, puis au Congrès du parti national-socialiste à Nuremberg. Il assista aux parades si bien ordonnées qui eurent lieu : 110.000 hommes à la Luitpoldarena, 50.000 enfants dans le Stadion, enfin à la Zeppelinwiese la revue des chefs politiques (115.000 hommes). La revue finale amena le défilé de tellement de troupes que les regarder jusqu'au bout devenait fatigant. Ces parades si imposantes étaient comme des reflets de la « politique forcenée » poursuivie par Hitler grâce à l'inflation du crédit intérieur, après que ses prédécesseurs eurent abusé de l'inflation monétaire et de l'inflation des crédits extérieurs au point d'en rendre la continuation impossible. Le gouvernement actuel prétend avoir « organisé un circuit fiduciaire fermé au point que les sommes versées par l'Etat pour ses achats lui font intégralement retour sous forme de recettes d'impôt ». C'est d'autant plus difficile à croire qu'une grande partie des dépenses est consacrée à accumuler du matériel de guerre et est donc sans utilité économique.

M. Valayer s'occupe aussi des réclamations coloniales de l'Allemagne; il cite un argument curieux des Allemands : l'acte du Congo garantissait contre tout danger de guerre les territoires qui y étaient compris; or, le 5 août, un croiseur anglais commença les hostilités dans l'Est-africain-allemand; donc les Anglais ont violé l'acte, et en vertu de l'article 119 du traité de Versailles, la plainte allemande contre cette violation serait recevable. Telle est l'argumentation du « Führer colonial » Franz von Epp. Je doute que le tribunal de La Haye la trouve bonne, si on la lui soumettait.

M. Valayer prouve ensuite que les protestations de Hitler contre le traité franco-soviétique ne sont pas fondées : il sup-

pose une agression contre les contractants et le cas où joue l'art. 10 du Covenant. Hitler, d'ailleurs, n'a pas osé encore porter son argumentation devant le tribunal de La Haye.

Mais ce qui est grave est que le peuple allemand, un peuple riche de qualités physiques et intellectuelles, a été mis peu à peu en état de « mobilisation permanente » ; il est prêt à répondre à tout appel du Führer. Celui-ci donne l'impression de ne chercher dans toute question qu'un motif de troubler l'Europe. « On peut, disait un diplomate à M. Valayer, l'y aider non seulement par une politique *étrangère* imprévoyante, mais également par les incohérences de la politique *intérieure* ». A nous d'y songer.

M. **Léon Blum** est aujourd'hui l'homme de France dont on parle le plus. Cela a donné à M. Vichniac l'idée d'écrire sa vie. Ce n'était pas facile, d'ailleurs. Au nombre des qualités de M. Blum est une certaine réserve qui ne lui fait pas rechercher d'attirer l'attention. M. Vichniac a cependant trouvé dans les écrits de M. Blum bien des renseignements intéressants et oubliés. De plus, des personnes de l'entourage du président l'ont renseigné. Il a pu ainsi écrire une biographie vivante, bien précise et faisant connaître en détail la jeunesse, les travaux, l'évolution des idées et certaines des luttes auxquelles prit part M. Léon Blum. Le livre de M. Vichniac, instructif et agréablement écrit, ne mérite que des éloges.

M. Alfred Pereire, en sa qualité de président de la Société des Amis de la Bibliothèque Nationale, eut l'honneur d'obtenir la faveur de plusieurs audiences du pape Pie XI pour l'entretenir de questions de paléographie et d'histoire religieuse. Elles lui révélèrent vivement la haute intelligence et la noblesse de sentiments du Saint Père. M. Pereire, plein de reconnaissance pour le pontife qui avait été si bienveillant pour lui, prit plaisir à étudier son œuvre. Il l'a raconté dans une **Vie de Pie XI,** écrite d'une façon charmante et avec une compétence évidente. Grâce à lui, on peut connaître en détail l'existence de ce saint pape, jadis érudit infatigable, aujourd'hui animateur suprême du mouvement religieux.

MÉMENTO. — Anthony Eden : *Position de l'Angleterre devant les Problèmes mondiaux;* Flammarion (Recueil de sept discours prononcés en 1936 et en 1937)

Jacques Doriot : *Le « Front de la Liberté » face au communisme;* Flammarion. (« Nos difficultés actuelles proviennent de Moscou »; l'expérience marxiste y a fait faillite; Moscou conduit la France à la guerre (non, suivant moi); les communistes français veulent le désordre intérieur; leur plan est de provoquer une nouvelle commune et de s'emparer du pouvoir grâce à elle; c'est pour l'empêcher que M. Doriot cherche à organiser le Front de la Liberté).

R. B. : *Après la bagarre* (de Clichy); éditions La Bourdonnais. (Prêche la « grande réconciliation », par l'amour contre la haine).

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Les conversations anglo-italiennes. — La détente survenue dans les relations entre l'Italie et l'Angleterre est le fait nouveau dans la situation diplomatique telle qu'elle se dessine à la veille de la session du conseil et de l'assemblée de la Société des nations. Ce fait nouveau est d'importance, puisque c'est la tension italo-britannique qui a provoqué, en grande partie, la crise que l'Europe a traversée au cours des douze derniers mois et qui a failli à deux reprises l'entraîner aux plus graves complications.

La rivalité entre l'Angleterre et l'Italie s'est affirmée avec une violence qui a surpris tous les observateurs de la vie internationale dès l'instant où le gouvernement fasciste eut marqué sa résolution de résoudre le problème éthiopien par la conquête et l'annexion pure et simple de l'Empire du Roi des Rois. Que l'Angleterre ait agi dans tout cela d'une manière désintéressée et par attachement aux principes de la Société des nations, on ne peut le contester sérieusement; mais il est exact que la défense de ces principes correspondait à ce qu'exige la sauvegarde des intérêts vitaux de l'Empire, puisque l'expansion italienne menaçait à la fois la sécurité de la grande route impériale à travers la Méditerranée et les positions de la Grande-Bretagne en Egypte et dans la Mer Rouge. La querelle s'est envenimée dangereusement à la suite des âpres polémiques de la presse anglaise et de la presse

italienne, celle-ci accusant le gouvernement de Londres de vouloir faire obstacle à la légitime expansion de l'Italie nouvelle en Afrique orientale, celle-là suspectant le pouvoir fasciste de vouloir détruire dans la Méditerranée et dans le Proche-Orient l'Empire britannique pour lui substituer un Empire proprement romain. On eut ici un exemple du mal que peuvent faire les controverses instituées par des éléments sans responsabilité officielle, mais qui disposent de puissants moyens pour « faire » l'opinion et exciter les passions nationales. La rupture du front de Stresa, le glissement de l'Italie vers l'Allemagne, — et cela aux dépens de ses propres possibilités en Europe centrale, — l'établissement de l' « axe Rome-Berlin », le soutien concerté de l'Allemagne et de l'Italie au général Franco, ce qui a tant contribué à donner à la crise espagnole un redoutable caractère international, les difficultés auxquelles s'est heurtée la politique de non-intervention et l'échec du système de contrôle aux frontières maritimes de la presqu'île ibérique, tout cela, dont l'Europe a tant souffert pendant des mois et des mois, est né, en réalité, de la rivalité anglo-italienne. On conçoit qu'il soit difficile d'effectuer maintenant un redressement appréciable et de réparer le mal ainsi accompli. C'est pourtant ce que les gouvernements de Londres et de Rome veulent tenter de faire, en liquidant dans la mesure du possible le passé.

C'est au moment même où la crise de la politique de non-intervention dans les affaires d'Espagne entrait dans sa phase la plus aiguë, du fait de l'attitude de l'Italie et de l'Allemagne, que le gouvernement britannique a pris une initiative importante. Comme on paraissait convaincu à Rome que l'Angleterre réarme surtout contre l'Italie et que celle-ci avait à craindre une agression britannique dans la Méditerranée, M. Anthony Eden, dans un discours à la Chambre des Communes, a exposé que la Grande-Bretagne est bien décidée à défendre ses droits, mais qu'elle n'entend exclure aucune autre nation de la Méditerranée. A Rome, on a été sensible à ce langage conciliant, et c'est à la suite de ce discours de M. Eden que le comte Grandi, ambassadeur d'Italie à Londres, a transmise au premier ministre, M. Neville Chamberlain, un message verbal de M. Mussolini, conçu en termes cordiaux.

Le chef du gouvernement britannique a aussitôt répondu au chef du gouvernement italien en affirmant son désir de voir se rétablir les anciennes relations d'amitié entre les deux pays. Sir Eric Drummond, ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome, eut plusieurs entretiens avec le comte Ciano, tandis qu'à Londres le comte Grandi eut des échanges de vues avec M. Anthony Eden. Tout cela a créé une atmosphère nouvelle, un « climat » favorable à des négociations élargies. Il est apparu que les malentendus pouvaient être dissipés et qu'il importait grandement à l'ensemble de la situation internationale que l'Angleterre et l'Italie puissent en revenir à une sincère coopération. Il va de soi qu'étant donné les rapports étroits qui existent entre Londres et Paris, une amélioration des relations franco-italiennes doit se développer parallèlement à un rapprochement italo-britannique et que, de toute manière, l'accord à conclure éventuellement entre l'Angleterre et l'Italie ne saurait affecter en rien l'entente anglo-française, ni la politique concertée italo-allemande.

Les choses en sont là. Il ne s'agit pour l'instant que de conversations d'un caractère tout à fait général, mais qui sont susceptibles, aussi bien du côté anglo-français que du côté italien, de prendre des développements intéressants. Ce n'est que dans la deuxième quinzaine de septembre que des négociations proprement dites pourront s'engager utilement. A ce moment, la Société des Nations se sera prononcée en ce qui concerne la représentation dans son sein de l'ancien Etat éthiopien, et si, comme d'aucuns le prévoient, on en arrive à Genève à la conclusion que l'Ethiopie du Négus ne réunit plus les conditions d'un Etat indépendant et souverain, conditions que doit réunir tout pays membre de la Ligue, la voie serait libre pour une reconnaissance de l'annexion de l'Abyssinie par l'Italie. Dès lors, le gouvernement de Rome se montrerait disposé à rentrer effectivement dans le circuit des puissances occidentales, à reprendre sa place à la table du conseil de la Société des Nations et à participer aux négociations relatives à un nouveau pacte destiné à couvrir la sécurité de l'Occident.

Mais il ne faut pas se dissimuler que la négociation anglo-italienne sera délicate. Ni d'un côté ni de l'autre les méfiances

ne sont définitivement dissipées. Lorsque fut conclu, dans les premiers jours de janvier, le « gentlemen's agreement », on a cru également que cet accord de caractère général suffirait à rétablir des relations confiantes entre l'Italie et l'Angleterre. Il est apparu bientôt, à la lumière des événements d'Espagne et des incidents qui se sont produits dans la Méditerranée occidentale, qu'une affirmation réciproque de bonne volonté est peu de chose quand les actes ne répondent pas aux déclarations des gouvernements. L'Italie veut avoir la certitude que sa sécurité ne sera menacée à aucun moment dans la Méditerranée par la puissance britannique; elle veut avoir des garanties pour le libre développement de son expansion en Afrique orientale. De son côté, l'Angleterre veut avoir la certitude que l'activité italienne ne menacera plus ses positions en Egypte, dans la Mer Rouge et dans le vaste domaine arabe, où la propagande fasciste s'est montrée particulièrement active au cours de ces deux dernières années. Le Duce se dressant dans une attitude de protecteur de l'Islam, c'est un geste qui ne saurait laisser indifférentes l'Angleterre et la France, puissances musulmanes.

Tout cela ne sera peut-être pas très facile à régler. Il y faudra beaucoup de bonne volonté réciproque et une rare souplesse diplomatique. Mais il y a pourtant des arguments qui commandent la confiance. L'Angleterre et la France veulent sincèrement la paix, et l'Italie, elle, en dépit de certaines manifestations spectaculaires de ses dirigeants, a besoin de la paix plus que n'importe quelle autre puissance. Elle sait qu'elle est essentiellement vulnérable dans la Méditerranée; elle se rend compte que l'amitié allemande, qu'elle a payée d'un prix politique exorbitant, ne suffit pas à la garantir contre les éventualités pouvant se produire, l'Allemagne, du fait de sa situation particulière, ne pouvant en aucun cas prendre ouvertement position contre l'Angleterre. Cela devrait logiquement déterminer le gouvernement de Rome à faire preuve de prudence et d'espit réaliste. Un accord anglo-italien et une amélioration sensible des relations franco-italiennes — car, bien entendu, que rien ne pourrait être conclu, ni dans la Méditerranée ni sur le continent, sans la participation active de la France — ferait du moins gagner du temps

et écarterait la menace de complications plus ou moins immédiates. Or, dans l'état présent des affaires de l'Europe, le temps travaille pour l'ordre et la paix.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

François Duhourcau : *Les trois B.* Préface de Francis Jammes. Avec 16 dessins de Biais; Peyre. 18 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Jean des Vignes Rouges : *Je lis dans les yeux.* Avec des illust.; Edit. de France. 5 »

Ethnographie, Folklore

R. P. Jean Godefroy : *Une tribu tombée de la lune.* Avec 26 gravures et une carte; Vitte, Lyon. 10 »

Jean Variot : *Contes populaires et traditions orales de l'Alsace;* Firmin-Didot. 20 »

Histoire

Henri d'Acremont : *La Terreur dans les Ardennes. Mague. Vassant;* Peyre. 15 »

Aage Gregarsen : *L'Islande, son statut à travers les âges;* Recueil Sirey. » »

Baron Lafaurie : *Mes souvenirs. La vérité sur Meyerling.* Préface de Raymond Recouly. Avec des illust.; Edit. de France. 16,50

Littérature

Julien Benda : *Précision* 1930-1937; Nouv. Revue franç. 16,50

André Beucler et G. Alexinsky : *Les amours secrètes de Lénine d'après les mémoires de Lise de K.;* Baudinière. 15 »

Robert Blum : *Anthologie des écrivains d'Egypte d'expression française.* Préface de Henry Peyre. Premier Cahier. S. n. d'édit. » »

Cervantès : *Nouvelles exemplaires,* traduit de l'espagnol et préfacé par Jean Cassou; Nouv. Rev. franç. » »

A. M. Chauchat : *La curieuse et grande figure de Théophraste Renaudot, sieur de Boissemé, fondateur du journalisme en France.* Préface de Mme Camille Flammarion née Renaudot. Avec 8 planches h. t.; Messageries Hachette. 17 »

André Cottez : *Un précurseur du nationalisme intégral : Frédéric Amouretti,* 1863-1903; Plon. 30 »

Margaret Goldsmith : *Cinq femmes contre le monde,* traduit de l'anglais par Jusan Sandry (Coll. *Les Vies parallèles*); Nouv. Revue franç. 15 »

Poésie

Jean François : *Amour;* Messein. 10 »

Amélie Murat : *Vivre encore;* Edit. de la Cigale, Uzès. Gard. » »

Politique

Florimond Bonte : *Les catholiques dans la cité et les communistes;* Bureau d'éditions. 2 »

Luc Hommel : *Van Zeeland premier ministre de Belgique;* Plon. 3 »

Arthur Pellegrin : *L'Islam dans le monde. Dynamisme politique. Position de l'Europe et de la France.* Avec une carte; Payot. 20 »

Questions coloniales

Louis Charles Royer : *L'Algérie en rose... et en rouge;* Edit. de France. 16,50

Questions juridiques

Jean Lemoine : *Les dessous d'un internement arbitraire ou trente années de persécution juive;* Baudinière. 10 »

Questions religieuses

Abbé Alphonse David : *Le rosaire de sainte Thérèse de Lisieux;* Nouv. Revue franç. 4 »

Comte J. du Plessis : *Les derniers temps d'après l'histoire et la prophétie.* I : Prophéties évangéliques. S. Pierre, S. Paul; Desclée De Brouwer. 12 »

Roman

Robert Boudry : *Récits de l'Ile rouge.* I : *Tritrive;* Impr. de l'Imerina, Tananarive. 15 »

Emily Bronté : *Haute-Plainte,* traduit de l'anglais par Jacques et Yolande de Lacretelle; Nouv. Revue franç. 25 »

S. Chnéour : *Noë Pandré,* traduit du yddisch par Fred Midal; Nouv. Revue franç. 18 »

Alexis Curvers et Jean Sarrazin : *Bourg-le-Rond;* Nouv. Revue franç. 24 »

Hélène Fortoul : *Maison rose;* Tisné. 15 »

O. P. Gilbert : *Le cercle des ombres;* Nouv. Revue franç. 18 »

Ernest Hemingway : *Les vertes collines d'Afrique,* traduit de l'anglais par Jeanine Delpech; Nouv. Revue franç. 18 »

Jérôme K. Jérôme : *Trois hommes en balade;* Nelson. 7,50

Adolphe Laurain : *Au crépuscule du monde;* Edit. La Bourdonnais. 18 »

Victoria Lincoln : *Hivers sur la colline* (*February Hill*). Traduit de l'anglais par Herbert Jacoby; Nouv. Revue franç. 18 »

Christian Mégret : *Les anthropophages;* Fayard. 15 »

Ivan Olbracht : *Nikola Suhaj le brigand,* traduit du tchèque par Jean et Jirina Danès; Nouv. Revue franç. 18 »

Phillips Oppenheim : *La tour hantée,* roman policier, traduit de l'anglais par Mme Jacques Lamolle; Edit. de France. 7,50

Wallace Smith : *Le capitaine déteste la mer,* traduit de l'anglais par Paul Méral; Nouv. Revue franç. 15 »

Sociologie

Marcel Malcor : *Au delà du machinisme.* Préface de Gustave Thibon; Desclée De Brouwer. » »

Pierre Mathe, Louis Mouilleseaux, François de Clermont-Tonnerre : *Le manifeste paysan,* essai d'une doctrine humaniste appliquée à l'agriculture française; Baudinière. 8 »

Varia

Baudry de Saunier : *Le camping pratique pour tous.* Avec 18 planches et gravures; Flammarion. 5,50

Paul Morand : *Apprendre à se reposer;* Flammarion. 1.95

MERCVRE.

ÉCHOS

A nos lecteurs. — Un hommage à Swinburne. — A la mémoire de Maurice de Guérin. — A propos de la défense du livre. — Une réponse à un article de M. Edouard Krakowski. — Sur une pétition de Lamartine. — Hugues Rebell et Villiers de l'Isle-Adam. — Souvenir de M. Thiers. — Quand M. Chevreul avait cent deux ans. — A propos de la « Dame aux yeux gris ». — Erratum. — Le Sottisier universel.

A nos lecteurs. — En raison des hausses constantes et vertigineuses, de l'augmentation des impôts, des papiers et de la main-d'œuvre, l'administration du *Mercure de France* a décidé de porter le prix de l'abonnement d'une année à 100 francs.

§

Un hommage à Swinburne. — Nous avons signalé dans le *Mercure* du 15 juillet le centenaire de la naissance de Swinburne. Voici un hommage digne du grand poète anglais : c'est une traduction d'un de ses plus beaux poèmes, *A nympholept,* que M. André Fontainas vient de faire paraître à la librairie Sant'Andrea sous le titre *L'Inspiré des Nymphes.*

M. Fontainas dit dans une note :

> Certes, il sied de serrer au plus près la portée vraie, dans leur sens, du verbe et de la pensée; est-ce assez pour un poème? Le mouvement, son flux, sa lumière, ses retours et replis, son intrépide élan, ses restrictions soudaines, ses éclosions sublimes, c'est, au sentiment du traducteur, la tâche primordiale d'en fournir à des lecteurs nouveaux l'équivalent appréciable par la musique, le nombre, l'ensemble enlacé des images selon l'invention du poète. A son gré, a-t-il réussi? Plusieurs le lui ont fait entendre et peut-être par lui entrevoient avec justesse quelque chose de Swinburne. Il lui plairait qu'il en fût de même pour la plupart de ceux qui, sur ce petit livre, jetteront un regard.

M. Fontainas peut être rassuré. Servi par ses dons de poète, il a extrait de Swinburne le maximum possible d'âme et de vie, et certes la tâche était délicate, car la richesse de la poésie de Swinburne fait de cet écrivain un des plus difficiles à traduire sans trop de perte. — L. M.

§

A la mémoire de Maurice de Guérin. — Pour l'anniversaire de la mort de Maurice de Guérin, survenue le 19 juillet 1839, le poète Touny-Lérys nous a adressé le poème suivant, que nous publions ici, ne voulant pas attendre davantage :

AVEC MAURICE DE GUÉRIN

> *La nature nous est nécessaire comme le mensonge. Mais nous avons passé l'âge du mensonge; et la jeunesse est loin où nous avions recours à ces transpositions bucoliques, à ces prolongements de notre cœur dans le monde végétal, qui aidaient Maurice de Guérin à ne pas mourir.*
>
> FRANÇOIS MAURIAC (*Journal.*)

Je pense à vous, Maurice, une cigale chante
Et l'abbé Decahors (1), sous votre chêne, lit...
La pierre de vos murs, au soleil cru, s'argente,
Et le chemin, tout blanc, vers Andillac gravit
Le coteau vaporeux, jusqu'au ciel sans nuage...
L'abbé Decahors lit, sa main tourne la page,
Sa voix s'élève dans le silence que, seuls,
Cet homme et cet insecte, en le troublant, précisent...

Je pense à vous... Un jour comme aujourd'hui. Maurice,
Vous quittâtes ce coin de terre... Deux linceuls,
Celui de votre corps et celui de votre âme,
Furent un voile double, à présent confondu
Dans l'herbe de ces prés, dans les feuilles des arbres,
Dans l'eau qui va, qui vient et qui déjà n'est plus,
Au lit de ce ruisseau courant parmi les menthes...

Je pense à vous... S'il faut que la nature mente,
Si ce soir de juillet ardent, sous le ciel bleu.
Où tout semble porter une empreinte de Dieu,
N'est qu'un leurre,... si l'eau fraîche ne désaltère
La lèvre qu'un instant... si paraît plus amère
L'heure qui suit une heure où la douceur s'assit...
Qu'importe!... Seul est vrai ce que le cœur saisit,
Seul est vivant le monde où notre âme s'attache!...

Quelle que soit — noble ou vilaine — notre tâche,
La nature est un rêve où se plonge la vie.
Il faut l'aimer, non point parce qu'elle nous aime,
Mais parce que — restant autour de nous la même —
Nous retrouvons la paix en son cœur de granit,
Si bon pourtant, si bien enveloppé de mousse,
De fleurs et de parfums, d'herbes, de feuilles rousses,
Qu'à notre désespoir il fait le plus doux lit!...

Je pense à vous, Maurice de Guérin... ce soir
Semblable à l'autre soir de juillet, où la flamme
De votre jeune cœur s'est éteinte... Votre âme,
Bacchante ivre de rêve, était venue s'asseoir
Au bord de ce ruisseau où sont des libellules...
Je la vois, aile bleue et noire... L'horizon
S'étend devant mes yeux... manteau d'illusion...
Et la fraîcheur de l'eau apaise l'air qui brûle...

Au Cayla, 19 *juillet* 1937.

TOUNY-LÉRYS.

Ajoutons que le château du Cayla, maison natale de Maurice et ugénie de Guérin, situé dans la petite commune d'Andillac, arronissement de Gaillac, vient d'être acquis par le département du Tarn, our constituer un musée qui sera inauguré le 12 septembre, sous la résidence de M. François Mauriac, de l'Académie française.

(1) M. E. Decahors, professeur de philosophie à l'Institut catholique de oulouse, est un des Gériniens qui ont fouillé le plus profondément ame du poète. Il est l'auteur d'une remarquable thèse de doctorat es ttres sur Maurice de Guérin, et s'emploie avec intelligence à conserver n souvenir et celui de sa sœur Eugénie, dans le bulletin trimestriel L'Amitié Guérinienne ». — T.-L.

§

A propos de la défense du livre. — L'article suivant a paru dans *La Vie Aérienne* du 4 août dernier :

LETTRE OUVERTE A M. GEORGES DUHAMEL

Vous avez entrepris de défendre le Livre. Qui pourra s'étonner de cette attitude et refuser son adhésion à vos projets? Les panbéotiens eux-mêmes, dont toute la librairie se compose d'un almanach et d'un carnet d'adresses, applaudissent. Les rats de bibliothèque interrompent leur repas pour vous témoigner leur reconnaissance. Les assemblées les plus sévères, les castes les plus jalouses, les salons les plus fermés ont battu des mains. Il n'est pas jusqu'aux fidèles du Livre qui n'aient oublié un instant de lire pour rédiger des manifestes et des ordres du jour.

Souffrez, Duhamel, que, dans un journal où comptent surtout les tendances et les inclinations de la jeunesse, on se montre quelque peu sceptique sur les résultats qu'une telle tactique doit vous obtenir. Nous aussi, nous avons eu à nous défendre et à conquérir. Nous avons voulu que l'aviation, révélée à nos yeux dans le chaos des batailles, s'impose au monde et soit aimée des hommes. Nous aussi, nous avons rédigé des manifestes, formulé des imprécations, orchestré des hymnes. Puis, délibérément, et après avoir constaté la raideur, l'engoncement des « vieilles classes », nous n'avons plus agi et parlé que dans une direction : celle de la jeunesse. Nous avons laissé de côté ceux qui savaient, ceux qui étaient sûrs, ceux dont la vie s'était figée dans un dogme, pour associer le sort de nos idées au sort des jeunes et notre conquête à leur marche en avant. La preuve est faite aujourd'hui que nous avions vu clair et raisonné droit. Nos légions vivent, nos camps s'ordonnent : nous avons avec nous l'armée des vingt ans!

Et le reste nous a été donné par surcroît. Des hommes mûrs, ancrés dans leurs vieux fonds de certitudes, ont levé l'ancre, des vieillards se sont désenlisés pour se mettre dans le courant. Nous possédons des élèves-pilotes de 40 ans; les Chambres de Commerce se dépétrifient pour nous accorder des terrains. Le vieil Anchise sort des ruines de Troie, non plus sur les épaules, mais dans la carlingue d'Enée.

La religion du Livre ne peut-elle s'inspirer des méthodes triomphantes de la religion de l'Aile? Et pourquoi ne point associer le Livre et l'Aile? Tous deux se proposent de rapprocher, de faire comprendre, de conquérir par d'autres voies que celles de la force et de l'intérêt. Tous deux sont des rayons venus d'un même foyer. Un même terme définit le début de leur carrière. On lance une hélice, on lance un appareil par catapulte, on lance un bouquin. Et pour le bouquin comme pour l'avion, quelle que soit la force de la catapulte ou de la publicité, ils ne vont pas loin s'ils sont mauvais.

Une aide s'offre ainsi, Duhamel, à votre croisade. L'Avion peut tendre la remorque au Livre. Car nous ne sommes plus aux siècles où les hommes cherchaient longuement l'entrée des temples. Il faut que les Dieux sortent du sanctuaire s'ils veulent être encore adorés.

Pourquoi le Livre ne cheminerait-il pas à l'ombre de l'Aile? Pourquoi ne créerait-on point l'Avion du Livre? Equipage : le pilote, le mécanicien, l'écrivain. La cargaison : l'huile, l'essence, les bouquins. L'avion s'envole pour Tallinn ou Toulon, pour Rodez ou le Caire. Le pilote et l'écrivain présentent l'un l'appareil, l'autre les livres. Et ainsi ceux qui sont venus pour l'avion risquent d'être conquis par le livre, ceux qui sont venus pour le livre de l'être par l'avion.

Ces bouquins, il n'est pas nécessaire qu'ils se rapportent à l'aviation. Une des plus fortes erreurs des hommes est de tenir pour des techniciens les amoureux de l'Aile. Ils le sont infiniment moins que le conducteur d'auto ordinaire qui croit par dignité devoir mécaniser ses discours. Les amoureux de l'Aile sont frères des amoureux du Navire, qui savent unir

passion de l'esprit à la passion de la mer. Bien souvent de jeunes ommes ont cherché dans le vol l'enrichissement moral et spirituel que urs aînés demandaient au Livre de leur donner.

Refuserez-vous, Duhamel, cette chance unique? Saurez-vous saisir au assage la crinière du cheval ailé? Découvrirez-vous que l'aviation, auurd'hui, c'est Pégase qui passe miraculeusement près de vous? — COMANDANT LE PALONNIER.

§

Une réponse à un article de M. Edouard Krakowski (1).

Monsieur le Directeur,

N'identifiant en rien votre excellente Revue avec ses collaboraurs occasionnels, je ne saurais cependant laisser passer, sans reurir à mon droit de réponse, la façon dont M. Krakowski m'a is à partie, dans le dernier numéro du *Mercure*.

S'il plaît à cet écrivain polonais d'interpréter les faits historiques us le jour le plus favorable à son pays, je ne saurais personnelleent lui en faire grief : c'est affaire entre la Lithuanie et luiême. Mais, n'étant pas accoutumé de voir ce que j'écris traité de fantaisie » ou de « fable », je ne saurais permettre, après vingtnq années de carrière littéraire, que semblable légende se puisse créditer.

Fort de ma conscience et de mon indépendance, je ne peux être teint par un jugement que je récuse. Toutefois, le détachement mplet me sera plus facile lorsque le *Mercure* aura publié cette ève réplique, qui n'est pas une protestation, mais simplement une ise au point.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, avec l'expreson de ma sympathie pour le *Mercure*, les assurances de ma resctueuse considération.

JEAN MAUCLÈRE.

§

Sur une pétition de Lamartine. — M. Emile Magne, dans une cente chronique du *Mercure de France* (15 juillet 1937), parle d'un rtain nombre d'ouvrages ou d'études récemment consacrés à martine et notamment d'une plaquette de M. Cargill Sprietsma, la Columbia University : *Lamartine et Théophile Foissat* (Paris, ivin, 1936, in-8°).

Suivant cet auteur M. Emile Magne signale une pétition, œuvre Lamartine, écrite à la fin de la Restauration, pétition relative x vins et « aux impôts » dont ils étaient alors frappés.

Ces pages « un des premiers actes politiques de Lamartine », rit M. Sprietsma, sont publiées, dit-il, « d'après l'autographe iné-

(1) Voir *Mercure de France*, 1er août 1937, pages 500-501.

dit de Saint-Point ». Il confesse les avoir cherchées partout et ne les avoir trouvées que dans les archives familiales du poète.

Rien n'est plus douteux que le caractère inédit d'un texte de ce genre. Celui-ci ne l'était pas. En effet, il fut imprimé à l'époque par le *Journal des Débats* et, il y a quelques années, M. A. Chesnier du Chesne, sous le titre *Une pétition de Lamartine*, l'a édité à nouveau et commenté dans un article du *Temps* (22 avril 1933). A la vérité ce dernier n'en a publié qu'une partie, l'essentielle il est vrai, celle que *les Débats* avaient eux-mêmes donnée à leurs lecteurs, car cette pétition, comme le constataient et M. Sprietsma et M. Chesnier du Chesne, a disparu des archives des Chambres auxquelles elle avait été adressée.

« Fut-elle déplacée, ou Lamartine, au pouvoir, l'aurait-il fait retirer? » se demande M. Sprietsma. Il est une autre hypothèse plus vraisemblable, car Lamartine en 1848 ne devait guère songer à une pétition qu'il n'avait du reste aucun intérêt à faire disparaître.

M. Chesnier du Chesne, poursuivant ses recherches, notait, dans *le Temps*, que les pétitions avaient fait l'objet d'un rapport de Balguerie à la Chambre des Députés et il citait un passage de ce rapport conservé aux Archives Nationales (C. 744), observant que Balguerie pouvait bien n'avoir fait là que reproduire des phrases de Lamartine.

Le texte complet permet aujourd'hui de constater qu'effectivement le rapporteur n'a fait que citer Lamartine. N'en peut-on conclure qu'il garda tout simplement la pétition dont il s'était servi pour établir son rapport? — L. DX.

§

Hugues Rebell et Villiers de l'Isle-Adam. — Tout jeune, Hugues Rebell s'était pris d'une profonde admiration pour Villiers de l'Isle-Adam, qui, plus qu'aucun autre « méprisant », incarnait à ses yeux l'artiste de génie; traversant, noble et fier, l'existence comme dans un rêve, dédaigneux de la fortune, de la gloire et même du bonheur, ne vivant que pour l'art, il avait écrit l'*Eve future* « en plein hiver dans un grenier sans feu, couché à plat ventre sur le plancher parce qu'il n'avait ni chaise ni table ». Les préférences de Rebell allaient à *Elën*. Il se sentait en parfaite communion d'idées avec Samuel Wissler, lequel, en même temps que les sentiments de Villiers, exprimait ses propres sentiments, quand il s'écriait :

Une femme, dis-tu? Celui qui accepte, ne fût-ce qu'une heure, l'amour d'une pareille folle, s'expose à perdre le sens de bien des choses élevées. J'ai le cœur neuf, et si j'avais le temps d'aimer comme vous autres, il me faudrait mon égale ou ma solitude.

Rebell était aussi exigeant, et absolu, que Wissler, qui disait à œtz :

L'idéal! Je l'ai cherché longtemps. Sombre et soucieux, j'ai connu la onte de vivre. Oui, la souffrance a distrait longtemps mon orgueil soliire; j'ai profondément douté de l'Invisible. — Alors, je me souviens, habitais les plages du Nord comme un exilé. L'inquiétude du ciel me availlait; je ne pouvais découvrir, je le sentais, hélas! un idéal digne de ioi que dans le royaume de la mort. — Ce fut une folie si terrible que je ie levais au milieu de la nuit, lorsque j'entendais les tempêtes; j'allais en ier me perdre dans les lames et, hagard, je m'incarnais dans l'Océan. 'infini, les clameurs du vent, les rochers perdus devenaient le prolongeient de moi-même, mon désespoir se drapait orgueilleusement sous ces êtements en déroute; cette vie, au fond, c'était la mienne; ces grands ris étaient l'expression équivalente des paroles qui dormaient en moi; la oix humaine n'étant point en rapport avec ce qu'elle voudrait parfois xprimer, je me servais pour me plaindre de ces poumons sublimes : tout ela criait pour moi.

Son admiration pour Wissler n'avait pas diminué depuis son oyage en Italie, et bien qu'il fût enclin à approuver Gœtz qui déclaait :

Pour moi, je t'avoue humblement, je préfère aux clartés de la lune sur s flots celles des candélabres sur les belles épaules... Par les dieux innnus! vivent la jeunesse et les belles nuits! les soupers ruisselants fleurs, de femmes, de pierreries et de vins couleur de topaze! Vivent musique de l'or sur le marbre, le cliquetis des dés, le froissement des ées et des écharpes de soie. Vivent les chevelures noires, étincelantes les beaux vers qui célèbrent les belles adorées. C'est plus sûr.

L'enthousiasme de Rebell pour *Elën* était aussi grand qu'au preier jour. Il voulut le faire partager aux autres. Le drame de illiers étant épuisé, il résolut de le rééditer sous les auspices de *Ermitage*.

Il rédigea cette « prière d'insérer » avant la lettre qui parut au erso de la couverture du n° du 15 novembre 1892 :

ELËN

Drame par Villiers de l'Isle-Adam.

Le drame d'*Elën* est une des plus admirables œuvres de Villiers de sle-Adam. L'auteur d'*Axël* et des *Contes Cruels* y a décrit magnifiqueent la ruine d'un grand esprit et semble y avoir fait son propre porait, ou (ce qui revient au même) évoqué l'âme de ses rêves en créant le rsonnage de Samuel. C'est bien aussi le type de l'intellectuel moderne, litaire et indépendant, ce héros d'orgueil qui redoute tous les esclavages se plaint qu'à cause d'une femme « il soit tombé jusqu'à la vie ». Mais plus belles pages sont sans doute celles des *Songes d'Opium*. En des rases à la fois somptueuses et caressantes qui nous troublent et nous vissent comme certains préludes de Wagner, le merveilleux écrivain us révèle les étranges paysages où s'en vont errer la volupté inquiète et désir maladif des Amants. En ce genre, je ne vois rien qui puisse être mparé à cette suprême incantation, sauf peut-être le Kubla Khan de leridge et certaines pages d'Edgar Poe.

Elën, publiée pour la première fois en 1862, puis réimprimée en 1865, une brochure inélégante par Louis Davyl, est aujourd'hui absolument trouvable. L'*Ermitage*, désireux d'honorer la mémoire de Villiers de

l'Isle-Adam et de venir en aide à sa veuve, se propose d'en donner une nouvelle édition au mois de janvier prochain.

Rebell n'épargna ni son temps, ni ses peines, ni son argent pour recueillir les souscriptions (1). Il se rendit à Nantes, afin de plaider la cause d'*Elën* et de Villiers de l'Isle-Adam devant la *Société des bibliophiles bretons,* mais, quelque chaleur qu'il y mît, il ne parvint pas à secouer l'apathie de ces « mammifères » : les *érudits de province.*

Ces êtres passent leur existence dans les archives et ignorent les bibliothèques. Pour eux, tel parchemin crasseux muni de dates est préférable à tous les mémoires du monde, fussent-ils de Commines ou de Saint-Simon; et s'ils consentent un jour à s'occuper d'un grand écrivain, c'est afin d'établir l'authenticité des lettres qu'il a pu adresser à son tailleur ou à son boulanger.

Il ne fut pas plus heureux avec les libraires parisiens, aux yeux desquels Villiers de l'Isle-Adam passait « pour un inconnu, un débutant ».

Il dut renoncer à rendre cet hommage à Villiers et il en informa Henri Mazel.

Cette entreprise, cependant, n'aura pas été pour moi sans bénéfice : elle m'aura appris la valeur exacte des enthousiasmes contemporains; je suis capable maintenant d'apprécier leur sincérité. On reconnaît en général que Villiers de l'Isle-Adam est un génie, un extraordinaire écrivain, tout ce que vous voudrez... Mais tel snob qui, dans un salon, l'accable de ses mauvaises louanges, est incapable d'acheter cinq francs l'un de ses drames quand tout à l'heure il videra si aisément ses poches dans la main de quelque aventurière.

Quatre ans plus tard, en 1896, l'éditeur Chamuel publiait une nouvelle édition d'*Elën.* Hugues Rebell ne fut sans doute pas étranger à cette publication. — AURIANT.

§

Souvenir de M. Thiers. —Le 3 septembre prochain consacrera le soixantième anniversaire de la mort de Thiers. Rouvrirons-nous le testament qu'il avait rédigé très peu de temps avant son décès?

Voici qui était d'un homme satisfait :

Je suis arrivé en ce moment, grâce à un heureux concours de circonstances, au plus haut degré de popularité que puisse désirer un homme d'Etat.

Mais voilà qui n'était pas trop modeste :

Ma plus grande crainte est qu'on ne trouve pas, après moi, d'homme pour gouverner.

G. P.

(1) *Elën* devait être tirée à 220 exemplaires numérotés : sur japon impérial, de 1 à 10, non mis dans le commerce; sur hollande à 15 francs, de 11 à 20; sur vélin à 5 francs, de 21 à 220.

§

Quand M. Chevreul avait cent deux ans. — Heureux . Chevreul. Les gazettes informaient, à la date du 31 août 1887 :

M. Chevreul est entré aujourd'hui dans sa cent deuxième année. Il continue à se porter comme le Pont Neuf.

A cette occasion un revuiste avait mis en scène M. Chevreul, ı Casino de Saint-Valéry-en-Caux, et il prêtait à M. Chevreul le cit de tout ce que celui-ci avait vu au cours de son siècle d'existence. Par exemple :

Je fus témoin des grands progrès modernes,
Le télégraphe a rentré ses grands bras,
On ne voit plus sur terre une lanterne,
Le gaz lui-même est en fuite... là-bas.

Et encore :

J'ai vu Jouffroy, Fulton et sa machine
Mettant vingt jours pour franchir l'Océan.
La « Normandie » aujourd'hui, j'imagine,
Peut en cinq jours passer facilement.

La ou le « Normandie » déjà... — G. P.

§

A propos de la « Dame aux yeux gris ». — M. Pierre Dufay bien voulu me signaler que, tout au long de l'article que j'ai consacré à la « Dame aux yeux gris » (*Mercure de France* du 15 août ernier), j'ai estropié le nom de l'auteur des *Portraits parisiens*. 'ai en effet, par inadvertance, écrit Charles *Yriartre* au lieu d'*Yriarte*. – AURIANT.

§

Erratum. — Dans le *Mercure* du 1er août (article de Pierre Dufay ır « le chemin de fer de Paris à Saint-Germain »), page 506, ligne 19, re 1835 au lieu de 1875.

§

Le Sottisier universel.

Lors de cette tentative, Gromov avait parcouru une distance de 12.000 ilomètres, battant ainsi le record de Bossoutrot-Rossi (16.601 km. 480, année 1932). Mais son vol n'a pas été homologué. — *Le Petit Journal*, juillet.

Et ce matin, remis de l'émoi du débarquement, ces quinze cents paires jeunes pieds et jambes fouleront le pavé parisien, bedæcker sous le as. — *Paris-Soir*, 14 juillet.

Il était temps : du pilote Jean Paulhan, on ne voyait plus que la coque. *Paris-Soir*, 15 juillet.

Grande fête à Saint-Malo, à l'occasion de la visite des navires de guerre ritanniques et anglais. — *L'Œuvre*, 29 juin.

Le jour de la fête du roi, donc le 25 août 1784, il [Parmentier] obtint d'être admis à la cour... Cette fois, la victoire de Parmentier était complète et Voltaire lui écrivit peu après. — *Echo de Paris,* 17 août.

Le paquebot *Normandie* a quitté Le Havre à 14 h. 20, ayant à bord 545 passagers, dont 725 de première classe, chiffre record. — *Le Phare de la Loire,* 24 juin.

Le Comité antifasciste adresse ses félicitations à notre camarade Casabianca, à l'occasion de la naissance de sa fille. Lundi, au siège, à 18 h. 30, réunion de toutes les responsabilités. — *Rouge-Midi,* 25 juin.

La cérémonie funèbre en l'honneur du général Mola, célébrée à Burgos, a revêtu un caractère de grandiose solennité. Le général, en tenue de campagne, marchait seul en tête du cortège. — *L'Indépendant des Basses-Pyrénées,* 6 juin.

Sous les ardents rayons d'un généreux soleil, tout le charme, toute la grâce virile d'une centaine de fortes et saines jeunes filles s'épanouirent. — *L'Echo d'Alger,* 7 juin.

Les mères de famille et les nourrissons ayant des enfants en bas âge sont priées de les présenter à cette visite médicale gratuite. — *L'Ouest-Eclair,* 12 juillet.

Le gagnant du gros lot de la Loterie a été vendu en dixièmes à Montendre. [Titre d'un article.] — *La Dépêche algérienne,* 18 juillet.

La réunion Charles Maurras au Vel' d'Hiv, était présidée par le maréchal Joffre. — *Le Courrier de Bayonne,* 9 juillet.

Maître Denier, défenseur, demande l'indulgence du Tribunal, qui a été condamné à 100 francs d'amende. — *Le Petit Niçois,* 16 juillet.

Il brosse un saisissant tableau de cette malheureuse enfant, séduite à 81 ans, que la honte d'une faute a poussée au crime. — *Le Petit Méridional,* 21 juillet.

Le dégât pontifical a eu une après-midi très occupée. — *L'Eclair de Montpellier,* 10 juillet.

CONSERVATOIRE. — Premier prix à Mademoiselle Thurston, gentille Anglaise, dont les dix-neuf enfants seront un obstacle à un avancement rapide, si elle était engagée à l'Opéra. — *L'Eclaireur de l'Est,* 14 juillet.

La police de sûreté a ouvert une enquête au sujet d'un vol important commis à Genève-Plage, au bénéfice d'un baigneur, M. G... — *Le Journal de Genève,* 11 juillet.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

ULLETIN FINANCIER

parts en vacances s'étant multipliés au cours de la première quinzaine d'août, l'acti-
narché de Paris a été tout naturellement des plus réduites. Elle n'a pas cependant
brusquement comme on aurait pu le croire, car la spéculation professionnelle a pro-
s achats qui méritent une attention particulière.

up concernent nos fonds publics et nos obligations de chemins de fer. Pourquoi ?
e plusieurs membres du Gouvernement ont proclamé la nécessité d'augmenter la pro-
ationale dans l'ordre et la paix. Parce qu'aussi plusieurs indices encourageants ont
: accroissement des recettes de nos chemins de fer, augmentation de certains recou-
budgétaires, relèvement de notre production sidérurgique.

donc normal que les spéculateurs professionnels considèrent la hausse comme le
ent le plus probable dès la fin septembre, époque des rentrées de vacances. Leurs
uraient été plus importants encore sans les événements d'Espagne et de Chine, qui
es plus audacieux à n'opérer qu'avec prudence.

r un abaissement du loyer de l'argent en France, c'est se montrer simplement logique.
se continuelle de nos rentes depuis plusieurs semaines témoigne d'une restauration
de l'État. Cette hausse doit être rapprochée de la détente des reports sur le marché
ges et de la baisse des mines d'or, après détachements de leurs coupons semestriels.
re alors facilement tout le chemin parcouru dans la voie du redressement de nos
publiques. Et l'on découvre sans effort la nécessité d'une réduction du taux de l'inté-
les placements à long terme.

e cette réduction, lorsqu'elle coïncide avec une diminution des appels de l'État à
publique, a une influence presque immédiate sur le marché monétaire, la hausse
es valeurs françaises peut être considérée dès à présent comme le fait le plus probable
s important qui doit marquer normalement l'ouverture de la prochaine année bour-
octobre.

nats spéculatifs qui n'ont pas eu pour objets nos rentes et les valeurs à revenu fixe
é principalement sur les grandes vedettes des groupes suivants : produits chimiques
ord, en raison de l'activité de certaines branches, de l'électrométallurgie notamment;
nages ensuite parce que nos houillères ont beaucoup baissé, voilà quelques mois, et
question de relever leur production; métallurgie et électricité en raison de la situa-
rable de ces branches d'industrie; enfin banques françaises, parce que l'abaissement
de l'argent permet des opérations financières qui, depuis plusieurs mois, n'étaient
sibles.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 7 fr.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 8 fr. 50

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué, le numéro 6 fr. 50 ; le tome autant de fois 6 fr. 50 qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de compte rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1937